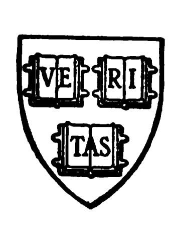



VE RI
TAS

SAPHO

LE MAGE DE SIDON

ZÉNOCRATE

ETUDE SUR LA SOCIÉTÉ PRÉCIEUSE

D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES

DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY, DE GODEAU ET D'ISARN

Par

EDOUARD DE BARTHÉLEMY



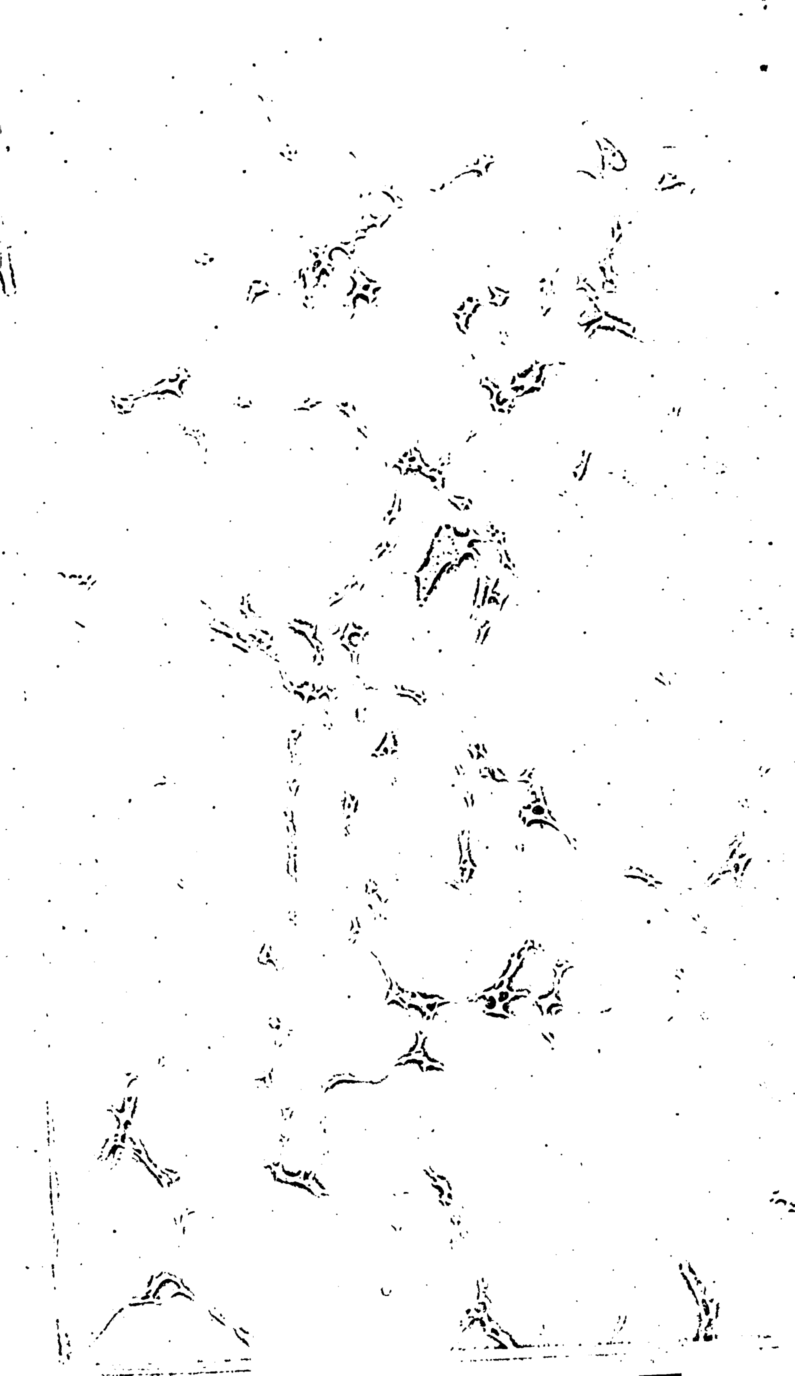
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1880



SAPHO

LE MAGE DE SIDON

ZÉNOCRATE

—

A Madame la Baronne

SALOMON DE ROTHSCHILD

MADAME,

Vous m'avez permis de vous dédier ce livre qui fait un peu plus connaître une femme de haute intelligence, un prélat également aimable et respectable et un bel esprit dont on a parlé beaucoup sans savoir grand'chose de sa vie.

Mlle de Scudéry y tient la même place, et comme vous, Madame, elle se plaisait à réunir autour d'elle ses amis, le samedi, jour devenu célèbre dans les fastes de la préciosité. Elle a été ardemment louée et ardemment critiquée. Vous jugerez si elle ne méritait pas plus la louange que le blâme; pour ma part, je n'ai pas d'hésitation, car Mlle de Scudéry a rendu d'incontestables services à la littérature et surtout à la sociabilité en France.

Veuillez achever votre œuvre, si vous pensez que l'auteur n'est pas resté trop au-dessous de sa tâche, en portant bonheur à ce petit livre.

Veuillez aussi, Madame, agréer l'hommage de mes plus respectueux sentiments.

Cte E. DE BARTHÉLEMY.

Courmelois, 21 *novembre* 1878.

Mlle de Scudéry et Godeau sont certainement deux des individualités les plus originales du XVIIe siècle : tous deux ont aimé passionnément les lettres. Mlle de Scudéry a été peut-être le type le plus accompli de la Précieuse intelligente et instruite ; Godeau, tout en étant un prêtre excellent, peut être regardé comme le modèle du bel esprit, le plus « honnête homme » des ruelles et des assemblées de son temps. Tous deux étaient assurément faits pour s'entendre, et l'on comprend aisément qu'ils se soient mutuellement recherchés et qu'ils aient entretenu un long et intime commerce intellectuel.

Il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt d'esquisser un peu plus nettement ces deux figures, en les plaçant à part, dans un cadre où elles ne fussent pas confondues dans la foule précieuse de leur siècle. Nous avons pu trouver les éléments de ce travail dans les inépuisables

archives du grand archiviste de la préciosité, nous voulons dire dans les portefeuilles de Valentin Conrart, qui fut aussi bien le secrétaire perpétuel de cette société lettrée et polie que le secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Une correspondance active s'établit entre Mlle de Scudéry et Godeau, relégué dans son lointain diocèse; Conrart nous en a conservé de nombreux et curieux échantillons. C'est avec ces documents et quelques autres épars dans ces volumes, que nous allons essayer de pénétrer plus avant dans cette intimité et de dessiner un peu plus nettement quelques-uns des traits du caractère de Mlle de Scudéry.

Chemin faisant, nous avons rencontré un autre personnage notable de la préciosité, sur lequel les biographes sont presque muets, quoiqu'il ait laissé une œuvre qui a conservé l'estime des lettrés, nous voulons parler d'Isarn, l'auteur du *Louis d'Or*. Nous avons eu la curiosité de vouloir connaître cet homme si recherché dans les ruelles et, entre tous les alcôvistes, de recueillir ses œuvres, de reconstituer en un mot, autant que cela nous a été possible, sa biographie. Nous espérons y être parvenu et ne

pas avoir employé inutilement notre temps en mettant en pleine lumière cet original aimable et galant.

Nous n'avons certes pas eu la prétention d'écrire un chapitre de la grande histoire ; nous avons voulu essayer seulement une étude qui initiât nos lecteurs à une foule de détails piquants sur une société dans le raffinement, peut-être puéril, aura cependant, sans conteste, fondé la sociabilité moderne.

CHAPITRE PREMIER.

Mlle de Scudéry. — Sa jeunesse. — Son père. — Sa première œuvre. — Arrivée à Paris. — Elle est accueillie par Mme de Rambouillet. — Sa liaison avec les beaux esprits. — Godeau. — Pellisson. — Jalousie de Georges de Scudéry. — Séjour en Provence. — Retour à Paris. — Fin de l'hôtel de Rambouillet. — Mlle de Scudéry fonde son salon. — Le samedi. — Le royaume de Tendre.

Nous ne recommencerons pas ici ni la biographie de Mlle de Scudéry, ni celle d'Antoine Godeau. La première a été récemment composée avec un soin remarquable par M. Rathery, et M. l'abbé Tisserant vient également de consacrer un travail très-consciencieux à l'évêque de Vence. Nous ne pouvons pas cependant ne pas indiquer sommairement les principaux traits de la vie de ces deux personnages.

Madeleine de Scudéry est peut-être, comme nous l'avons dit, la figure la plus originale du XVIIe siècle, et nul, avant M. Rathery, n'avait songé à se préoccuper particulièrement d'elle. M. Cousin nous avait conduit dans les salons les plus aristocratiques de cette époque; il avait choisi pour guide Mlle de Scudéry elle-même, en retrouvant dans son œuvre les personnages

qu'elle avait peints ; mais il n'avait pas cherché à faire connaître cette femme curieuse, lettrée, qui tient une place si considérable dans la société précieuse et joue un rôle si incontestable dans la littérature. Il ne faut pas oublier qu'autant ses romans nous semblent longs et monotones aujourd'hui, autant autrefois ils passionnaient la ville et la cour, ce qui prouve à quel point Mlle de Scudéry répondait aux goûts de cette société polie qui voulait le devenir davantage, et par cette recherche même tombait parfois dans l'exagération. Elle n'a pas d'ailleurs composé seulement des romans : elle a laissé un grand nombre de lettres et de poésies dont M. Cousin souhaitait vivement qu'on publiât un choix. Mlle de Scudéry mérite assurément cet honneur, car elle a exercé une influence déterminante sur la formation de notre sociabilité « qui reste une de nos gloires les plus incontestées. »

Comme l'a dit M. Rathery, Mlle de Scudéry a traversé tout le xviie siècle : ses écrits, son exemple, son entourage ont contribué à l'avènement de la société polie qui en marqua la première moitié, qui prépara les splendeurs de la seconde et que les nations voisines s'efforcèrent d'imiter à l'envi et de leur mieux. Sans nul doute, elle mêla quelque mauvais goût à

cette action salutaire ; elle raffina sur le style, mais elle n'en conserva pas moins une élégance, une politesse, une urbanité particulières.

Autant le nom de Madeleine de Scudéry est connu, autant sa vie, avant le travail de M. Rathery, était demeurée presque complètement ignorée, même de ceux qui se sont le plus occupés du XVIIe siècle. Elle appartenait à une vieille famille d'Apt, en Provence, dont les origines se perdent dans les siècles du moyen âge.

Du nom véritable de la famille, qui était Escudier, Elzéar Escudier, qui servit avec distinction sous Charles IX, fit Escuyer, et Georges, son fils, le transforma en Scudéry. Georges s'attacha à M. de Villars-Brancas et obtint par lui la capitainerie du port du Hâvre ; il se maria en Normandie et eut deux enfants, Madeleine et Georges, assez connu comme homme de guerre et surtout comme littérateur, pour que nous n'ayons pas à nous attarder auprès de lui. Madeleine naquit au Hâvre, à la fin du mois de novembre 1608 (1); son frère avait sept ans de plus qu'elle. Tous deux furent d'abord élevés avec assez de soin par leurs parents, mais ils les perdirent de bonne heure et se trouvèrent seuls

(1) L'acte de baptême est du 1er décembre 1608.

avec de très-modestes ressources, ce qui ne convenait ni à l'un ni à l'autre. « Elle a plus d'esprit que son frère dit Tallemant, et est autrement raisonnable, mais elle n'est guère moins vaine. Elle dit toujours : Depuis le renversement de notre maison ! Vous diriez qu'elle parle du renversement de l'empire grec. »

Madeleine fut recueillie par un oncle que Conrart nous présente comme doué d'un esprit très-droit et très-cultivé, et ayant fréquenté la cour durant les trois derniers règnes (1). Il lui fit donner toute l'éducation d'une fille de qualité, et Conrart nous fournit dans ses *Mémoires* les détails les plus curieux et les plus minutieux. Nous savons aussi que, dès sa jeunesse, elle se complut à la lecture des romans qu'on lui prêtait de tous côtés avec une fâcheuse complaisance. Elle vécut toujours sur le pied d'une extrême intimité avec son frère, qui lui consacrait tout le temps qu'il passait hors des camps. Quand il était loin, — et la plus grande partie de sa vie se passait à batailler, — il lui écrivait assiduement, ce qui ne l'empêchait pas de composer des pièces de théâtre par douzaines et des vers par milliers. Il vint à Paris vers l'année 1639 prendre pied décidément comme écrivain,

(1) Voir *Memoires de Conrart*.

tout gonflé du succès de son *Alaric*, et il appela sa sœur auprès de lui. Ils commencèrent dès lors cette vie commune et cette collaboration littéraire qui devait durer jusqu'en 1655 ; dès lors commença aussi pour Madeleine ce rôle de Providence qu'elle devait remplir auprès de lui, devenant, comme il lui écrivait lui-même, son « seul réconfort dans les débris de toute sa maison, » corrigeant ses écarts de conduite, ses excès de plume et abritant volontiers ses premiers essais sous la réputation plus ancienne et surtout plus retentissante de son frère. On ne se figure pas ce qu'à eux deux ils produisaient de vers et de prose, ce qui leur faisait très-plaisamment écrire, le 19 janvier 1645, par Chapelain : « Vous envoyer des vers, Mademoiselle, c'est vous donner ce que vous avez chez vous en abondance. Que si vous faites la modeste pour votre regard, vous l'avouez bien pour celui de M. votre frère, qui est un océan de poésie plus découvert que n'est le vôtre, et qui est si plein de ce côté-là qu'on ne sauroit l'accroître, quelque chose qu'on y verse. »

Georges de Scudéry introduisit à l'hôtel de Rambouillet sa sœur, déjà passablement vieille fille, mais ayant encore très-bonne mine, au dire de Titon du Tillet. Elle y fut accueillie comme une personne dont la présence était ardemment

désirée, car nous la voyons presqu'immédiatement entrer en correspondance avec tous les beaux esprits des deux sexes de ce célèbre salon. Il ne pouvait en être autrement d'une personne dont Mme Cornuel disait malignement que « la Providence avoit fait suer l'encre à cette fille qui devoit barbouiller tant de papier. » C'est vers 1638 que Mlle de Scudéry fit son entrée dans ce cénacle. Nous la voyons presqu'aussitôt en relations épistolaires fort suivies avec Chapelain, Balzac, Montausier, la Menardière, Mme Aragonnais, Mlles Paulet, de Chalais, Robineau ; elle paraît liée dès ce temps avec Godeau, ce petit évêque si intelligent, si fin, si laborieux et si dignement attaché à ses devoirs. Nous aurions voulu découvrir si Mlle de Scudéry connaissait le prélat avant de venir à Paris ou si son intimité datait seulement de son admission dans le fameux salon bleu de l'incomparable Arthémise, mais nous n'avons pu découvrir aucun document élucidant ce petit problème. Nous constaterons seulement que, dans ce dernier cas, l'intimité s'établit promptement et que bientôt Madeleine et Godeau furent inséparables, au moins par la pensée. Seul il inspirait à M. de Scudéry assez de confiance et d'amitié pour désarmer sa farouche jalousie, car on sait que George se montrait plus que soupçonneux à cet égard au sujet de

sa sœur. Godeau avait le privilège d'être librement reçu par elle : mais un soir il faillit se brouiller avec son bouillant ami, parce que Conrart amena dîner Pellisson chez lui en même temps que Mlle de Scudéry.

La correspondance ne chômait pas entre Madeleine et l'évêque de Grasse. L'intimité se réchauffa encore après que Scudéry eut obtenu, en 1644, le gouvernement de la tour de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, et que le frère et la sœur furent ainsi rapprochés de Grasse. Mais bien auparavant les deux amis s'écrivaient les choses les plus tendres. En 1641, Madeleine ayant félicité Godeau au sujet de ses poésies, celui-ci prit aussitôt la plume : « Votre tendresse est si puissante et si agréable, que j'ai de la peine à me résoudre de songer à m'en défendre. Ne savez-vous pas qu'il en est des écrivains, surtout des poëtes, comme des femmes ? Si vous leur dites une seule fois qu'elles sont belles, le diable le leur dit cent. Pourquoi donc vous donner tant de peine à me faire avaler un poison dont je suis déjà tout plein ? »

Le frère et la sœur vinrent s'établir à Marseille, et nous avons des lettres très-curieuses dans lesquelles Madeleine décrit cette ville et sa société avec beaucoup de verve. M. Cousin les a publiées. Dans l'une d'elles, adressée, le

13 mars 1645, à Mlle Paulet, Madeleine raconte très-plaisamment une méprise dont l'évêque de Grasse fut la cause involontaire. On vint annoncer à Mlle de Scudéry l'arrivée du prélat, ce qui la peina tout d'abord, parce qu'elle était accoutumée, paraît-il, à le voir descendre chez elle. Elle envoya néanmoins son frère chez M. d'Aiglun, où le voyageur était logé ; il ne le trouva pas, et grand fut l'étonnement de ses deux amis en le voyant tant tarder à venir. N'y tenant plus, Madeleine y court elle-même, et sans aucune façon, entre délibérément dans la salle où Godeau achevait, lui dit-on, de dîner. En l'apercevant, elle demeura toute saisie, car elle le voit en bottes relevées, justaucorps de chamois, manteau d'écarlate, épée d'argent, chapeau gris orné de plumes jaunes. « Ne vous imaginez pas, Mademoiselle, que j'invente ce que je vous dis, car, en vérité, j'ai vu M. de Grasse en l'état que je viens de vous décrire. Mais pour vous expliquer cette énigme, qui m'a tant fait rire, et qui m'a pourtant donné beaucoup de confusion, je vous dirai que M. de Grasse que je vis n'est pas l'évêque, mais un gentilhomme de ce pays, qui en son propre nom s'appelle ainsi. »

Mlle de Scudéry se consolait de son éloignement en entretenant une active corres-

pondance avec ses amis de Paris qui ne l'oubliaient pas non plus. Vers 1647, ils songèrent même à la ramener au milieu d'eux, en lui créant une situation qui la rendît indépendante de son frère. Il fut question de lui confier l'éducation des trois plus jeunes nièces des Mazarin qui allaient venir en France. Madeleine arriva donc avec son frère au mois de novembre. C'est durant ce voyage qu'il lui arrivera dans l'hôtellerie de Lyon la plaisante aventure souvent mise à la scène depuis. Georges et Madeleine causaient le soir du dénouement à donner à l'un de leurs drames, et discutaient vivement sur la manière de faire mourir leurs héros, Un voyageur, qui demeurait dans une chambre voisine, entendant ces sinistres projets, prit peurt et crut avoir découvert un complot contre le roi ; il courut avertir la justice qui envoya aussitôt des agents pour appréhender les deux imprudents dramaturges. Après un interrogatoire que Georges s'amusa à prolonger, il se nomma, et on lui fit alors de grandes excuses.

Pendant les premiers temps de son nouveau séjour à Paris, Mlle de Scudéry passa presque toutes ses soirées à l'hôtel de Rambouillet, mais des événements divers modifièrent forcément ces habitudes : d'abord le mariage de Julie d'Angennes avec M. de Mon-

lausier, puis la Fronde allait disperser les habitués de ces réunions lettrées.

Nous avons dit que la Fronde avait porté un coup fâcheux aux assemblées des beaux esprits, pour lesquelles on comprend qu'il fallait avant tout une grande tranquillité. Mlle de Scudéry en embrassa les principes avec ardeur. Nous la voyons honnir « le Mazarin » et porter Condé aux nues. Elle tint exactement Godeau au courant des événements, et c'est à lui qu'elle adressa les fameux vers sur Condé prisonnier, cherchant à tromper son ennui en cultivant des œillets.

> Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles
> Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier !

Nous n'avons malheureusement pu retrouver qu'un petit nombre de lettres adressées par Mlle de Scudéry à l'évêque de Vence. MM. Boutron et Rathery en ont publié neuf des années 1650 et 1651. M. l'abbé Tisserand, dans le livre qu'il a consacré au petit prélat, en a recueilli quelques-unes, mais par fragments seulement ; la plupart sont empruntées au volume manuscrit de Conrart, où nous en avons recueilli un certain nombre d'autres. Ce sont ces documents vraiment originaux pour l'his-

toire intime de la préciosité que nous voulons faire mieux connaître.

Les premières lettres sont de l'année 1651, en pleine Fronde. Mlle de Scudéry adresse de véritables gazettes à l'évêque de Vence pour le tenir au courant des événements. Elles ont été publiées d'abord par M. de Monmerqué, dans le tome VI de son édition de Tallemant des Réaux, et réimprimées par MM. Rathery et Boutron. C'est Godeau qui provoqua cette correspondance et l'on comprend que du fond de son petit diocèse, il fut avide de recevoir l'appréciation et le récit de ce qui se passait à Paris, lui le plus Parisien des prélats. « Ayant su par une de vos lettres, lui écrit Mlle de Scudéry le 22 février 1650, que vous me faisiez l'honneur de souhaiter que je vous écrivisse le peu de nouvelles qui viennent à ma connaissance, j'avoue que j'eus quelque peine à croire que mes yeux ne me trompaient pas, ou que vous ne vous fussiez trompé vous-même en mettant mon nom pour celui d'un autre, étant certaine que je n'ai pas les qualités nécessaires pour rendre ma correspondance agréable en matière de nouvelles. Je ne suis pas fort exposée au monde ; les gens que je vois ne sont pas de la nouvelle faveur ; et quand je saurois même une partie de ce qui se passe,

je ne saurois pas assez bien écrire pour vous divertir. Néanmoins, comme je suis persuadée que la plus légitime excuse ne sauroit valoir une obéissance aveugle, je ne veux pas me servir de toutes celles que je pourrois employer pour me dispenser de faire ce que vous souhaitez. »

Après cet exorde qui satisfaisait complètement la modestie que Mlle de Scudéry ne possédait pas à un degré exagéré, elle se met résolûment à l'œuvre et elle commence en racontant les aventures de Mme de Longueville, s'enfuyant en Normandie après l'arrestation du prince, essayant d'y établir un centre de résistance et s'échappant ensuite à grand'-peine de Dieppe (1). Les lettres suivantes n'ont pas été retrouvées et nous sautons au mois de septembre pour lire les détails de la captivité de Condé, occupé alors à cultiver, à Vincennes, les fameux œillets. Dans cette lettre qui est du 8, Mademoiselle de Scudéry presse vivement son ami de venir à Paris pour soigner sa santé, « car de la façon dont je connais les médecins de la province où vous êtes, je ne pense pas qu'ils vous puissent guérir d'un grand mal. »

(1) Les registres du conseil de ville de Dieppe pour cette année renferment de curieux détails sur cette tentative désespérée de Mme Longueville. Nous les avons publiés dans le *Bulletin des Bibliophiles*.

Elle s'excuse de son audace à lui donner des conseils, mais elle ne peut y résister tant elle est alarmée à la pensée de savoir compromise l'existence d'un écrivain aussi accompli. — Il venait de lui envoyer son poëme de la Grande Chartreuse : — « Ne seroit-ce pas un crime si vous vous mettiez par négligence à détruire votre santé, de façon que vous ne puissiez plus enrichir votre siècle comme vous l'avez fait jusqu ici ? » Elle lui parle des appréhensions causées aux Parisiens par les mouvements des ennemis qui s'étaient approchés jusqu'à La Ferté-Milon. Le 10 octobre, elle débute en lui disant que les vers qu'il a envoyés à Mme de Clermont d'Antragues, lui « ont fait verser plus de larmes qu'ils n'ont de syllabes. » Elle accorde ensuite quelques regrets chaleureux à Mlle Paulet qu'elle venait de perdre, et puis elle reprend son rôle de gazetier, parlant de l'entrevue de la reine avec Mme la Princesse qui « a épouvanté tellement toute la Fronderie, qu'il est aisé de juger que vous aviez bien raison de dire que *si le lion rugissoit en liberté, il feroit fuir tous ses ennemis.* » Elle se réjouit de ce retour des esprits en voyant l'audace du populaire se réfroidir extrêmement « pour l'amiral du Port-au-Foin (1), si bien que présentement

(1) Le duc de Beaufort.

la Fronderie est un peu chancelante. » A ce moment, Mlle de Scudéry avait aussi changé d'avis : elle désirait le calme, aussi ajoute-t-elle : « Dieu vueille qu'elle ne se raffermisse pas ! »

Il paraît que Conrart tenait de son côté Godeau au courant des nouvelles. Mademoiselle de Scudéry le dit dans sa lettre du 8 novembre, en expliquant qu'elle reprend la plume parce que la maladie condamnait en ce moment le sage Théodamas au repos ; elle entretient son correspondant des vols et des attaques qui se multipliaient alors dans les rues de Paris et notamment de la véritable bataille que le duc de Beaufort eut à soutenir à la Croix-du-Tiroir. Elle ajoute timidement quelques vœux pour la prochaine délivrance des « pauvres prisonniers qui sont toujours entre la crainte et l'espérance. » Le 18, elle annonça le retour de la cour à Paris et le départ des princes pour le Hâvre. Une indisposition l'empêcha ensuite d'écrire jusqu'au 30 décembre, et elle ne parle que du service de Mme la Princesse et des oraisons funèbres que sa mort fit prononcer. Le 2 mars 1651, elle rappelle une lettre du 15 février qui a été perdue ; elle y parle du mariage du fils de Condé et du prince de Conti avec Mesdemoiselles d'Orléans et de Chevreuse, — lesquels n'eurent pas lieu, — et du départ de Mazarin. On y trouve

ce curieux passage : « Le roi a dansé un assez méchant ballet ces jours passés, quoique c'eût été de fort bonne grâce. Il le redansa hier pour la troisième fois. Cela me fait ressouvenir de ces petits oiseaux qui chantent si bien et qui se réjouissent, quoiqu'ils soient prisonniers dans leurs cages ; car enfin ce pauvre jeune roi est présentement plus prisonnier qu'eux. »

Dans toutes ses lettres, Mlle de Scudéry se montre agréable chroniqueur ; elle raconte les événements vivement, sans longueur ni réflexions, dans un style correct et facile qui ne se ressent nullement de son goût pour la préciosité. Nous allons maintenant la voir prendre un tout autre ton. Ce sera désormais la reine de Tendre, le bel esprit des samedis qui va paraître en scène.

Mlle de Scudéry devint en effet la reine du second règne de la préciosité, si nous pouvons ainsi parler. Après la fin de la Fronde et le triomphe de Mazarin, la plupart des habitués de l'hôtel de Rambouillet furent frappés ou se retirèrent prudemment. Voiture était mort depuis six ans ; le salon de l'incomparable Arthémise était fermé en fait depuis 1650 et de nombreuses coteries avaient alors surg en développant la préciosité de manière à la rendre par ses exagérations très-équitablement

justiciable des critiques de Molière. Seule, Mlle de Scudéry sut donner à son salon une valeur sérieuse et incontestée ; elle avait apprécié les qualités de la société qui fréquentait l'hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, elle avait saisi les charmes qui donnaient tant d'importance à ce salon. Habituée elle-même à y passer toutes ses soirées, elle s'était fait un tel besoin de ce genre de vie, qu'après la clôture des portes de l'hôtel de Rambouillet, elle n'hésite pas, comme le constate M. Cousin, à former autour d'elle un autre salon de Rambouillet au petit pied, un centre d'une qualité moins haute et moins rare, mais encore fort distinguée, dont le fonds était sans doute bourgeois, mais où de loin en loin se montraient quelques-uns des grands seigneurs ou des grandes dames qu'elle avait connus chez l'incomparable marquise. C'est dans ce but que Mlle de Scudéry fonda ses fameux *samedis*. « Tallemant, dit M. Cousin, ne laisse aucun doute à cet égard : elle avait pris le samedi pour demeurer au logis, afin de recevoir ses amis et ses amies. Elle y recevait les lettrés éminents, formés comme elle à l'école de Mme de Rambouillet, avec d'autres lettrés moins célèbres, mais fort estimables encore, des bourgeoises riches et spirituelles, qui avaient du loisir et du goût, et seulement

un très-petit nombre de dames auteurs ; le tout relevé par de fréquentes visites d'hommes du monde d'un esprit cultivé et agréable, et de temps en temps par la présence de personnages illustres, tels que Montausier et sa femme, la marquise de Sablé et la comtesse de Maure, dont l'amitié, hautement déclarée, donnait au modeste salon, et à toute la société un peu mêlée qui s'y rassemblait, de la considération et même un certain éclat. Ces amis, nous les nommerons rapidement, c'étaient : Chapelain, Conrart, Doneville, Isarn, Raincy, Sarasin, Pelisson ; les amies : Mmes Cornuel, Aragonnais, Legendre, Bocquet, pour ne citer que les plus intimes. »

Il fallait seulement imaginer quelque chose de nouveau pour donner à ce salon une originalité qui fixât l'attention. Inventer n'était pas chose difficile pour un esprit ingénieux comme celui de Madeleine de Scudéry, et elle avait déjà trop bien fait ses preuves dans le romantisme, pour qu'elle n'y engageât pas à pleines voiles la préciosité dont elle tenait désormais le sceptre, et dont la couronne, nous le verrons tout à l'heure, lui fut solennellement décernée.

Nous prions nos lecteurs de se rassurer et de ne pas croire, d'après ce début, que nous allons une fois encore les entretenir de toutes les plai-

santeries sérieuses de notre héroïne, du pays de Tendre, de la Journée des Madrigaux; nous tenons ces choses pour parfaitement connues, et nous nous contenterons ici d'en évoquer quelques souvenirs, pour la clarté du récit, en tirant de l'oubli certaines lettres et pièces qui ne sont pas sans intérêt, surtout pas sans originalité.

CHAPITRE II.

Le Mage de Sidon. — Sapho. — Correspondance. — L'Espagnol. — Don Luiz. — La fontaine de la Galanterie. — Lettres en vers de Godeau. — L'apprenti peintre. — Fin de la correspondance. — La griffonneuse Sapho. — Refroidissement de la liaison.

Pendant que Madeleine de Scudéry jetait les bases de son empire, son ami Godeau demeurait toujours à Vence, peu désireux évidemment de reparaître à Paris au travers des complications politiques, peu satisfait cependant de ses diocésains qui lui causaient de sérieux soucis, traduits bientôt presque par des voies de fait; mais du moins trouvant une inépuisable consolation dans ses fécondes poésies et dans sa correspondance avec Mlle de Scudéry et avec quelques-unes de ses amies. Il fut certainement un des premiers informé, et probablement même seul consulté d'abord, au sujet du tour archi-précieux donné aux habitués du Samedi, et il paraît être entré résolûment dans cette voie appropriée en effet à son esprit éminemment fantaisiste au point de vue mondain, s'il demeu-

rait toujours irréprochable au point de vue religieux. C'est alors que ces habitués prirent chacun un travestissement, suite de l'exemple adoptée par M[lle] de Scudéry qui, dans son *Grand Cyrus*, avait donné un surnom à chacun des personnages qui y figuraient. Désormais Conrart sera Théodamas; Godeau, le mage de Sidon; Donneville, Méliante; Sarasin, Polyandre; Pelisson, Acante ou Herminius; Isarn, Trasyle ou Zénocrate; Raincy, Agathyrse; Chapelain, Aristée; du Plessis, Amilcar; le chanoine Caradoc, de Rouen, Agelaste; Montausier, Mégabase; Termes, Agenor; Bellegarde son frère, Polygène; Arnaud d'Andilly, Timante; M[me] Aragonnais, Phyloxène; M[lle] Legendre, Cléodore; quant à Madeleine de Scudéry, elle ne sera plus que Sapho.

La correspondance ne chôma pas entre Sapho et le mage de Sidon, qu'elle considérait certainement comme un des principaux ministres de son empire. Les premières lettres de cette nouvelle manière, remontent au commencement de l'année 1654. A ce moment Sapho a quarante-huit ans; le Mage a atteint la cinquantaine: il vient de se débarrasser des tracas dont nous parlions un peu plus haut, en renonçant à l'un de ses deux petits évêchés. Son esprit est plus libre, plus tranquille, tout dis-

posé à revenir aux divertissements qui lui ont plu toute sa vie. Il a adopté avec empressement l'esprit et la loi du royaume de Tendre, et du premier coup, les lettres échangées entre les deux amis ne paraissent nullement des nouveautés pour eux; ils ne sont pas un instant embarrassés du ton de convention qu'il leur faut adopter. Nous avons retrouvé dans les papiers de Conrart quelques lettres négligées par MM. Rathery et Boutron, quoiqu'elles ne soient ni plus ni moins dignes d'être connues que celles qu'ils ont publiées dans leur curieux Recueil (1).

Nous nous contenterons de reproduire ici deux des lettres de Godeau avec les réponses de son amie. Elles sont assez curieuses par elles-mêmes pour trouver place ici, et elles sont nécessaires d'ailleurs pour donner aux

(1) Nous laisserons naturellement de côté les lettres imprimées par ces messieurs, lesquelles portent les dates suivantes: Mlle de Scudéry: 22 février, 8 septembre, 4 novembre, 18 novembre, 30 décembre 1650, 2 mars 1651, 23 mars 1651, 19 juin 1654, 21 octobre 1658; — Godeau: 7 février 1554. — Les premières lettres contiennent seulement des nouvelles. Le mage de Sidon ne paraît qu'en février 1654.

Les lettres que nous avons retrouvées sont datées des 28 février, 8 avril, 19 avril, 16 mai, 16 octobre 1654.

Celles de Mlle de Scudéry sont des 1er mai, 21 septembre, 27 novembre 1654, 16 janvier 1660 (en vers). Il y a en outre de l'un ou de l'autre sept à huit lettres non datées, de la même période.

lecteurs la connaissance du ton de cette correspondance précieuse. Nous donnons les autres dans l'appendice pour ne pas surcharger notre récit.

De Venee, 8 avril 1654 (1).

Une fièvre assez légère a empesché mon cher espagnol de partir comme sans cela il eust fait indubitablement, de sorte qu'il a leu les deux admirables lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ou, pour mieux dire, de m'adresser pour luy. Ça esté avec tant de joye, que du cœur et de l'esprit, elle a passé dans les yeux et sur le visage ; si bien que les uns ont recouvré ce feu brillant et doux, qui se voit, en ceux de toutes les personnes spirituelles et tendres, et que l'autre a perdu la couleur jaunâtre de son climat. Voilà comment Sapho ne sait pas seulement faire de belles personnes par écrit, mais comment elle sait guérir les malades et les embellir de 200 lieues. Si je n'aymois cet Espagnol autant que moy-mème, les louanges que vous luy donnez, m'auroient fait dépit : mais la tendresse que vous semblez avoir conçeue si promptement pour luy, m'auroit donné une étrange jalousie. Je me serois repenty de vous avoir jamais connue, de vous avoir aymée, et de m'estre si fort attendry pour vous, voyant que des vers un peu pas-

(1) *Conrart*, vol. V, in-fol.

sionnés vous touchent si fort, et vous font presque oublier ceux qui en faisoient autrefois de semblables, et qui ne doutoient pas qu'ils ne fussent amoureux. Mais j'ay une si forte passion pour cet aymable étranger, et je l'ai conceu si vite et pour des raisons si approchantes de celles qui vous ont touchée, que bien loin de vous condamner, je suis bien ayse de vous avoir pour ma défense. Au reste Dom Luis (1) ne peut croire que vous n'avez pas esté longtemps nourrie à la cour de Madrid en lisant votre espagnol ; et il m'a dit qu'il n'osoit répondre en sa propre langue quand il ne l'auroit pas presque tout oubliée dans ses voyages du Levant, à celle qui l'escrit si délicatement et d'un air tout à fait semblable à celuy des lettres de Palinis. Après quoy il ne pouvoit plus rien dire pour vous louer de ce costé-là. Car pour votre galanterie, il m'a juré par les yeux et par les mains de Palinis qu'il n'avoit jamais rien veu de si délicat, ni de si tendre, non pas mesme en celle de Palinis. Il ne m'a prononcé ces dernières paroles qu'en rougissant et que d'un ton si bas que je les ay plus tost devinées qu'entendues. Je lui ay demandé le portrait de cette belle fille pour vous ; il m'a dit qu'une extresme amour comme la sienne, estoit la plus belle peinture qu'il vous peust envoyer, si vous la vouliez joindre à la bonne opinion que vous avez de luy. Il m'a adjousté qu'il vouloit passer par Paris, pour vous voir et pour vous entendre, quoyqu'il connust bien que c'estoit

(1) On devine que l'espagnol Dom Luiz n'est autre que Godeau.

s'exposer au plus grand et au plus raisonnable des dangers du monde de devenir infidèle.

De Vence, 19 avril 1654 (1).

Je viens du païs d'Isabelle et d'Ibrahim Bassa. Si j'écrivois à M. votre frère, je luy dirois que j'y ay veu des fortifications admirables, de grans bastions, des glacis, des contr'escarpes, des chemins couvers taillés dans la roche vive; des casemates, des contremines, des portes pour le secours. Enfin que tout ce que l'art peut adjouster à la nature pour rendre une place tout à fait imprenable, est dans Monaco. Mais écrivant à l'illustre Sapho, je dois, ce me semble, luy faire d'austres remarques. Je luy diray donc que j'y y veu la fontaine de la Galanterie qu'Isabelle y avoit fait faire à cet illustre mage de Persépolis, qui s'attacha à son service, depuis qu'Ibrahim lui donna la liberté. Du costé du Levant, cette princesse fit bâtir un appartement bas, qui estoit digne de son esprit et de sa magnificence. On y entre par une grande salle, ou plutost par un salon superbe qui est tout peint de la main de Rafaël. En haut de la voûte, on voit la cheute malheureuse de ce jeune téméraire qui voulut avoir la conduite du char de son père pour un jour seulement, et qui pensa mettre le monde en cendre. Jupiter lance le tonnerre sur luy pour éteindre le feu de l'univers par un autre. Le peintre a meslé sur son

(1) *Conrart, tome V, in-fol.*

visage la pitié avec l'indignation, mais il a naïvement représenté la foudre qui part de sa main ; d'abord que je confesse que j'ay senty quelque mouvement de peur. Phaéton tombe du char paternel, et de quelque costé que l'on le regarde, on le voit tomber de la mesme façon. Il parait de l'étonnement sur son visage mais c'est un estonnement où se mesle de la fierté, et une secrète joye d'avoir armé la main du roy des Dieux pour sa perte. Tout à l'entour, il y a une frise merveilleuse, et des ordres d'architecture qui surprennent tous ceux qui les regardent. Car en voyant des colonnes d'un costé, il semble qu'elles sont renversées, quoy qu'en les voyant d'un autre elles paroissent droites, comme elles le sont en effet. De ce salon on passe dix grandes chambres, toutes peintes par les plus grands maîtres d'Italie, et parées de si riches tapisseries, et de lits si superbes, et si galans qu'il ne se peut imaginer, rien de plus agréable, ni de plus magnifique. Après toute cette enfilade de chambres et de cabinets, remplis de curiosités de toutes sortes, on entre sur grande terrasse d'où l'on découvre la mer. Elle est pavée de carreaux de marbre de plusieurs couleurs qui ont esté si heureusement meslées qu'elles représentent un grand parterre enrichy de toutes sortes de fleurs : si bien que sans qu'il y ayt un pouce de terre, on pense être dans un jardin, et on a bien de la peine à se détromper de l'illusion que cette marquetterie fait aux yeux. La balustrade est de piliers de cuivre doré, et d'espace en espace, il y a de grandes aigles de mesme matière, qui jettent

toutes de l'eau. Car au milieu est cette merveilleuse fontaine, dont on parle tant dans le monde. Le bassin est d'un marbre noir, si clair et si poli qu'il n'y a point de glace de miroir qui le puisse estre davantage. Il est porté sur douze grans lions de marbre blanc, qui semblent gémir sous leur charge et, toutefois, s'en glorifier. La face du corps de logis, qui tourne de ce costé-là n'y est point représentée, parce que le Mage a voulu qu'il servist seulement à son dessein. Si les personnes mesme qui s'en approchent ne sont galantes ou ne le peuvent devenir, elles ne s'y peuvent voir, et j'en ay fait l'expérience en ceux qui estoient aveques moy, lesquels ne s'en fachèrent pas trop, et creurent que tout ce que l'on disoit de ce bassin, estoit une fable, jusqu'à ce qu'ils m'y virent représenté, mais en en un autre habit que celuy que je portois et en l'âge de 25 ans, gay, éveillé, brillant, sautant et tenant un cœur à la main, comme si j'eusse cherché à qui l'offrir. Ce bassin a encore esté fait sous une telle constellation, qu'il conserve distinctement les images d'Isabelle et d'Ibrahim, tels qu'ils estoient le jour de leur mariage, qui fut, dit-on, le dernier de leur galanterie. En vérité, si le mage de Persépolis n'a point fardé Isabelle, c'estoit une admirable personne. A ses pieds, je vis une fille d'assez riche taille, brune et dont les yeux estoient si vifs et si brillants, que j'en fus ébloui. Elle la considéroit attentivement, et de temps en temps elle faisoit quelques traits d'un crayon qu'elle tenoit dans des Tablettes. Je sens que ce Mage, à qui les choses de l'avenir estoient toutes présentes,

avoit connu que longtemps après Isabelle, il devo naistre une fille admirable, qui décriroit ses aventures, et qui le feroit si merveilleusement et si galamment, qu'il avoit creu la devoir mettre auprès de celle à qui elle consacreroit les prémices de sa plume. Au milieu de ce bassin mystérieux, on voit la statue de Cupidon, non pas enfant, mais comme un jeune garçon de 20 ans. Il est couvert d'une robe qui semble estre de gaze, et qui n'empesche pas qu'on ne puisse dire qu'il est nud, mais qui épargne aux yeux les plus délicats, la peine de se baisser, et au visage celle de rougir d'une nudité. D'une main, il tient un trait d'or et de l'autre quelques plumes de crystal, taillées d'une façon toute particulière. A ses pieds, il y a une table de marbre, où sont gravées plusieurs petites figures de personnes qui devoient naistre après Isabelle, et de qui seroient les plus galantes du monde, ou qui écrivoient le plus galamment. Je ne vous parleray que de deux ou trois que j'y reconnus, qui sont cette précieuse marquise qui vit maintenant en récluse et cette fille qui devait écrire les amours d'Isabelle et d'Ibrahim. Il y avoit quelques hommes à l'entour d'elles, qui les regardoient attentivement, et qu semblоient prester l'oreille à ce que la fille sembloit leur dire, et qui les transportoit d'admiration. Le pauvre Voiture estoit à genoux devant la Dame, à qui on eu dit qu'il disoit quelque chose de joly, parce qu'elle sourioit. Le Mage de Persépolis ne s'y estoit pas oublié, et on le voyoit comme aller de demoiselle en demoiselle, à chacune desquelles il disoit un mot galant

ou donnoit une lettre, mais quand on le regardoit de près, on trouvoit la figure qui le représentoit arrestée à l'admirable fille qui sembloit le distinguer de tous les autres. Du pied de Cupidon, il sortoit une eau si claire, qu'à peine se pouvoit-elle bien voir. Mais ce qui est tout-à-fait merveilleux, ceux dont l'estoile n'étoit pas galante la voyoient bien, toutefois quand ils pensoient y porter la main pour en prendre, et pour la porter à leur bouche, ils ne trouvoient que de la boue. Pour moy, ayant veu faire cette expérience à d'autres, je n'osois me hasarder à recevoir un affront, sans un vieux serviteur du Mage qui m'enhardit. J'avançay donc la main et je pris de cette eau qui changea un peu de couleur, mais qui demeura assez fraîche et assez claire pour en boire avec plaisir. A l'heure même que je l'eus avalée, je me retiray dans un petit cabinet, qui estoit au bout de la terrasse, et je pris une plume pour vous écrire cette relation, laquelle pourra passer pour fabuleuse auprès de beaucoup de personnes, mais que vous recevrez, je m'assure, comme très-véritable.

Sapho au Mage, réponse à sa lettre du 8 avril 1654.

Paris, le 1er de may (1).

Je vous écris le premier jour d'un mois où tous les rossignols chantent, où tous les arbres ont un nouveau vert, où toutes les prairies ont de nouvelles fleurs et où toute la nature semble avoir un certain esprit de joye qui la rend la plus belle, et je me suis tellement mis dans la teste que le premier jour de may est un jour de plaisir et un jour heureux, qu'il me semble que j'auray même plus d'esprit aujourd'huy que je n'ay accoustumé d'en avoir. Du moins say-je bien que ce que je pense présentement est fort nouveau. Car je vous confesse que je suis jalouse de cet Espagnol, que vous dites que je ne connois pas et qu'il y a peu de chose que je ne fisse pour estre mieux dans son cœur que Palinis. Il est vray qu'elle est belle et que je ne le suis pas ; mais si elle a le teint plus beau, j'ay le cœur plus tendre, et il seroit peut-estre plus heureux qu'il n'est, s'il avoit pour moy toute la tendresse qu'il a pour elle. S'il vient jamais à Paris, nous verrons ce qui en arrivera. Mais en attendant, disposez-le favorablement, car je m'aperçois bien que vous l'aymez comme vous mesme, et qu'il faut que vous ayez grand crédit auprès de luy. Je sais bien que ce que je fais

(1) *Conrart*, tome V, in-fol.

n'est pas régulièrement fait, mais je vous avoue que pour chasser Palinis du cœur de Dom Luis, je ferois encore davantage. Vous me direz sans doute que je suis injuste et que mesme je ne suis guère glorieuse, car je veux chasser Palinis d'un cœur où elle règne paisiblement, et j'en veux avoir un qu'on ne m'offre pas. Mais pour répondre à cette dernière chose, je croy que quand on en a repris plusieurs on peut quelquelquefois en prendre un qui plait, quand on le trouve. Et pour ce qui est de l'injustice qu'il y a à vouloir troubler le règne de Palinis, il s'en faut prendre aux mesmes astres qui font tant de révolutions importantes dans le monde, car assurément la mesme constellation qui a allumé la guerre par toute l'Europe, qui a mis la sédition dans l'esprit des peuples, qui a fait Cromwel roy, et qui a fait que la reyne de Suède quitte la couronne, peut-estre fera que Palinis ne régnera plus dans le cœur de votre Espagnol. Ainsi il se pourra faire que sans beauté et mesme sans mérite, je chasserai Palinis avec ses beaux yeux, ses belles mains et son bel esprit. Je sais bien que vous direz que je m'avise un peu tard de vouloir faire des conquêtes, mais il vaut mieux tard que jamais. Le roy de Suède n'estoit pas si jeune quand il commença la guerre d'Allemagne qu'Alexandre l'estoit quand il partit de Macédoine. Et cependant il n'a pas laissé de mériter le nom des plus illustres conquérants des derniers siècles. Il est vray qu'il mourut à la dernière bataille qu'il donna, mais puisqu'il la gagna, cela suffit, et si je chasse Palinis du cœur que j'occupe, le

reste ira comme il plaira à la Fortune. J'aurois bien encore quelqu'autre chose à vous dire, mais il se semble que je ne dois pas estre infidèle à Don Luiz, et que je ne dois vous parler que de luy. Il me semble mesme qu'en luy parlant, je parle à vous et que vous me devez savoir gré de tout ce que je dis à son avantage. C'est pourquoy je ne vous dirai plus rien, si ce n'est que je suis au désespoir de m'estre trompée, car en commençant ma lettre, je vous ay dit que je croiois que j'auray plus d'esprit qu'à l'ordinaire, et à la fin, je trouve que je n'ay que de la jalousie, et que le nom de may qui donne effectivement de la joye et de l'esprit, ne m'a donné que de la douleur et de ce qui suit ordinairement l'amour. Je dis ordinairement, parce que en ce moment la jalousie va toute seule dans mon cœur, et je ne say pas si elle sera suivie de quelqu'autre chose, mais présentement, je ne sens rien qu'elle, je vous en assure. C'est même une jalousie si modeste qu'on en fait tout ce qu'on veut, et qui ne ressemble point du tout à celle qu'on représente comme une furie. Je la portay il y a quelques jours au Louvre, où je fus voir le ballet qu'elle me laissa regarder fort paisiblement. Je la menay aussi hier au cours, où elle me laissa en repos, et je m'en vais la porter chez Mlle Robineau, où je ne say comment elle me traitera. Mais encore une fois c'est une fort douce jalousie, et j'ai veu des gens à qui l'espérance donnait plus de peine qu'elle ne m'en donne, quoique l'espérance ait une fort bonne réputation, et que la jalousie l'ayt fort mauvaise.

Autre réponse à une lettre du Mage du 19 avril.

Mesme jour.

Comme j'allais fermer ma lettre, notre très-cher Théodamas m'a envoyé la meilleure description de vostre fontaine galante que je suis persuadée qu'on ne peut lire, sans sentir du moins envie de pouvoir vous louer aussi galamment que vous louez les autres. Mais le mal est qu'il n'est pas aussy facile de le faire que de le souhaiter. Contentez-vous donc de ce que je puis et pour vous estre loué dignement, reprenez de moi toutes les louanges que vous m'avez données sous divers noms. Mais après les avoir reçues plus légitimement que moy, souffrez que je vous die que je voudrois bien vous avoir veu sautant, un cœur à la main. Je vous assure que je n'aurois pas troublé l'eau de la fontaine de peur d'effacer une si galante image, Au reste je suis persuadée que si vous eussiez bien attentivement regardé le cœur que vous teniez à la main, vous eussiez connu que ce n'estoit pas le vostre, car je croy que vous ne savez pas trop bien où il est et que depuis le premier jour où vous le perdûtes, il n'est guerre retourné entre vos mains. Ainsi, je crois certainement que ce cœur que vous tenez, estoit quelque cœur dérobé, je ne say mesme si ce ne seroit point celui de scette prétendue Isabelle. Il est vray que

ce n'est point un cœur aussy illustre pour en faire une si grande vanité, et pour le montrer avec tant de joye. Quoiqu'il en soit, je vous dis encore une fois que ce n'estait point le vostre. Du moins say-je bien que je ne le chercherois point chez vous, si j'en avois affaire, et je ne say mesme si je le chercherois parmy je ne say combien que j'en ay en un petit lieu de réserve où je ne mets que les cœurs galants. Il est vray que le vostre a tellement la réputation d'estre un petit galant inquiet qui ne peut nulle part durer que je ne say si je l'y trouverois, quoique je l'y ai vu autrefois, car ce petit nombre de cœurs galants que je mets à part et que je garde si soigneusement, sont certains cœurs tendres et paresseux qui ayment à ne point changer de mains. Mais pour en revenir à vostre admirable fontaine, je puis vous assurer que quand elle seroit au milieu de la place Royale, et que toute nostre cour iroit s'y regarder, l'image de nostre précieuse marquise s'y verroit presque toute seule et que nous n'y verrions pas un blondin, tant la galanterie est rare. Ils ne la connoissent pas seulement en autruy, et si j'avois à souhaiter une nouvelle fontaine, je voudrois qu'il y en eust une qui eust cette vertu de purger l'esprit de ceux qui en boiroient de tout ce qui s'oppose à l'air galant ; et si cela estoit, il faudroit que tous les médecins n'envoyassent plus leurs malades ni à Bourbon ni à Forges, afin qu'ils guérissent plutost les maux de l'esprit que les maux du corps, car en vérité il y a encore plus de gens grossiers, brutaux et stupides, qu'il n'y a de fébricitans, de pulmoniques,

de goutteux et de maladies au monde. Et en mon particulier, j'ordonnerois de ces eaux à bien des gens qui gastent la cour et à bien des belles qui déshonorent leur sexe et le mestier dont elles se meslent. Peut-estre que si vous cherchez bien parmi vos montagnes de la haute Provence, vous trouverez quelque source qui aura cette vertu merveilleuse ; si cela est, faites-moi la faveur de m'envoyer quelques bouteilles de cette eau, mais il ne les faut pas petites comme celles où l'on met de l'eau de fleurs d'oranger, car....... Mais en attendant, faites-moi la grâce de croire que si vous pouviez voir mon cœur, vous vous y verriez encore mieux qu'à la fontaine galante : il a mesme cette qualité commune avec elle, que ceux qui n'ont rien galant, ne s'y voyent jamais, de quelque costé qu'ils le regardent.

Nous ne parlerons pas davantage des relations de Mlle de Scudéry et de Godeau. Il parait même que l'intimité se réfroidit assez rapidement, sans que nous sachions les causes d'un changement sur lequel il n'y a pas de doutes à conserver, car le 27 septembre 1659, l' « Ermite mitrée » écrit à Mme de Rambouillet un passage peu bienveillant pour l'incomparable Sapho. « Je regrette de voir la griffonneuse Sapho, possédée elle-même de cette humeur de dispute, rompre avec deux vieux amis les moins griffonnants que l'on connoisse. »

CHAPITRE III.

Le royaume de Tendre. — Son gouvernement. — Ses dignitaires. — Ordonnance de la reine. — Le grand décroteur. — Strophes inédites. — L'ancienne ville. — Rivalité des anciens et des nouveaux amis. — Révolution. — Sapho devenue reine constitutionnelle. — Relation inédite de cet évènement par elle-même. — Son discours. — Croquis d'un samedi. — Petit voyage à Tendre. — Vers d'Agélaste à Acante. — Claudine à Sapho. — Lettres de l'aimable Mérigène. — M. de Rainey. — Les fauvettes du bois de Carisiatis.

La publication de la Journée des Madrigaux et de la Gazette de Tendre a été accueillie avec faveur et elle a paru particulièrement intéressante pour la connaissance de la société française au XVII[e] siècle. Nous croyons compléter ce tableau en présentant aux lettrés deux pièces également curieuses et qui montreront combien était précaire la royauté de M[lle] de Scudéry, combien surtout elle était exposée à la jalousie, ou pour mieux dire à l'esprit révolutionnaire.

M[lle] de Scudéry, ou plutôt Sapho, avait fondé le royaume de Tendre dont elle avait été reconnue reine et souveraine absolue ; elle avait ses ministres, son chancelier qui était Pellisson, son secrétaire du commandement qui était Conrart, un Sénat, ses grands-officiers, sa

gazette, sa carte, son règlement. Elle rendait ses ordonnances et nous en avons retrouvé une qui doit trouver place ici ; elle est d'autant plus intéressante qu'elle concerne précisément Isarn, revêtu alors de la charge de Grand-Décroteur du Royaume. Ce document indique en outre quelques-uns des usages de ce pays fictif, notamment l'obligation, pour les fonctionnaires de demander des congés, quand ils avaient à s'absenter, ce qui arrivait souvent à Isarn. Enfin il donne la date exacte où Mlle de Scudéry fonda sa souveraineté, 1654, puisque cette ordonnance, datée du « mois des roses, » 1656 ; est de la seconde année de son règne.

Sapho, reine de Tendre, princesse d'Estime, dame de Reconnaissance, Inclination et Terres adjacentes, à tous présens et à venir, salut. Nostre cher et bien aimé Trasyle, nous a fait remonstrer qu'il pourroit estre mis au rang des plus illustres conquérants pacifiques, s'il luy estoit permis de sortir de l'estendüe de nostre empire, pour un an seulement. Ce qu'il n'oseroit entreprendre toutefois, sans en avoir obtenu nos lettres nécessaires, de peur d'encourir les peines portées par nos ordonnances, contre ceux qui s'écartent des limites de cet estat. A cause, après avoir mis la chose en délibération, et considéré meurement toutes les conséquences qu'elle peut avoir, et la gloire qui en peut revenir à nostre couronne ; de l'avis de

nostre conseil supresme, du Mage et des principaux officiers de Tendre et autres grans personnages estant de présent auprès de vous, nous avons permis et permettons audit Trasile, par ces présentes signées de notre main, d'armer à ses dépens un brigantin d'amour à voiles et à rames, mesme de faire construire, si la nécessité le requiert, une galère subtile pour éviter plus aisément les écueils de la mer Dangereuse. Enjoignons à tous gouverneurs de places et magistrats de nos villes frontières et maritimes, de le laisser passer sans nul empeschement, et de lui donner escorte jusqu'aux dernières bornes de nostre Estat. Voulons aussi qu'il puisse faire embarquer autant de munitions de guerre qu'il sera besoin pour l'expédition secrète qu'il entreprend, comme brûlots, grenades et autres feux d'artifices, dont on se sert aux terres Inconnues, et qu'on appelle communément billets amoureux, vers de galanterie, madrigaux et impromptus, mesme qu'il puisse faire provision de stances, élégies, églogues et autres grosses pièces de batterie, pour s'en servir seulement au cas où il seroit engagé au siége de quelque place importante. A condition toutefois que si nous avions besoin de luy pour le bien de nostre service, il quittera toutes choses et se rendra auprès de nostre personne à nostre premier mandement, quand mesme il seroit prest de triompher. Comme aussi que toutes les enseignes qu'il gagnera en cette guerre, nous seront par luy envoyées, pour estre une marque éternelle de sa gloire et de son obéissance. A ces conditions, et non autrement, nous luy permet-

tons de s'embarquer en lui promettant par un pur effect de notre royale Tendresse, de lui redonner à son retour le mesme rang qu'il tient aujourd'huy dans nostre empire et de le faire jouir durant son absence de tous les droits, priviléges, franchises et immunités dont jouissent les habitants de nostre bonne ville de Tendre, mesme de gages et appointements attribués à sa charge de Grand-Décroteur de Tendre, comme s'il n'estoit point parti des terres de nostre domination, nonobstant la rigueur de nos ordonnances, auxquelles nous avons dérogé pour ce regard seulement, et sans tirer à conséquences. Déclarons néanmoins que si de la part dudit Trasile il y avait contravention aux choses que nous désirons de luy, où qu'il en fist qui fussent contraire aux lois fondamentales de cet Estat, il sera estimé décheu de tous priviléges et prérogatives, et sa charge de Grand-Décroteur réputée vacante, et donnée à un autre, ou exercée par commission, jusqu'à ce que par mille services, il y ayt appaisé nostre juste indignation.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant nostre cour le samedy, qu'ils ayent à régistrer et vérifier ces présentes pour estre inviolablement observées suivant leur forme et teneur : car tel est nostre plaisir, et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mestre nostre cachet de Tendresse à ces présentes, sauf en autre chose nostre droit et de l'autruy en toutes.

Donné à Tendre, au mois des roses, l'an de la fondation d'Amour, cinq mil six cent cinquante-six et

de notre règne le deuxième. — Signé SAPHO. — Sur le reply : Par Sa Majesté Tendre, Acante, — Herminius.

Scellées en cire rouge de trois cachets en cœur sur lacs de soye feuille morte, et bleu mourant.

Les strophes suivantes expliquent le singulier titre donné à Isarn. Nous sommes en plein royaume de Tendre, en pure préciosité et il nous semble voir l'incomparable Sapho, sur son trône dans ce salon magnifique dont nous allons donner une sommaire description tout-à-l'heure, entourée de ses grands officiers et délibérant avec eux sur les graves questions de la politique intérieure de son empire :

Ouvrez-nous les portes de Tendre
Nous ferons tant de roquantins
Que vous en aurez à revendre
Tant que dureront les chemins.

SAPHO.

Si j'ouvrois les portes de Tendre
Tout le monde y voudroit entrer,
Non, non, je feroy mieux d'attendre ;
Qu'on se contente d'espérer.

ACANTE.

C'est donc à vous, M. Trasyle,
A faire votre roquantin
Ou bien on dira par la ville
Trasyle y perd son latin.

TRASYLE.

Si jamais les bourgeois de Tendre
Me donnent quelque logement,
Acante je vous feroy pendre
Condamné prévostalement.

ACANTE.

Dans ce lieu remply de délices
Condamné prévostalement
Je me riroy de mon supplice,
Pourvu que j'y sois seulement.

TRASYLE.

Vraiment vous nous la donnez bonne,
Vous perdrez bien vostre caquet,
Le plus hardy mesme s'estonne
A la présence d'un gibet.

ACANTE.

Si le gibet que l'on me donne
Estoit tel que je le voudrois
Si l'on m'offrait une couronne,
Ma foy, je la refuserois.

SAFHO.

Si vous voyiez une couronne
Vous changeriez de sentiment ;
Je suis d'avis qu'on vous la donne
Et puis l'on verra si je mens.

Quelle est la troupe qui s'avance
Pleine d'appas et de beautés ;
Elle revient de Négligence,
Leurs souliers en sont tout crottés.

Vous voyez, belles exilées,
A Tendre on s'attendrit pour vous,
Vous en estiez bien reculées,
Revenez-y donc à genoux.

Bourgeois, que personne ne sorte,
Tout l'honneur qu'on leur fera,
C'est qu'avant qu'on ouvre la porte,
Trasyle les décrotera.

Trasyle sans se faire attendre,
Fera sa charge avec honneur,
Et comme décroteur de Tendre
Les décrotera de bon cœur.

Mesdames qui venez à Tendre,
Trasyle vous doit décroter ;
Mais la paresse le va prendre
Vous ferez bien de vous haster.

Ha ! qu'il fait bon dans ces allées,
Que l'on y trouve de douceur !
Hors de vous, belles exilées,
Rien ne manque à nostre bonheur.

Ces aimables lieux vous attendent,
Ils soupirent pour vos appas,
Et sous ces arbres nous demandent
Pourquoy n'en sont-elles pas ?

Philoxène dans sa franchise
Baise un absent avec douceur ;
Mais la cruelle Doralise
Ne baise point par procureur.

Qu'est-il besoin que l'on réponde
Pour de si charmantes beautés,
C'est bien aux poëtes crottés
A vouloir décroter le monde.

Sapho avait la prétention de sauvegarder étroitement les priviléges de l'*Ancienne-Ville* dans laquelle ne devaient être admises que les personnes qu'elle jugeait dignes de cet honneur, comme ayant satisfait aux exigences des

règlements de son royaume. Les amis de la reine se montraient excessivement jaloux des nouveaux venus, et nous voyons dans la *Ménagerie* des détails piquants à ce sujet. L'admission d'Acante (Pellisson) souleva une grande opposition parmi les babitants de l'*Ancienne-Ville* qui se réunirent chez Mégabase (Montausier) et formulèrent une protestation assez vive pour forcer Sapho à le mettre d'abord en quarantaine, parce qu'avant d'arriver à *Nouvelle-Amitié*, il avait passé dans un lieu où règnait une maladie contagieuse dont il avait failli mourir. Ce qui, comme le remarque M. Rathery, dépouillé de la forme allégorique, semble indiquer que les anciens habitués du samedi, à l'instigation du marquis de Montausier, voulurent forcer Pellisson à se contenter du titre d'ami au lieu du sentiment plus tendre et plus vif qu'il avait d'abord mis en avant (1). Conrart jalousait entre tous Pellisson, comme Ménage déclare le tenir de Mlle de Scudéry elle-même. On comprend que toutes ces petites agitations amenaient de véritables mouvements dans ce royaume qui aurait paru devoir demeurer constamment calme. M[lle] de Scudéry désirait évi-

(1) On sait que l'on croyait généralement qu'il y avait un mariage de conscience entre M[lle] de Scudéry et Pellisson.

demment élargir son cercle, tandis que ses vieux amis ne voyaient qu'avec regret apparaître de nouveaux visages, redoutant une concurrence dangereuse et tenant probablement aussi à leurs petites habitudes. C'est ce qui amena la révolution dont nous allons donner le récit d'après la relation autographe de Sapho. Elle comprit le péril, et de bon gré transforma sa royauté absolue en royauté constitutionnelle. Ce document est des plus curieux.

Relation de ce qui s'est despuis peu passé à Tendre, avec le discours que fit la souveraine de ce lieu aux habitants de l'Ancienne-Ville (1).

Après avoir appris l'arrivée de plusieurs illustres estrangers en cette ville et le retour de quelques dames fort aimables qui en avoient esté exilées, j'ai cru estre obligée de vous dire par quelle voye celle qui commande icy a apaisé tous les murmures des anciens habitants de Tendre qui vouloient s'opposer à la réception de ces nouveaux venus, car comme elle sçait bien que les cheutes des plus grands empires n'ont bien souvent esté causées que par de fort petites choses, et qu'il n'y auroit jamais de guerre civile s'il

(1) Bibl. de l'Arsenal; Rec. B. L. 151, fol. I.

n'y avoit point de prétexte de la faire ; elle a voulu à bonne heure oster tous ceux qui en pourroit avoir à l'advenir de murmurer de sa conduite : Pour cest effect après avoir connu que si elle agissoit d'authorité absolue, comme elle pouvoit, elle augmenteroit le nombre des mécontents qui sont dans ses Estats, elle envoie commander aux principaux de l'Ancienne Ville de se rendre dans une magnifique salle où elle a accoustumé de donner ses audiences publiques, où l'on voit admirablement représentée en bas-relief tous ceux que l'amitié a rendu célèbres dans l'antiquité, de sorte que tout le monde obéissant à l'heure mesme à ce commandement, le mage de Tendre, le généreux Megabase, le sage Théodomas, l'illustre Aristhée, l'agréable Amilcar et tous ceux qui ont charge dans ceste fameuse ville s'y trouvèrent des premiers. Mais aussi après que chascun eust pris sa place, nostre souveraine qui estoit à ceste place qu'elle a accoutumé occupé, prit la parole, et sans s'amuser à chercher tous les ornements de ceux qui parlent en public, elle commença de parler en ces termes, sans aucune préméditation :

« Je n'eusse jamais creu, mes tendres amis, me pouvoir trouver dans la nécessité de justifier ma conduite auprès de vous, et j'avois toujours pensé au contraire que vous le justifieriez auprès de tous ceux qui la voudroient condamner. Cependant j'ai connu avec beaucoup de douleur qu'il pouvoit se trouver quelque sorte d'injustice parmi les plus grands hommes du monde, puisque quelques-uns d'entre vous

ont esté capables de celle de murmurer contre moi. Mais pour vous témoigner que je veux bien que mes propres accusateurs soient mes juges, je veux vous vous exposer à vous mesmes le différent qui est entre nous afin que votre propre raison vous condamne, car je suis persuadée que vous ne vous estes dit que ce qui sert à soutenir vostre sentiment et que vous n'avez pas seulement pensé à ce qui me peut justifier. Mais pour faire ce que je dis, il faut reprendre les choses d'assez loin et vous faire souvenir que c'est moy qui ay basti la ville de Tendre et fondé cet empire ; que j'en ay fait les lois telles qu'il m'a semblé à propos et et que vous vous y estes assujettis volontairement. Il est vray que je ne vous ay reçus au rang de mes tendres amis, qu'après avoir connu que vous aviez mille qualités éclatantes dans l'esprit et mille vertus dans l'âme, qu'après que vous m'avez rendu des services héroïques et qu'après que vous avez fait mille et mille choses obligeantes qui par leur multitude ont donné un nouveau prix à vostre mérite. Mais de grâce dites-moy si depuis que mon empire est estably, vous m'avez veu recevoir quelqu'un qui ne fut pas digne d'estre reçou ? Véritablement si je faisois ce que j'ay ouy dire que fit celui qui fonda Rome, qui pour peupler sa ville plus promptement establit un asyle où tous les criminels estoient en seureté de quelques païs qu'ils fussent, vous auriez sujet de murmurer. Mais la chose n'est pas en ces termes, car au lieu d'assemblées de coupables fugitifs, je ne veux seulement que recevoir un petit nombre de gens d'une très-grande

vertu. Cependant vous vous en plaigniez comme si je vous avois fait un outrage, et l'on diroit que l'on m'a veu recevoir des flottes d'estrangers comme fit cette fameuse princesse qui bastit Carthage, quoique vous ne puissiez craindre le malheur de Didon pour Sapho. Mais de grâce n'apréhendez pas mesme qu'elle laisse entrer une multitude de gens inconnus dans sa ville comme fit ceste belle et malheureuse reine, et soyez fortement persuadés que puisqu'elle vous a si bien su choisir en vous choisissant, elle ne choisira pas mal à l'avenir non plus que par le passé. En effet, vos propres vertus lui ont appris à mieux connaître celles des autres et il lui eut esté plus aisé de se tromper lorsqu'elle vous choisit qu'il ne lui seroit présentement, car elle advoue sincèrement que vostre conversation lui a éclairé l'esprit, et qu'elle vous doit une partie de la lumière qui lui sert à discerner pour estre d'une manière assez juste ceste grande diversité qu'il y a entre certaines qualités qui mettent de la différence au mérite, quoiqu'elles ne paroissent pas opposées. Et elle advoue enfin qu'elle vous considère avec des sentiments d'estime qu'elle ne peut presqu'avoir que pour vous. Mais pour donner un témoignage public de la distinction que je veux faire de vous à tous ceux que je recevray à l'advenir, je veux bien me démettre d'une partie de mon authorité et m'imposer moy-mesme une loy que j'observeray peut-estre plus exactement que quelques-uns d'entre vous n'ont observé les miennes. Je desclare donc que comme à mon conseil suprême, je vous laisse la connoissance

absolue des mérites de ceux qui se présenteront pour estre receus dans la ville et qu'ainsi il n'entrera aucun estranger à l'advenir qui n'aït esté examiné par vous et qui n'ait obtenu vostre approbation, car j'ay une telle confiance en vostre probité, que je ne crains pas que vous déguisiez vos véritables sentiments, et que vous refusiez des gens qui par leurs vertus mériteroient d'estre receus, quand mesme pour quelques raisons particulières vous ne les aimiez pas. Car enfin vous jugez bien que je n'ay pas basti ceste ville magnifique pour en faire un désert. Vous savez mieux que moy que les maisons deshabitées se minent plus que celles qui ne le sont pas, et qu'il y auroit folie à bastir des palais pour des hirondelles seulement; après cela je n'ay plus rien à vous dire, si ce n'es que je vous exhorte tous à conter la grande condition pour rien lorsque vous examinerez ceux qui se présenteront pour estre receus, car je vous desclare que depuis que je gouverne mon Estat, je ne l'ay jamais conté pour quelque chose et que je n'ay considéré que le mérite seulement. »

Après que notre souveraine eust cessé de parler, tous ceux qui l'avoient escoutée louèrent sa modération; ils firent mesme ce qu'ils purent pour ne pas accepter l'authorité qu'elle leur donnoit, mais elle les y força, et devant que l'assemblée se séparât, le conseil suprême (car c'est ainsi qu'on l'appelera à l'advenir) nommera des députés pour examiner ces illustres estrangers qui sont à nos faux bourgs afin de faire après leur rapport à la compagnie et ensuite à

Sapho qui se réserve toutefois le pouvoir de refuser ceux que le pouvoir suprême lui proposera, quoiqu'elle s'engageât à n'en recevoir point qui ne soient approuvés par lui.

Comme les choses en estoient là, il pensa arriver un nouveau tumulte, car il y avoit un homme qui dit tout bas à Almilcar qu'il venoit de chez Doralise qui, sans se démentir de ce qu'elle avoit avancé il y avoit desjà quelques jours, lui avoit avancé que durant que Sapho ne sembloit vouloir suivre que les conseils du sage Theodomas et ceux du sage Aristhée, et qu'elle témoignoit de mettre en doute la réception de tous ces illustres estrangers, il y en avoit quelques-uns d'entre eux qui regardoient ceste cérémonie dans une petite tribune vitrée qui donne du cabinet de Sapho dans cette superbe salle. Mais comme Amilcar n'est pas difficile en ces sortes de choses, il se mit à rire et répondit à celuy qui lui parloit que s'il disoit vray, il en estoit bien aise, parce que si ces estrangers estoient déjà entrés, le conseil suprême n'auroit pas la peine de les faire entrer. Cependant comme cela ne put estre dit sans estre entendu, la chose fit assez grand bruit, de sorte que Sapho l'ayant sceu, commanda hardiment qu'on allât dans la tribune pour s'esclaircir de la vérité ; mais le respect qu'on eût pour elle fut si grand que personne n'y voulut aller, ainsi on ne scait si la chose estoit vraie ou fausse. Quoiqu'il en soit, la paix est restablie dans Tendre, et selon toutes les espérances, elle ne sera plus troublée à l'advenir. Cependant une grande partie de ceux qui sont aux faux

bourgs se tiennent si assurés d'estre reçeus, qu'on dit qu'il y en a qui font déjà faire des habillements magnifiques pour le jour de leur entrée dans la ville, et on soupçonne mesme le sage Théodamas, qui sait tout ce qui se passe à Tendre, d'avoir donné quelques avis secrets à deux de ses amis de ce qu'il a esté résolu à leur avantage par le Conseil suprême, mais on ne saura les noms que par le premier extraordinaire.

Nous ne prolongerons pas notre excursion dans le royaume de Tendre ; nous croyons cependant ne pas avoir absolument perdu notre temps en soulevant un peu plus largement le voile qui cache ce singulier coin de la société française au XVIIe siècle, et nous terminerons en empruntant à Pellisson ce dernier croquis qui complète le récit de la Journée des Madrigaux :

« Les inspirations d'Apollon, vinrent : toute la troupe s'en ressentit, tout le palais en fut rempli ; et s'il est vrai ce qu'on conte, la poésie, passant l'antichambre, les salles et les garde-robes mêmes, descendit jusques aux offices ; un écuyer qui étoit bel esprit ou qui avoit volonté de l'être, et qui avoit pris la nouvelle maladie de la cour, acheva un sonnet de bouts rimés sans suer que médiocrement, et un grand laquais fit pour les maris six douzaines de vers

burlesques. Jamais il n'en fut tant fait ni si promptement. A peine celui-ci venoit-il d'en prononcer un, que celui-là en sentoit un autre qui lui fourmilloit dans la tête. Ici on écrivoit quatre vers, là on en écrivoit douze. Tout s'y faisoit gaiement et sans grimaces. Personne n'en rongeoit ses ongles et n'en perdoit le rire et le parler. Ce n'étoit que défis, que réponses, que répliques, qu'attaques, que ripostes. La plume passoit de main en main et la main ne pouvoit suffire à l'esprit. On fit des vers pour toutes les dames présentes. »

Les petits vers suivants sont le commentaire de la *Gazette de Tendre*. On sait que Mlle de Scudéry avait elle-même écrit la géographie de ce pays : on arrivait à la capitale dite *Nouvelle-Amitié* en prenant par l'une les trois villes de *Tendre-sur-Inclination*, *Tendre-sur-Estime* ou *Tendre-sur-Reconnaissance*. Mais il y avait une foule d'autres localités où l'on pouvait séjourner et parfois aussi s'égarer et même se perdre : *Grand-Esprit*, *Sincérité*, *Probité*, *Générosité*, *Respect*, *Exactitude*, *Bonté*, *Complaisance*, *Soumission*, *Petits-Soins*, *Assiduité*, *Empressement*, *Grands-Services*, *Sensibilité*, *Tendresse*, *Obéissance*, *Constante-Amitié*. Les lieux dangereux étaient : *Négligence*, *Inégalité*, *Tiédeur*, *Légèreté*, *Oubly*, *Indiscrétion*, *Perfidie*, *Orgueil*,

Médisance, qui conduisaient au lac d'*Indifférence,* à la mer d'*Inimitié* et à la mer *Dangereuse.*

La Reconnaissance à ceux qui vont à Tendre par Inclination ou par Estime (vers pour mettre sur des écrans) :

Amys, amys, où courez-vous ?
Mon chemin n'a rien que d'agréable,
Si ce n'est le plus court de tous,
C'est du moins le plus agréable.

Il est vray qu'il n'a point d'attraits
Pour un cœur bas et mercenaire,
Qui veut par de lâches souhaits
Recevoir du bien sans en faire.

Mais un cœur noble et généreux
Y trouve une douceur extrême,
N'est-on pas déjà trop heureux
Quand on peut voir ce que l'on ayme ?

L'Inclination à ceux qui vont à Tendre par Reconnaissance ou par Estime :

Vous qui sans l'inclination,
Prétendez arriver à Tendre ;
Quelle erreur, quelle passion
Vous fait ainsi mesprendre ?

Vostre Estime me fait pitié,
Et si vous me voulez croire,
Pensant aller à l'Amitié,
Vous n'irez qu'à la Gloire.

Je veux que selon vos souhaits
Par Reconnaissance on nous ayme,
On n'aimera que vos bienfaits
Sans vous aymer vous mesme.

L'Estime à ceux qui vont à Tendre par Reconnaissance ou par Inclination.

Vous qui sans trouble et sans désir
Suivez un fleuve qui vous mène,
Ignorez-vous que le plaisir
N'est aymable qu'après la peine?

Et vous de qui l'ambition
Est d'aller par Reconnaissance,
Amys, la seule occasion
On vous recule, ou vous avance.

Mais un cœur noble et généreux,
Qui fait qu'en l'estimant on l'ayme,
Se trouve doublement heureux
De ne rien devoir qu'à luy-mesme.

La pièce suivante est de M[lle] de Scudéry, comme l'indique l'annotation de Conrart « par Sapho ». On sait que *Carisatis* était la campagne de Conrart à Athis-Mons où la souveraine de Tendre passait son été. Ce lieu fut assez souvent célébré par ses amis, et décrit soigneusement dans *Cyrus*.

Agélaste à Acante, en lui envoyant une demoiselle de pain d'épice tenant un luttin, et qui avoit un gros visage rond, un nez plat et écarlate et un colet monté, comme on les portoit il y a cent ans :

Le peintre de Carisatis
Estant monté comme un Saint-Georges,
Me rencontra dans les pastis
Voisins de la rivière d'Orge ;
Me voyant le lut à la main,
Il mit pied à terre et soudain
Il fit sortir de sa pochette,
Toile, couleurs, pinceau, palette,
Sa houssine fut sa baguette.
Il me peignit comme il voulut,
C'est-à-dire avec mon lut.
Recevez dans cette peinture,
Qui n'est pas trop selon nature,
Par le nez, ny par le collet,
Ni par la forme du visage ;
Ce travail n'est pourtant pas laid
Pour un Raphaël de village.

Le sot Acante à l'ingénieuse Agélaste :

Pour vostre galant pain d'épice
Je vous devrois un sacrifice,
Agélaste, je le say bien ;
Excusez si je n'en fays rien,
C'est que je suis devenu cruche :
J'ai le cou long comme une autruche,

J'ay l'esprit et le sens perclus,
En un mot je ne saurois plus
Rien tirer de ma pauvre teste,
Comme si j'estois une beste.
Vostre portrait ressemble un peu moins mal
A son aymable original
Que je ne ressemble à moy-mesme;
Et ce mal vient de ce que je vous ayme
Et qu'on ne peut en vous aymant,
Ni rimer aisément
Ni parler galamment,
Dans un si long éloignement.

Nous reproduirons ensuite cette lettre de M. de Raincy à M[lle] de Scudéry, qui y répondit, d'Athis, le surlendemain (1). M. de Raincy était le fils du trésorier Bordier, qui donna le nom de son splendide château à son fils cadet. Celui-ci vivait dans la société la plus élégante et la plus lettrée; particulièrement apprécié de M[mes] de Sévigné, de la Fayette, Scarron et Scudéry. Il rimait facilement et il est surtout connu par un madrigal dont Ménage feignit d'avoir trouvé l'original dans le Tasse.

(1) Cette réponse est publiée, page 268, dans le volume de MM. Rathery et Boutron.

M. de Raincy à Mlle de Scudéry.

De Paris, le 26 septembre 1657.

Pour vous empêcher de perdre le souvenir des malheureux que vous avez laissés à Paris, et vous obliger à nous informer quelquefois de vos nouvelles et des aventures du lieu où vous estes, je veux bien vous apprendre en deux mots une partie de celles qui nous y sont arrivées. Ne croyez point d'abord que je prétende vous rien particulariser de la réception qu'on nous y a faite : il me suffit de vous dire sur ce sujet qu'il n'y en eust jamais une pareille et que notre voyage estoit tout à fait heureux sans le pavé du long boyau, qui entre nous, Mademoiselle, est un fort impertinent pavé, et qui, nous réduisant, en dépit de toute notre impatience, à une allure prompte et commode, telle que pourroit estre celle d'un coche, nous fit de temps en temps interrompre notre discours panégyrique par des cris et des petits juremens fort doux et fort agréables. Cependant,

malgré l'incommodité du chemin, nous ne parlasmes d'aucune autre chose et nous conclusmes tous enfin, d'un commun consentement, que jamais partie n'avoit esté plus divertissante que celle de Carisatis; autant par la bonne chère qui ne pouvoit estre ni plus propre, ni meilleure, que par la belle et agréable humeur du sage Théodamas. Jamais il ne m'avoit paru tel que je le vis ce jour-là; sa joye qui brilloit dans ses yeux et dans sa conversation augmenta la nostre qui étoit déjà très-grande, et je pense qu'il n'entra personne chez luy dans tout ce temps, à qui nous ne l'eussions pareillement inspirée. J'en juge ainsy par celle que je pus avoir dans toute la compagnie qui arriva aussitôt après le disné; j'y considéray vostre amye entre les autres, et comme il me souvient de l'avoir autrefois regardée sans cette indifférence qui m'est assez ordinaire, je m'attachay encore plus particulièrement à la vouloir considérer. J'advoue que je ne trouvay rien dans son esprit et dans toute sa personne qui ne me plust infiniment; je descouvris beaucoup de choses qui m'estoient inconnues et j'estois sur le point de me rendre et de capituler, quand je fus heureusement secouru par son enjouement. C'est, mademoiselle, à cette gaieté seule que je suis redevable de mon salut; sans elle je n'estois plus libre, et si, avec ces charmes de campagne, la belle eut joint son mélancolique sérieux de Paris, j'estois absolument vaincu. Ne pensez point, je vous prie, traiter cette affaire comme une raillerie d'un indifférent; je ne parlay jamais, plus sérieu-

sement de ma vie. Si vous n'en croyez pas la prose, croyez-en au moins le madrigal :

Mon ange brun m'est apparu,
Mon cœur à son abord faible et mal secouru,
Sentit de nouvelles alarmes ;
Tout conspira pour mon tourment.
Et ma raison forcée alloit rendre les armes
Sans son bienheureux enjouement.
Luy seul, noble Sapho, dans ma peine cruelle
Contre tous ses appas soutint ma liberté
Et me fit rencontrer dans l'humeur de la belle
Ce que ses yeux m'avoient osté.

Jugez par-là des chagrins d'un bizarre mélancolique qui se rebute d'une chose qui attire tous les autres ; ce mélancolique pourtant avoit autrefois quelque part dans votre estime ; vous pensiez qu'il n'avoit pas le goût tout-à-fait mauvais, et vous serez encore, je m'asseure, de son sentiment, quand il soutiendra que la mélancolie est nécessaire pour toucher une âme sensible et qu'il faut qu'une belle

Pour contraindre un amant à recevoir sa loy
Dans ses yeux, dans son air montre un je ne sais quoy
De triste, de rêveur, de languissant, d'aimable,
De tendre, d'amoureux, de doux, d'inexprimable
Qui par l'effet caché d'un subtil mouvement
Pénètre au fond du cœur, charme insensiblement,
Attire, engage, esmeuve et porte dans une âme
Les transports imprévus d'une secrette flame.

Avouez maintenant que je ne me suis point trompé dans mes conjectures, ny dans l'opinion que vous seriez de mon avis ; et puisqu'il ne me reste rien à

vous dire davantage, souffrez que je finisse par les protestations ordinaires, mais très-sincères et très-véritables d'estre éternellement vostre très-humble, etc.

Je vous conjure par le secret qui est estably entre nous, de cacher ma lettre à tout témoin. J'en excepte le grand Théodamas que je vous prie d'assurer de mes très-humbles services.

Nous terminerons enfin par les lettres des « Fauvettes du bois de Carisatis à leur reyne la fauvette du bois de Sapho. » Le recueil de Mlle de la Suze contient de nombreux vers de la Fauvette, mais celle-ci n'y figure pas. M. Cousin avait distingué cette pièce en en donnant seulement un court extrait. Nous la reproduirons d'autant plus volontiers que nous la croyons d'Isarn. Mlle de Scudéry, en effet, en le remerciant de l'envoi de son *Louis-d'Or*, commence sa lettre par ces mots : « Vous savez bien, Monsieur, que je suis accoutumée d'entendre parler des lapins, des fauvettes et des abricots... » Nous sommes absolument certain que Isarn adressa à son amie un sonnet au nom d'un lapin ; il y a donc tout lieu de penser qu'elle fait uniquement allusion ici à des vers de lui :

Les fauvettes du bois de Carisatis à leur reyne la fauvette du bois de Sapho (1).

Cependant certains courtisans
Subtils mais un peu médisans
Ayant pris au pied de la lettre
Un mot que la reyne a fait mettre
Et qui vous raille adroitement,
Mais toutefois innocemment,
Vous accusent d'estre coquette.
La glose est pourtant peu discrette
Encore qu'elle ayt pour auteurs
Deux agréables imposteurs
Qui font quitter en mille choses
Le texte pour suivre leurs gloses.

Et ce drôle de Roytelet
Qui veut faire le bon vallet
Bien que comme un coquet à gages
Il coquette à tous les boccages;
Ose-t-il dire sans respect
Qu'on vous a prise par le bec.
Il pourroit chanter cette note
A quelque teste de linotte,
Dont l'esprit faible et prévenu
Ecoute le premier venu;
Mais ces oiseaux de race obscure,
Impudens, de mauvais augure
Roytelets, chouettes ou hiboux
Viendront becqueter à tous coups
L'honneur d'une reyne si prude?
Cela serait un peu trop rude,
Et nous ne le souffrirons pas;
Nous poursuivrons jusqu'au trépas

(1) *J. Conrart*, in-fol. tome XIII.

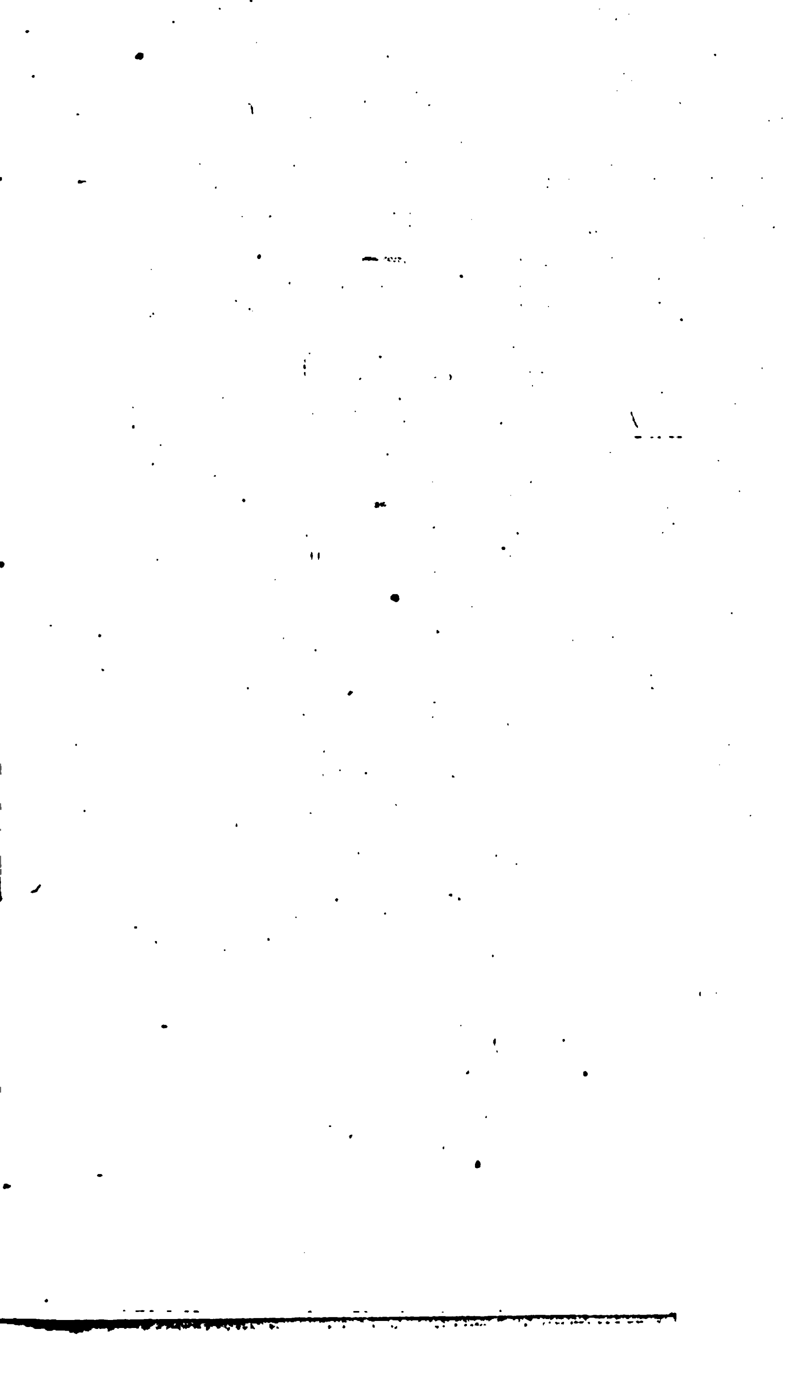
Ce beau roytelet sans domaine
Qui prétend dans son humeur vaine
Faire l'amour à nostre reyne.
Ce médisant, ce faux Rousseau,
Est sans mentir un bel oyseau !
A la fin ce petit espiègle
S'imaginera d'estre un aygle,
Ou pour le moius un rossignol !
Il est fier comme un Espagnol ;
Vrayment c'est un grand personnage
Pour vous chanter un tel ramage.

Certes, c'est bien injustement
Qu'il vous reproche insolemment
Que vous estes une coquette,
Vous qui vivez dans la retraite
D'un temple à l'honneur consacré
Comme en un asile assuré ;
Un temple où le règne de Tendre
Par tous ses sujets vous fait rendre
Tout ce qu'on rend aux immortels,
Où l'on vous dresse des autels,
Où des hétacombes de rymes
Comme d'immortelles victimes,
Vous sont offertes chaque jour ;
Où cette reyne avec sa cour
A rendu la Galanterie
Plus prude que la pruderie.
Ce temple est sur un haut rocher
Dont l'amour peut apprecher
Parce qu'il n'a qu'une avenue
Qui toujours luy fut inconnue ;
Et si ce fâcheux petit Dieu
S'estoit introduit en ce lieu,
Il violerait vostre asile
Et mettroit en guerre civile
Par ses malicieux projets
Les sujettes et les sujets.

Or notre aymable et belle reyne,
Puisqu'avecque la souveraine
Qui fonda cet estat nouveau,
Si grand, si fameux et si beau,

Les lois d'une étroite alliance
Et le nœud de la bienveillance,
Vous unissent si fortement.
Pourriez-vous bien vivre un moment
Elle sans vous et vous sans elle ?
Non, non, toute absence est mortelle,
Et mesme est pire que la mort
Pour deux cœurs qui s'ayment si fort.
Si vous tenez cette maxime
En amitié si légitime,
Carisatis à toutes deux
Vous offrira beiatót ses vœux.

Nous avons en ce voisinage
Un délicieux hermitage
Qui séul possède l'avantage
Qu'il n'y vient en pèlerinage
Que gens d'honneur et gens de bien,
Galans et de bon entretien.
Quand on y voit des demoiselles
Ce sont des plus spirituelles,
Des mieux faites et des plus belles,
Qui mènent toujours avec elles,
Lorsqu'elles sortent de Paris,
Les amours, les grâces et les ris ;
Et les vertus leurs bien-aymées,
Non crasseuses, non enfumées, —
Non tousseuses, non enrhumées,
Mais jeunes, propres, parfumées,
A l'œil vif, au teint blanc et frais
Et toutes brillantes d'attraits.
De cet hermitage, l'hermite
Sayt attirer par son mérite
Dames, docteurs et courtisans ;
La reyne Sapho tous les ans
Durant les beaux jours de l'automne,
Sans train, sans sceptre, sans couronne
Et sans nul embarras de cour
Vient habiter ce beau séjour.



CHAPITRE IV.

La famille d'Isarn. — Sa naissance. — Le vice-roi d'Arménie. — Succès amoureux d'Isarn. — Le marquis de Castelmoron. — Lettre pour la présenter à Mlle de Scudéry. — Sa réponse. — Aventure de la marquise. — Sa jalousie. — Rupture. — Isarn habitué des Samedis. — Le jeune étranger. — Ses vers. — Amitiés de Pellisson. — Ses voyages. — Ses amours. — Son inconstance. — Sa discrétion. — L'aventure du bain dans la Seine. — Voyage de Lyon avec deux jeunes dames. — Isarn a fourni à Molière le : « Au voleur, » des *Précieuses ridicules*.

Nous avons vu figurer parmi les intimes de Mlle de Scudéry, Isarn, au sujet duquel, comme nous l'avons déjà dit, on consulterait vainement les biographies et qui tient cependant une place considérable dans cette société. Nous avons été curieux de rechercher quel homme avait été ce précieux émérite qui n'était pas sans une certaine originalité, et de réunir quelques-unes des œuvres qui causaient un si grand plaisir aux dévots du samedi de Sapho.

La famille d'Isarn appartenait à la petite noblesse ou à la haute bourgeoisie protestante de Castres. Pierre Isarn, son quadriaïeul, fit son testament, en 1544, et, dans ce document, il prend le titre de seigneur de Crussole, de Ville-

fort et de Cartenet, son arrière-petit-fils, Jean Isarn, fut greffier de la Chambre de l'Edit à Castres et épousa en 1605 (1), Jeanne Balaran qui lui donna deux fils : l'aîné, Benoist, seigneur de Varagne, succéda à la charge paternelle, se convertit au catholicisme et maria sa fille au baron de Saint-Sernin ; son fils Jean, baptisé le 23 août 1647, fut maintenu dans sa noblesse avec son père et son oncle, par jugement du 10 janvier 1669 ; le cadet fut Samuel, dont nous nous occupons. Un membre de cette famille a acquis une curieuse célébrité, après l'existence la plus aventureuse, sans que nous puissions préciser son degré de parenté avec l'auteur du *Louis-d'Or*. Ce fut Abraham Isarn, né également à Castres vers 1550. Après avoir débuté comme avocat à Bordeaux, il acheta une compagnie dans le régiment de Gondrin, servit dans l'armée du maréchal de Biron et dut se réfugier en Flandre après un duel malheureux. Il entra alors au service de l'Empire et fut pendant quelque temps gouverneur de Ratisbonne. Son humeur aventureuse l'entraîna vers l'Orient, et il commanda une armée en Perse ; fait prisonnier dans un combat par les Turcs, il embrassa le mahométisme et fut élevé à la dignité

(1) Généalogie de la famille Isarn, dans les *Pièces fugitives du marquis d'Aubais*.

de vice-roi d'Arménie. On assure qu'il appela alors auprès de lui son frère Jean — probablement le grand-père de Samuel — qui serait allé le voir, il mourut en fonction laissant deux fils, dont l'un fut sultan d'Alep (1).

Samuel Isarn naquit, selon l'opinion commune, vers le premier quart du XVII[e] siècle ; les biographies et M. Lalanne indiquent l'année 1637, ce qui nous semble impossible (2). Son père avait épousé en 1605 Jeanne Balurand, et il se remaria le 23 juin 1623 avec Isabeau de Vigères, de laquelle serait né Samuel. Il devait être à peu près contemporain de son compatriote Pellisson, né en 1624. Quant à sa ville natale, on a toujours indiqué Castres : deux savants Languedociens, MM. Combes et Michel Nicolas, d'après ce qu'ils nous ont écrit, penchent pour Béziers, en se basant sur ce que de 1623 à 1629, la Chambre de l'Edit fut installée dans cette ville, et que par conséquent le greffier en chef devait y demeurer (3). Riche, spirituel, ayant fait de bonnes études, bien doué physiquement, Samuel eut à Castres et à Tou-

(1) Voir *Biographie protestante* de MM. Haag.
(2) Son frère aîné épousa en 1640 Jeanne Sayard.
(3) M. Nicolas a trouvé dans un acte d'un notaire Montauban, dans lequel Jeanne de Balurand est qualifiée à la fin belle-sœur et femme de Jean Isarn. Aurait-elle épousé Pierre Isarn avant son frère Jean ?

louse de brillants succès. C'est dans cette dernière ville qu'il eut les faveurs de la belle marquise de Castelmoron, qui lui demeura trop fidèle pour son goût, bien qu'elle se soit dédommagée ensuite de cette constance. En ouvrant Tallemant à l'historiette consacrée à cette belle dame, nous lisons : « Quelques années Isarn, garçon bien fait, qui a bien d'esprit et fait joliment les vers, fit connaissance avec elle à Touleuse, il avoit desjà esté plusieurs fois à Paris. Je ne doute pas qu'il n'en ayt eu toutes choses. »

C'était, soit dit en passant, une singulière femme que cette marquise de Castelmoron. Héritière de la noble maison de Vicose, en Gascogne, riche et bien faite, elle avait été mariée au dernier des fils du maréchal de la Force, pauvre, laid et mal basti, « n'ayant rien de recommandable en luy que d'entendre bien la chasse. » Sa vie fut une longue galanterie, sans qu'elle se montrât même souvent assez difficile dans ses choix. Son mari ne pouvant cependant saisir rién de suffisamment positif, résolut de se faire justice lui-même. Il l'emmena de Castelnau, où son beau-père lui témoignait beaucoup d'affection, et parla de revenir chez lui en faisant bonne mine à sa femme. « Ils partent, écrit Tallemant ; mais ils n'eurent pas fait deux

lieues, que voyla des gens armez qui l'emmennent toute seule dans un vieux chasteau à chats-huants. Ce coup-là elle crut être morte ; mais pour ne pas leur donner lieu de pouvoir dire qu'elle estait morte de sa mort naturelle, elle se résout à ne manger que des œufs en coque et à ne boire que de l'eau. Voyant sa résolution, ils firent une mine qui fit sauter tous les planches du corps de logis où elle estoit dans l'instant, que, par bonheur, elle estoit entrée dans un petit cabinet qui est dans l'épaisseur du mur. Cette espèce de miracle touche le mary ; il croit qu'elle est innocente et que c'est pour cela que Dieu l'a sauvée, car c'est un bigot parmi les huguenots. Il se jette aux pieds de sa femme, luy demande pardon et elle retourne avec luy. »

Isarn était déjà un des principaux membres de la société précieuse quand il conquit les bonnes grâces de Mme de Castelmoron, puisque Tallemant constate qu'il était déjà venu plusieurs fois à Paris. Il désira la présenter à Mlle de Scudéry, comme le prouve cette curieuse lettre que nous donnons avec la réponse de Sapho :

Billet de Zénocrate (1).

Si vous estes visible après-demain, j'auray l'honneur d'accompagner chez vous une des plus aymables personnes du monde ; j'espère mesme que lorsque vous aurez veu Mme la marquise de Castelmoron, vous avouerez que c'est une personne d'un mérite extraordinaire ; elle est toute propre du moins à gagner des cœurs. Elle est mesme tellement accoustumée à faire de ces sortes de conquestes, que j'ose assurer que la vostre ne sauroit lui échapper.

Elle est belle sans estre fière
Ses yeux et son esprit sont si remplis d'attraits
Que par d'inévitables traits
Ils peuvent tout mettre en poussière ;
Elle est faite en un mot d'une telle manière
Qu'on ne peut la voir sans l'aymer,
Ni l'entendre sans l'estimer.

Parmy tant de rares qualités, je ne luy trouve qu'un petit défaut, duquel elle pourroit se corriger aisément, si elle vouloit se résoudre à aymer quelque chose ; mais enfin comme vous estes toutes en cela de mesme humeur, il ne faut pas se promettre qu'aucune en change, et nous nous trouvons réduits à loüer mesme vostre indifférence, et à admirer en vous ce que nous serions bien marris d'imiter. Je ne say

(1) *Conrart*, in-fol. tome XI, page 321.

pourtant si nous ne ferions pas bien d'en essayer à vostre exemple.

L'on souffre cent tourmens en aymant quelque chose,
L'on vit sans nul plaisir quand l'on n'ayme rien,
Et quelque but qu'on se propose
Le mal passe toujours pour le bien.

En vérité, Madame, sur une matière aussi épineuse que celle-là, il seroit bon de prendre conseil de ses amis. Pour moy je meurs d'envie de vous demander ce que vous en pensez.

Secourez-moi, du moins, d'un conseil charitable,
L'amour m'a rendu misérable,
Jusqu'icy j'avois cru qu'il avoit des appas,
Mais je le trouve insupportable.
L'indifférence est-elle plus traitable ?
Dites-le-moi, je ne la connois pas.

APOSTILLE.

Au reste, Madame, je vous conjure de ne montrer point mon billet, car dans le païs où nous sommes, il n'y a pas de liberté de billet, comme il y a liberté de conscience.

Réponse.

La visite que vous me promettez est assez considérable pour me rendre visible après-demain. Prenez garde qu'on ne vous trouve pas un grand exagérateur. Du moins connois-je bien de certitude que

cette personne n'est pas trop judicieuse de vous choisir pour son introducteur. Il est dangereux pour celles qui veulent paroître spirituelles d'en avoir de cette manière. Si j'estois aussi savante en la matière sur laquelle vous me consultez, que je le suis en chicane, je résoudrois vos doutes sur le champ, mais trois avocats que j'entretiens au mouvement mesme où je vous écris, ne m'en laissent pas la liberté, et mon esprit est trop ensevely pour oser traiter un sujet aussi délicat.

Il faut prendre une âme plus grande
Et le doux langage des Dieux,
Pour contenter un esprit curieux
Et le sauver du mal qu'il appréhende.

Si vous estes pressé de vous déterminer, à tout hazard déclarez-vous pour l'indifférence, aussi bien je crois qu'après avoir consulté les docteurs, nous trouverons que c'est le plus sûr.

Mais la jalousie de la marquise gâta tout. Elle l'avait emmené Isarn chez elle à la campagne, et elle lui écrivait sans cesse, quand il était à Paris : « Mesme il découvrit, ajoute Tallemant, que son valet avoit esté gagné et que la demoiselle de la dame avoit commerce avec luy pour sçavoir toutes les galanteries de son maistre. Il trouva moyen de retirer toutes les lettres de la suivante que ce valet gardoit et puis il le renvoya tout doucement. »

Isarn était exceptionnellement doué pour plaire dans une société précieuse ; il avait toutes les qualités physiques et intellectuelles ; beau comme le jeune président Lamoignon, a écrit le savant éditeur de Somaize, galant comme Pellisson, gai comme Voiture, amoureux plus qu'eux tous, inconstant comme lui seul, poëte agréable, prosateur élégant, sans se soucier de recueillir lui-même ce qu'il composait, tout en étant assez fier, car remarque Somaize dans le *Dictionnaire des précieuses :* « C'est un homme qui visite plusieurs prétieuses illustres à qui il montre toutes les galanteries qu'il fait chaque jour. »

Type de « l'honnête homme » par excellence, comme on disait alors, du galant homme s'il en fut, « ni guindé, ni gourmé, dit encore M. Livet, trop enrubanné peut-être, trop façonné au sourire. » Son seul défaut fut une inconstance demeurée célèbre et que nulle femme ne paraît avoir pu fixer. La *Gazette de Tendre* le constate nettement : « Il arriva icy, écrit-on de la ville d'Oubly, il y a quelques jours, un étranger de fort bonne mine (M. Isarn) qui, après avoir passé de Nouvelle-Amitié à Grand-esprit, de Grand-Esprit à Jolis-Vers, de Jolis-Vers à Billet-Galant et de Billet-Galant à Billet-Doux, s'égara en partant de cet agréable village, de

sorte qu'au lieu d'aller à Sincérité, il vint dans nostre ville, où il fut un jour tout entier sans s'apercevoir qu'il s'estoit égaré. Mais aussi, dès qu'on l'on eût fait apercevoir, il partit d'icy avec tant de diligence, qu'il y en a qui asseurent qu'il a plus fait de chemin en deux jours qu'il n'en avoit fait depuis qu'il estoit parti de Nouvelle-Amitié. »

Malheureusement ce « jeune étranger » est bien peu connu. Quoiqu'il ait occupé un rang distingué dans la préciosité, que son nom revienne à chaque instant dans les chroniques de cette société, qu'il ait frayé avec tous les lettrés de son temps et même eu un pied dans la plus haute compagnie, on a grand'peine à pouvoir rassembler des traits assez précis pour composer sa biographie. Chroniqueurs et biographes, tous en parlent avec empressement, mais quand on essaye de serrer un peu le sujet, on ne trouve presque aucun moyen de satisfaire la curiosité la moins exigeante.

Pellisson fut le patron d'Isarn à Paris, où il arriva probablement après la Fronde, au moment où Mademoiselle de Scudéry fondait son salon. Pendant les premières années, il partagea assez fréquemment son temps entre Paris et le Midi où l'appelaient probablement ses intérêts plus encore que ses amours. Cependant nous voyons

que Mme de Casteloron l'avait emmené chez elle à la campagne. Une relation que nous allons donner prouve qu'il partit pour Lyon et Toulouse au mois d'avril 1654, et Pellisson écrit à Mlle de Scudéry, le 13 octobre 1656 : « Si vous voulez des billets galants, je vous en envoie deux que M. Isarn m'écrit de Bordeaux ; mais il est auprès d'une nouvelle maîtresse qu'il aime fort, comme vous verrez : ce remède est excellent pour avoir de l'esprit (1). Aussi la correspondance qu'il entretint avec l'abbesse de Malnoue prouve qu'en 1665 et 1666 il habite souvent Castres, Toulouse et les environs. Ces absences ne nuisaient pas à ses succès, ni à la situation considérable qu'il avait prise dès les premiers jours dans la société de Mlle de Scudéry. Mais aussi il n'avait pas manqué de lui adresser les plus chaleureux hommages : on dit même qu'il s'en montra épris. Avec lui cela ne tirait pas à conséquence, car s'il était aussi séduisant qu'il paraît l'avoir été, il était aussi singulièrement inconstant. Sapho ne se faisait point illusion à cet égard, et dans *Cyrus*, elle ne lui marchande pas ses vérités en le mettant en scène sous le nom de Thrasyle. Elle le présente

(1) Isarn rentra peu après à Paris, car le 2 novembre Pellisson racontait à Mlle Legendre qu'il venait de dîner chez Godeau avec Isarn, Chapelaine et Mlle de Scudéry et Robineau.

comme le type même de l'inconstant, tour à tour amoureux de plusieurs belles, mais se défendant cependant énergiquement de ce reproche, par la fameuse distinction de l'inconstance et de l'infidélité. Il ne quittait pas, de son gré et par légèreté, disait-il, comme on le lui reprochait, les dames auxquelles il adressait ses hommages, mais par leurs fautes à elles, par des causes venant d'elles et nullement de lui. Ce sont elles qui le forçaient de changer, tandis que si elles l'eussent voulu, il aurait étonné le monde par sa fidélité (1). Nous avons vu que Mme de Castelmoron cependant ne paraît pas avoir été convaincue par ces beaux discours.

Du moins Isarn était parfaitement discret, car le nom d'aucune autre de ses conquêtes n'est parvenu jusqu'à nous ; il disait donc vrai quand il écrivait à l'une des belles dames dont il faisait probablement le siége :

Allez aimer de grands esprits
Pour chercher une vaine gloire ;
Entassant écrits sur écrits,
De vos moindres faveurs ils publieront l'histoire.
Un moins illustre amant, mais un peu plus discret,
Seroit beaucoup mieux votre affaire.
Ces gens-là n'ont pas de secret ;
Quand on parle si bien, on a peine à se taire.

(1) Voir cette longue querelle agréablement exposée dans le troisième livre du tome VII du *Cyrus*. M. Cousin n'hésite pas

Mlle de Scudéry, nous l'avons dit, succéda à Mme de Rambouillet dont le salon se ferma avec la fin de la Fronde. C'est en 1653 qu'elle commença ses fameux samedis qui ont fait tant de bruit dans le monde des beaux esprits du temps et qui encore aujourd'hui excitent la curiosité. « Elle avait pris le samedi pour demeurer au logis, dit Tallemant, afin de recevoir ses amis et ses amies. « Elle était intimement liée avec le spirituel compatriote d'Isarn (1), Paul Pellisson. Celui-ci, nous dit M. Rathery, était un petit homme disgracieux de taille et de visage, qui selon le mot de Guilleragues, répété par Mme de Sevigné, abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Mais en le dédoublant, disait encore la marquise, on trouvait une belle intelligence et une belle âme. Egalement propre à la société, aux lettres et aux affaires, sous un extérieur qui paraissait repousser la sympathie, Pellisson, au contraire cachait le don de l'inspirer et de la ressentir, c'est par là que devait être prise Mlle de Scudéry, à peine moins maltraitée au point de vue des avantages extérieurs, mais, sui-

à reconnaître sous ce nom, le « beau et léger Isarn, » bien que la clef ne le dise pas.

(1) Paul Pellisson était né à Béziers, où son père demeura accidentellement à cause de sa charge de conseiller au Parlement; mais sa famille était de Castres.

vant Ménage, plus capable d'aimer fortement que Pellisson. Ainsi commença une de ces amitiés célèbres, bien voisine de l'amour, qui eut ses vicissitudes, ses jalousies, ses petitesses et ses grandeurs. Dans ce cas, ainsi que Mlle de Scudéry l'a écrit elle-même, « l'amour et l'amitié se mêlent comme deux fleuves, dont le plus célèbre fait perdre le nom à l'autre. »

Mais cette intimité déplaisait fort à George de Scudéry, très-jaloux de sa sœur et qui, par un bizarre caprice, la gardait véritablement en charte privée. Mlle de Scudéry le raconte dans le dernier volume de *Cyrus*, publié au mois de décembre 1653, et où elle met en scène Charaxe, frère de Sapho, qui cherche à rompre la liaison de celle-ci avec Phaon. Tallemant nous raconte que Scudéry, ayant su que Godeau avait fait dîner sa sœur avec quelques beaux-esprits, parmi lesquels était Pellisson: « Il pensa manger Madeleine. » Et ces rigueurs ne se ralentirent pas; Scudéry considérait évidemment ces petites parties comme autant de rendez-vous; il se décida heureusement à quitter Paris et rendit ainsi la liberté à sa sœur.

On s'explique aisément par ce que nous venons de dire, l'importance que prit rapidement dans ce monde le bel Isarn, présenté et

patronné par l'ami par excellence de la souveraine de ce royaume. Nous voyons en effet qu'Isarn est dès le commencement admis dans l'intimité de Mlle de Scudéry ; les convives d'un des dîners incriminés par le farouche gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde, sont, d'après une lettre de Pellisson à Mlle Legendre, Mlle Robineau, Chapelain et Isarn, et son nom revient toujours dans ces petites fêtes délicates.

Isarn se distinguait entre tous les beaux esprits, par une extrême facilité pour ces compositions légères qui faisaient le bonheur des habitués des samedis ; à défaut de verve et de talent poétique, il montrait une exquise urbanité, et beaucoup de grâce. Nous avons fouillé dans les inépuisables portefeuilles de Conrart, et nous y avons retrouvé quelques pièces authentiques de cet aimable précieux, qui ne sont réellement pas sans mérite. Bien d'autres certainement émanent également de lui, mais nous n'avons voulu recueillir que celles dont l'attribution est positivement prouvée. Il en est deux qui méritent une attention particulière et qui seront lues avec plaisir, par ce qu'en même temps qu'elles forment d'agréables jeux d'esprit, elles donnent des détails curieux sur les mœurs de cette société, où la politesse, l'urbanité, comme on dirait en employant un mot

récemment mis en usage, tenaient une si large place. Dans l'une Isarn raconte une plaisante aventure qui lui arriva en prenant un bain dans la Seine ; l'autre est le récit d'un voyage de Paris à Lyon. Toutes deux sont conservées dans les papiers de Conrart, tome V, in-fol.: nos lecteurs certainement trouveront piquants ces deux croquis des mœurs du temps pris sur le vif. Pour nous, ils nous ont paru tout-à-fait dignes d'être publiés : ils sont adressés naturellement à Mlle de Scudéry, et la relation du voyage est complétée par une réponse de l'incomparable Sapho. C'est du style précieux, mais non sans esprit, ni sans élégance (1).

(1) Il est parlé dans la description du pays de Tendre de l'aventure du bain : il semble même qu'elle déplut particulièrement à Mlle de Scudéry.

Relation (1) *contenant l'histoire du voyage de Thyrsis de Paris, en Languedoc, escrite en Italien par un vallet de chambre allemand logé à la rue Saint-Martin, à la ville de Bruxelles dans la chambre M, et traduite en français par le P. Girard, secrétaire d'Acante et confident de Trasyle.*

Première partie contenant ce qui s'est passé de plus mémorable de Paris à Lyon.

« J'entreprens puisque vous le voulez d'escrire les aventures de Thyrsis. A son départ de Paris, il eut une grande querelle avec son cœur. Il fit ce qu'il put pour en apaiser la rébellion. Il lui représenta le devoir, la nécessité, le destin. Le cœur lui répondit que l'inclination était plus forte que ni destin, ni nécessité, ni devoir, qu'en un mot il ne voulait point sortir de Paris. Thyrsis se laissa vaincre et partit sans cœur. Vous trouverez ce cœur ou dans la chambre de Théodamas ou dans celle du samedi, au coin qui est à main gauche en entrant, à peu près entre la place de Sapho et celle d'Agelaste. Il ira bien quelquefois à la maison de Sapho, mais je ne sais pas s'il aura le

(1) Conrart, in-f°, v. 615 (bibl. de l'ars.).

courage d'y rentrer. Thyrsis, dans ce misérable estat arrive à Essone : estant à la fenestre il vit venir un carrosse qui entra dans le mesme logis où il logeait. De ce carrosse il vit sortir trois filles ; leur port et leur taille lui donna la curiosité de savoir qui elles estoient. Il apprit que l'une des trois estoit une demoiselle de Bretagne, dont il n'est pas important que vous sachiez le nom : elle n'était là que pour conduire les deux autres. Les deux autres sont deux jeunes Piedmontaises qui s'en retournoient à Turin. L'une se nomme Isabelle Francesca Rippa, fille de Mme la comtesse de Rippa ; l'autre s'appelle Marie Panelba, fille d'un gentilhomme de Turin. La première est une fille de qualité qui fut donnée à Mme la princesse de Carignan, lorsqu'elle vint en France ; l'autre fut mariée par son père à son homme qui l'a trompée, car ayant persuadé à ce père un peu trop facile qu'il estoit grand seigneur en France ; il s'est trouvé qu'il n'en estoit rien, et ce prétendu comte ayant disparu et laissé sa femme à Paris, où il l'avait menée, elle s'en retournait chez son père, et avait prié Mlle Rippa de l'y mener. Toutes deux sont très-bien faites. Isabelle a de l'esprit infiniment, connoit le monde et a esté élevée avec infiniment de soin. L'autre a de la douceur et une naïveté très-agréable. Thyrsis faisoit difficulté de les aborder, quelque civilité qui soit due au sexe, car comme il avoit laissé son cœur à Paris, il crut qu'un homme sans cœur lui seroit inutile dans la forêt de Fontainebleau par où elles devoient passer le lendemain. Il craignit mesme qu'elles fussent aimables et

qu'il auroit quelque honte à ne pouvoir pas les aimer. Il se contenta donc de leur envoyer le bonsoir par son secrétaire. Elles le reçurent fort civilement et l'en remercièrent. Le lendemain de grand matin il les rencontra sur le degré. Il ne put se défendre de leur donner la main et de les accompagner. Elles lui offrirent une place dans leur carrosse, mais avec tant de douceur, qu'il n'osa pas le refuser; et pour en parler franchement, il l'accepta d'autant plus volontiers, qu'il ne courait pas la fortune de perdre un cœur qu'il n'avait pas. Après les premiers compliments qui ne disent jamais rien, il les regarda, les examina avec beaucoup d'attention et de curiosité, et il jugea bien à travers leur masque qu'elles estoient bien faites. Isabelle, qui a les yeux parfaitement beaux, lui parut plus animée et plus spirituelle que l'autre. A la disnée, elles se démasquèrent, et alors Thyrsis trouva qu'il avoit bien jugé, et il fut plus aise que jamais d'avoir son cœur à Paris. Léonore a le bas du visage fort beau. Elle est plus grande qu'Isabelle, mais la taille d'Isabelle est mieux prise, et celle-ci a par-dessus l'autre la beauté des yeux, de la gorge, des bras et des mains; outre qu'Isabelle étant de meilleure qualité que Léonore (qui ne faisait que l'accompagner et lui déférait en toutes choses comme à sa maîtresse). Elle soutenait toute la conversation. Thyrsis ne remarqua aucun défaut en ces deux belles étrangères, sinon qu'elle disoient un peu trop souvent leur chapelet et leurs litanies. Dans cette inclination qu'elles ont, Léonore veut obliger Thyrsis bien sensiblement de

lui faire présent d'une prière à la Vierge. Thyrsis luy dit que s'il avoit une écritoire, il lui en donnerait une autre dont il se souvenoit. Léonore lui donna une écritoire. Thyrsis au lieu d'une prière, fit et écrivit dans le carrosse mesme un madrigal pour la remercier. Elle le lut avec quelque surprise. Isabelle qui le lut aussi et qui a beaucoup d'inclination pour les vers, fut très-aise d'avoir rencontré un homme de l'honneur de Thyrsis. D'abord elle lui parla de la carte des précieuses qu'elle lui fit voir; elle ajouta qu'elle avoit ouy parler d'une autre carte, mais en termes si avantageux, qu'elle avoit le désir extrême de l'emporter en Piémont, et qu'elle avoit une vénération profonde pour M[lle] de Scudéry, à qui en est attribuée l'invention. Elle demanda à Thyrsis s'il en avoit ouy parler Vous voudriez peut-estre savoir ce que Thyrsis répondit, et moy je ne veux pas vous le dire: vous qui connaissez son cœur et qui savez où il est, demandez-le luy. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le mérite de Sapho a été le sujet ordinaire de la conversation d'Isabelle et de Thyrsis, tant qu'ils ont été ensemble. A la troisième journée qui fut le dernier jour du mois d'avril, Thyrsis crut qu'il estoit temps de faire quelque chose pour Isabelle; il fit donc ou voulut faire un madrigal, car comme il ne dispose pas toujours de sa veine, il ne fait toujours ce qu'il veut. Ainsi quelquefois, au lieu d'un madrigal, il lui échappe une épistre. Le madrigal qu'il eût dessein de faire pour Isabelle est devenu des stances. Il est vrai que le premier couplet qui estoit

tourné un peu d'autre façon qu'il n'est maintenant, et qui estoit un madrigal, fut montré à Isabelle, qui dit à Thyrsis que la poésie étoit trop courte, et qu'elle désiroit qu'il la continuast. Ce que Thyrsis lui promit. Le lendemain avant le lever du soleil (prenez garde que le lendemain estoit le premier jour du mois de may), Isabelle envoya un bouquet de fleurs et le bonjour à Thyrsis, qui l'en remercia en prose et lui dit que ce jour lui avoit toujours esté heureux, et qu'il falloit bien qu'il y ait quelque grande fatalité, puisque mesme en un voyage qu'il croyoit faire seul, il avoit reçu une si grande grâce, et qu'il estoit extraordinairement obligé à son destin, qui pour ne pas interrompre une si glorieuse possession, avait su procurer à un homme de Languedoc une faveur d'une Piémontaine, à 200 lieues du païs de l'un et de l'autre ; et sur cette aventure, Thyrsis lui dit cet heureux triolet que vous savez auquel Sapho a fait plus d'honneur qu'il ne mérite, Isabelle l'obligea d'en faire un autre, ce que Thyrsis lui accorda. Léonore qui avoit vu le premier madrigal fait pour Isabelle où Thyrsis ne lui disoit pas qu'il l'aimoit, mais que s'il la voyoit longtemps, il auroit peine à se défendre de l'aimer, dit à Thyrsis de fort bonne grâce, qu'estoit parler franchement, qu'un autre auroit tranché d'amour au premier mot. — J'ai accoustumé, lui répondit Thyrsis, d'en user de la sorte ; je dis précisément la vérité, et pour vous le témoigner, je vous promets de ne vous parler jamais d'amour qu'effectivement je vous aime. Mais aussi je vous donne parole que dès le moment que je

vous aimeroy, je vous le diray. — Le lendemain Thyrsis dégagea sa promesse et fit un second madrigal.

« Le 2e de may, Thyrsis estant plus mélancolique que de coustume, fut fort pressé par Isabelle de lui en dire la raison, Thyrsis fut bien en peine de lui répondre, car il ne le savoit pas lui-mesme. Il y resvoit et ne se trouvoit pas qu'il fut plus absent de Paris ce jour-là qu'un autre. Mais enfin s'étant examiné plus exactement, il se souvint qu'il estoit samedi, et il ne douta pas que ce fut la cause de ce redoublement de mélancholies, Léonore, pour l'éveiller lui dit qu'il falloit jouer au vert, que c'estoit la coustume en Piedmont au mois de may, et soudain ayant cueilli en passant quelques feuilles d'un rosier sauvage qui se rencontra sur le chemin, elle en fit part à Thyrsis et lui donna des armes pour se défendre. Thyrsis ayant laissé cheoir son vert sans y penser, Léonore ne perdit pas l'occasion de le prendre sans vert, à quoy Thyrsis répondit par un mádrigal. Dans une petite ville sur la rivière de Leire, quelques gantiers apportèrent des gants à Isabelle qu'ils lui voulurent vendre pour gants de chiens. Elle demanda l'avis à Thyrsis qui lui dit son sentiment par un madrigal. Ce jour-là mesme il arriva une assez plaisante aventure. Le cocher qui conduisait ces belles estrangères ayant oui par hazard que Léonore disoit à Thyrsis qu'elle ne croyoit pas ce qu'il lui avoit témoigné dans son madrigal n° 2, dit tout haut et du ton dont il parle à ses chevaux, que si elle ne vouloit pas le croire, elle

n'avoit qu'à l'aller voir. Sur quoy Thyrsis dit en riant, qu'il ne vouloit plus faire de madrigaux puisque les cochers en faisoient. Isabelle voulut que cette parole du cocher fut effectivement mise en madrigal, Thyrsis lui obéit, et ce madrigal fut nommé d'un commun consentement, le madrigal du cocher. Thyrsis fut un homme de parole, et depuis ce jour-là ne fit plus de madrigaux. Il changea seulement le premier qu'il avoit donné à Isabelle et par son ordre il y ajouta cinq ou six couplets de stances. Il luy eust été assez difficile, après qu'il eût fait habitude avec ces aimables estrangères, et que leur conversation l'eschauffoit de jour en jour, qu'il eut pour s'amuser à faire des madrigaux, aima mieux employer le peu de temps qui lui restoit à estre auprès d'elles, à chercher le moyen de leur donner de ses nouvelles et d'en recevoir de leur part, à quoy ils s'engagèrent réciproquement, et se promirent solonnellement de n'oublier jamais leur adventure. Ils se séparèrent dans la ville de Lyon, ou Thyrsis eut à peine la force de leur témoigner le sensible regret qu'il avoit de les quitter et son extrême ressentiment des grâces dont elles l'avoient comblé. Elles de leur costé lui donnèrent tant de nouveaux témoignages de leur bonté et de leur estime, que Thyrsis s'avouant incapable de les reconnaître dignement en résolut de les publier éternellement.

« Vous recevrez la seconde partie de cette relation quand le destin aura donné de la matière à l'autheur. Il a escrit cette première partie dans un bateau sur le Rhône entre Vienne et Coindrieu, le 10 mars 1654. »

Nous ne priverons pas nos lecteurs de la réponse de Mlle de Scudéry, à cette première relation :

» Du 19 juin 1654.

« Je n'ay pas plutost leu l'agréable relation que vous avez envoyée à l'illustre Conrart, que je luy donnois toutes les louanges que mérite une chose aussi spirituelle, aussi galante et aussi ingénieuse que celle-là. Mais après l'avoir louée avec beaucoup de plaisir, je fus diligemment chercher votre cœur au l[illegible]u où vous assuriez de l'avoir laissé, afin d'en avoir tous les soins qu'on a des choses les plus précieuses. Le mal est que ma peine a esté inutile, car, Monsieur, quelque empressement que j'ay eu à le chercher, je ne l'ay jamais pu trouver, et il faut assuremment que vous l'ayez emporté sans y penser ou qu'on vous l'ait dérobé en chemin si vous ne l'avez pas au lieu ou vous estes. Ce seroit pourtant grand dommage qu'il fût perdu car encore que je ne l'ai pas vu tout entier, je ne laisse pas d'être persuadée qu'il n'y a rien que de beau, et qu'une personne qui en seroit la maitresse se devroit consoler plus aisément de la perte d'un cœur de diamant que celle du vostre, quoiqu'il n'ait pas la réputation d'en avoir la dûreté. Mais enfin je puis vous assurer que votre cœur n'est ni auprès du

luth d'Agelaste, ni auprès de la place de Sapho, car on n'en mentir pas, ni l'une ni l'autre de ces deux personnes, ne laissent pas comme cela les cœurs qu'on leur donne à l'abandon, et jusques à ceste heure on ne leur a jamais dérobé. Si par hasard vous avez des nouvelles du vostre, vous aurez la bonté de m'apprendre ses aventures qui ne peuvent estre que fort divertissantes. Ce qui me met un peu en peine pour l'amour de vous, est qu'on m'a assuré que vous deviez bientôt vous marier : car si par malheur on alloit dire à l'aimable personne que vous avez choisie que vous avez perdu votre cœur, je ne sais si cela ne romproit pas votre mariage. Au moins sais-je bien que, selon moi, il s'en est rompu pour des causes plus légères. Mais il faut bien que j'aye bonne opinion de vostre jugement, puisque j'ai peur que cet accident ne vous empesche de vous marier, moi qui ne me suis jamais resjoui du mariage de personne, et qui auroit esté fort affligée si on n'avoit forcé d'épouser quelqu'un. Sachez-moi donc quelque gré de la joie que j'ay de la vostre et faites-moi la grâce, si vous n'avez plus de cœur où vous ne puissiez donner place, de m'en donner du moins dans vostre mémoire, que je vois bien que vous n'avez pas perdue, puisque vous vous souvenez encore du samedy qui vous honore infiniment. Agelaste en particulier vous fait mille compliments. »

Relation véritable de l'adventure arrivée à Trasille dans la rivière de Seine, à Théodamas.

Il faut que je vous informe de l'adventure du monde la plus agréable qui m'est arrivée depuis vostre départ En revenant, il y a trois ou quatre jours, du bois de Vincennes où j'estois allé me promener, nous résolusmes avec deux de mes amis de nous aller baigner le soir. Nous fusmes donc sur les sept heures au Mail pour prendre un bateau. dès lors mesme nous nous écartâmes du bord et dans un lieu assez éloigné que nous choisîmes, nous commencions à peine à nous baigner, lorsque nous vismes paroître un bateau plein de dames. Le batelier qui les conduisait leur aïant dit que l'endroit que nous occupions déjà estoit le plus commode, que c'estoit celui-là où alloient d'ordinaire les personnes qui vouloient prendre le bain agréablement et qui vouloient se cacher à la vue du monde.

— Arrête-nous donc, dit une d'elles, près du basteau de ces messieurs qui se baignent déjà : aussi bien, continua-t-elle avec une hardiesse tout-à-fait agréable, ils ne sont que trois ; s'ils sont civils, ils nous quitteront la place et s'ils ne le sont pas, nous sommes assez fortes pour ne les craindre pas, puisque nous sommes masquées. — Cependant comme j'avais

entendu une partie de ce qu'elles avoient dit, je m'approchai en nageant de leur basteau et leur dit que nous allions leur faire place, que bien que je crusse que nous aurions beaucoup de plaisir auprès d'elles et que je m'imaginasse que la chose estait assez nouvelle et plaisante d'avoir une conversation dans l'eau avec de belles personnes et des personnes inconnues ; que pourtant nous allions nous éloigner, que mesme je leur promettois d'empescher que personne n'approcheroit et que nous serions du moins leurs gardes s'il ne nous estoit point permis d'estre auprès d'elles. — Celle qui avoit paru si hardie au commencement me rendit grâce avec beaucoup d'enjouement et me dit : — En vérité vous ne paraissez si civil et si honneste homme que, si vous devez estre notre garde, je ne serai pas marrie que vous nous gardassiez d'assez près afin que nous puissions dire de tems en tems quelque chose de plaisant ; mais c'est à conditions que vous serez à dix pas de nous, car pourveu que vous soyez fort modestement enfoncés dans l'eau et que nous ne voyons de vous que vostre moustache noire et vos yeux, qui me semblent assez jolis, la chose ne sera pas trop désagréable. — Je vous le promets, lui dis-je en riant, et pour vous montrer que je suis aussi décent qu'il faut estre, je m'en vais me retirer pour vous donner la liberté de vous mettre dans l'eau. — Je nageai donc le plus vite qu'il me fut possible et m'écartai en un moment ; mais dès lors que j'eus veu de loin qu'elles estoient toutes dans la rivière, je me rapprochois et leur dit : — Mesdames,

voici vos gardes; pour vous montrer mesme que nous nous acquittons assez régulièrement de ce que nous avons promis, voici que ces deux cavaliers qui sont avec moy sont bien plus éloignés que je ne suis, afin de faire une espèce de garde avancée et pour empescher ceux qui voudroient vous surprendre. — Cela va fort bien, reprit une d'elles qui n'avoit pas encore parlé, mais il me semble pourtant que vous estes un peu trop près, car vous deviez estre à dix pas de nous selon nos conditions, et je ne crois pas qu'il y en ait cinq de vous à moy. — Pardonnez-moi, lui dis-je, je pense qu'il en a plus de douze, car afin que que vous ne vous trompiez pas, les piés d'eau sont trois fois plus petits que les pas de terre; et je soutiens que j'en trouverais plus de quinze si vous me permettiez d'aller d'icy à vous. — J'aime mieux, reprit-elle avec précipitation, ne pas savoir la différence qu'il y a de pas d'eau à ceux de terre, puisqu'il faudroit que vous vinssiez jusqu'à moy pour terminer le différent, et bien que je ne pense pas que soyez fort à craindre dans l'eau, je vous demande cette grâce de ne pas vous approcher davantage pour garder seulement la bienséance. — Je le feray, lui dis-je, mais je ne tombe pas d'accord que si je suis à craindre sur terre, je ne le sois pas aussi dans l'eau, car je puis vous protester avec vérité que je me sens presque tout en flammes, et que je n'aurois pas plus d'ardeur où que je fusse que je n'en ay présentement. — Vous estes un terrible garçon, dit en riant celle qui avait déjà parlé la première, et à ce que je vois, il peut y

avoir des galants de rivière comme il y a des oiseaux de rivière. — Oui, sans doute, dis-je, et puisque ceux-là font l'amour sur les lacs ou dans les estangs, ce que je vous dis de l'ardeur que je ressens ne doit pas vous paraistre impossible. — Il est vray, répondit-elle, que ces oiseaux font l'amour parmi les glaçons, mais ces beaux galants ne sont pour la pluspart que des oysons, et vous ne sçauriez pas non plus estre comparé aux brochets ni aux saumons, puisque vous parlez trop bien et trop agréablement pour estre un amant de cette nature. — Je ne sais à qui on me doit comparer, dis-je, mais je sais bien que de ma vie je n'eus une pareille joie, et qu'il ne manqueroit présentement rien à mon bonheur si je vous avois veues démasquées. — Pour cela, reprit-elle, vous ne devez pas le souhaiter, car quand même nous serions belles, nous ne paraîtrions pas trop à notre advantage en l'estat où nous sommes, et de plus nous deviendrions si sottes, que nous n'oserions plus dire un mot si vous aviez veu nostre visage, ou si vous saviez qui nous sommes. Il est vray, repris-je, que quand on ne se connoît guère, on est quelquefois plus hardi, et pour moi, parmi les personnes que je vois tous les jours. lorsque je les estime et les aime beaucoup, je suis plein d'un sot respect qui me rend si différent de ce que je suis présentement, qu'à peine suis-je supportable. — Nous sommes donc bienheureuses, dit l'une d'elles, de vous voir sans ce respect importun que vous avez sans doute quitté avec vostre chemise, car vous nous divertissez fort, et il n'y a pas une de nous

qui ne vous ait craint d'abord et qui ne vous aime à ceste heure un peu. — Je suis tout-à-fait heureux, répondis-je, mais j'appréhende bien que l'eau n'emporte les paroles que vous venez de dire, comme le vent a coustume de faire la pluspart de celles que le monde dit. — Si cela est, dit ceste enjouée, qui avait parlé dès le commencement, vous vous en plaindrez au Dieu de la Seine, qui est, à ce que j'ay ouy dire, tout-à-fait équitable, et Dieu sait comme il nous châtieroit, si nous avions failli contre vous. Pour moi, si je l'avais offensé, je n'oseray jamais passer de bac sur la rivière, je n'oseray plus boire de son eau et je vous jure même que je serois marrie qu'il m'entendit en ce moment, de pour qu'il s'imaginât que je me moque de lui. — Il est bien vray que de la manière, dis-je, dont vous en parlez, vous seriez tout-à-fait surprise si vous aviez veu sortir à demi de l'eau ce vénérable vieillard avec une barbe jusqu'à la ceinture, sa chevelure toute moise et toute dégoutante, une couronne de jonc sur la teste et un roseau à la main. — Pourvu qu'il ne nous donnât pas de son roseau sur les oreilles, je ne serois pas fâchée de le voir, car la chose seroit divertissante. — Mais, repris-je, s'il vous disoit : aimez ce garçon qui se baigne auprès de vous, et prenez garde à m'obéir ponctuellement. — Pour cela je ne me ferois pas battre, répondit-elle en riant, et je n'aurois pas le moindre coup de canne s'il ne m'ordonnoit que de vous aimer, mais pour vous parler franchement, je ne crois pas que ce Dieu se fasse voir, ni que personne l'ait jamais veu. — Pardonnez-

moi, répliquai-je, je puis vous assurer qu'on l'a veu autrefois, et Malherbe qui estoit un poëte de bien et d'honneur a dit dans une ode :

> Au point qu'il escume de rage,
> Le Dieu de Seine estoit dehors, etc.

— Il est vray, dit-elle, mais le bonhomme se remit dans l'eau dans un moment, car

> Il se resserra tout à l'heure
> Au plus bas lieu de sa demeure.

Il s'enferma même si vite, que je ne pense pas à vous en parler franchement qu'aucun des crocheteurs de sur le port le vissent. Mais tout de bon ne nous trouvez bien folles de dire tout ce que nous disons ? En tout cas quoique vous en puissiez penser à l'avenir, vous ne sauriez nous faire grand dépit, car si vous racontez jamais nostre conversation à quelqu'un, vous serez obligé de dire : je ne sais quelles personnes ont dit, et ceci, et cela, et voilà tout le plus grand mal que vous nous pourrez faire. — Je suis bien fâché, dis-je, de ne pouvoir en faire davantage et de ne savoir pas vostre nom, afin de vous connaistre, et de pouvoir au moins une autre fois en ma vie vous dire que je n'ai jamais trouvé de personnes si agréables, et que je ne me suis jamais trouvé moi-mesme si plaisant, car en vérité les gens de ma façon qui ont un esprit tout-à-fait médiocre, n'en ont à toute heure du jour. — Pour cela je crois, reprit-elle, que vous

n'estes jamais désagréable et je m'imagine volontiers que vous plaisez mesme dons vos plus fascheux moments. — Si vous avez si bonne opinion de moy, faites moy la grâce de me permettre de vous voir chez moy, afin que vous jugiez plus sainement. — Pour cela vous ne devez pas vous y attendre, dit-elle, car si à la première conversation que nous avons eu ensemble, nous nous sommes entretenus en chemise l'un à dix pas de l'autre, je ne sais ce que nous ferions dans trois jours d'icy. De plus, un homme si redoutable dans l'eau, le serait étrangement dans une ruelle ; aussi je vous déclare que si un hazard ne nous rassemble une seconde fois, nous ne nous reverrons jamais. — Ce que vous dites est tout-à-fait cruel, repris-je, et malicieux, car bien que j'aye fait le mauvais au commencement, je ne suis pas plus à craindre qu'un petit mouton et vous me gouverneriez tout comme vous voudriez bien. Je suis le plus commode garçon de la terre, le plus discret, le plus respectueux. Je rougis à la moindre chose comme une pucelle ; enfin je puis vous dire à avantage qu'aucune des dames que j'ay veues en ma vie ne se sont plaintes de moy. Au reste il seroit mesme désavantageux pour vous que je ne vous congnusse pas, car j'irois m'imaginer ce que bon me sembleroit. — J'aime mieux, reprit-elle, que vous vous imaginiez je ne sais quoy plutost que vous sachiez effectivement qui je suis, car à vous parler sérieusement je n'oserois jamais paraître devant vous après les folies que nous avons dites. Cependant je vous prie de retourner dans vostre basteau, afin de nous donner

la liberté de sortir du bain. — Je me retire, dis-je, mais je vais vous rejoindre quand vous serez en état d'estre reveues.

Mais à peine étois-je habillé que nous entendîmes que ces dames nous rappelaient, et je vis que depuis le temps que j'étois parti d'auprès d'elles, deux hommes moins civils que nous, s'étoient approchés de leur basteau, si bien que nous fîmes avancer le nostre, et après avoir dit mille injures à ces insolens et les avoir chassés, nous nous arrestâmes auprès du leur. Comme la première de ces dames sortoit du bain, je courus sur le bord de nostre bateau pour voir si mes yeux ne pourroient pas découvrir quelque chose ; je courus mesme avec une précipitation si grande que je me fis grand mal à un pié que je m'embarrassay entre deux planches, si bien que pestant contre mon malheur, je me mis à me plaindre en disant : « J'ai failli à me tuer et peut-estre ne verrai-je rien ! — Pauvre garçon, dit alors cette aimable enjouée, je voudrais que vous fussiez satisfait et que vous voyez pour le moins la moitié d'une jambe pour récompense du mal que vous souffrez et pour vous montrer que je le désire, — elle fit semblant de lever un coin de chemise d'une de ses compagnes qui sortoient de l'eau. Mais cette fille ayant senti ce qu'elle faisait, fit un cry qui l'empescha d'achever. — Enfin elles sortirent toutes sans que je pusse découvrir si elles estoient ou brunes ou blondes. Aussitôt qu'elles furent habillées, elles nous remercièrent avec beaucoup de civilité et nous prièrent de ne les suivre pas. Nous tâchâmes pourtant à le faire,

et comme le bateau dans lequel elles étoient les mena dans une petite île qui est vis-à-vis du Mail, nous y fûmes un moment après. Nous fîmes mille questions à leur batelier qui ne nous satisfit pas du tout ; nous fûmes donc obligés d'envoyer un valet dans une petite maison qu'il y a en cette isle où elles estoient allées se reposer avec ordre de savoir leurs noms de quelqu'un de leurs gens. Le valet revint nous dire qu'un petit laquais qui estoit à elles, lui avait dit qu'on lui avait défendu, et que mesme elles venoient d'envoyer un de ses camarades à leur carosse qui les attendoit près de l'Arsenal pour défendre à leur cocher de dire leur nom à personne ; si bien que tout ce que nous pûmes faire, fut de remarquer la livrée des laquais le plus exactement qu'il nous fut possible. Il fallut donc nous contenter de dire à l'un d'entre eux de redire à leurs maîtresses que puisqu'elles ne vouloient pas estre congnues, nous serions discrets jusques au bout et qu'elles pourroient au moins à l'avenir se vanter d'estre aimées non-seulement de ceux qu'elles voyoient tous les jours, mais mesme qu'elles le seroient de nous qui ne les avions jamais veues, et peut-estre ne les verrions-nous jamais ; que je les suppliais pourtant de se souvenir un peu de nous et que bien qu'il ne nous peut presque pas arriver davantage d'estre dans leur esprit, que je ne laissois pas d'avoir un plaisir extrême à imaginer qu'elles nous pourroient faire des faveurs qui ne leur coûteroient rien et qui nous seroient peut-estre quelque jour utiles.

Voilà ce que j'avois à vous conter, si vous trouvez

que l'aventure est assez agréable, je faindray cette heure quelque chose pour la continuer, et pour vous divertir, ou bien je coudray un morceau de roman à la relation que vous venez de lire. J'ay voulu mettre un titre bizarre au commencement pour rendre ce que je sais plus plaisant, et comme dans le billet que vous escrivez à M. Pellisson, vous m'accusez de paresse, je veux me justifier en vous envoyant tous les jours de pareilles choses, et je prétends, Monsieur, vous escrire bientost tout ce qui fut dit hier au bois de Vincennes, où l'illustre Sapho, l'Angélique de Berry, Mesdames Marpon et Pomponet, Mademoiselle Boquet, Pellisson et moi estions, et où je puis vous asseurer que nous parlâmes de vous plus d'une fois. Nostre Pellisson partira peut-estre demain pour la cour ; ce sera pour lors qu'il faudra que vous vous résolviez à recevoir de meschants billets et de mauvaises relations de moy pour apprendre tout ce qui se passera depuis icy.

Je salue de tout mon cœur Mademoiselle Conrart, et suis, etc.

Paris, le 14 août.

YSARN *le pensif.*

Mon frère vous baise les mains et salue Mademoiselle Conrart de tout cœur.

Ne vous étonnez pas de me voir signer ainsi. Le pensif est un nom que M. Sarrazin me donna dans une

lettre qu'il escrit à Mademoiselle de Scudéry et où il parle fort de vous. Je crois que Sapho vous l'aura envoié, car elle est tout-à-fait agréable.

Isarn, comme on le voit, affectait de ressentir des sentiments excessivement tendres à l'égard de Mlle de Scudéry, et, soit dit en passsnt, il est assez curieux de rapprocher la plaisanterie qu'il imagina au sujet de son cœur disparu et de la fameuse exclamation de Mascarille s'écriant, dans les *Précieuses ridicules :* « O voleur ! ô voleur ! » en prétendant que les beaux yeux de Madelon venaient de le lui dérober. Cette lettre est de 1654, et la comédie de Molière est de 1658 ou 1659 ; il est impossible de ne pas faire ce rapprochement et de ne pas croire que Molière, évidemment à l'affût de tout ce qui pouvait intéresser son sujet, n'ait pas eu connaissance de la relation que nous publions pour la première fois, et n'ait par conséquent emprunté à Isarn une des boutades les plus comiques de son œuvre.

CHAPITRE V.

Bouts rimés. — *L'Almanach d'Amour*. — Le salon de Mlle de Scudéry. — Isarn et la passion des madrigaux. — Il manque de souffle. — Sa revanche. — Froid avec Mlle de Scudéry. — Promenade trop silencieuse. — Lettre d'excuse. — Le lapin parlant en vers. — Lettres tendres de Zénocrate à Sapho. — Détails sur Isarn. — Le dîner de Charenton. — L'avocat du Mas en meurt. — Rôle considérable d'Isarn dans le monde précieux. — Le *Louis d'or*. — Réfutation de l'opinion qui attribue cette pièce à Bonnecorse. — Deux *Louis d'or*. — Variante de l'édition originale.

Isarn semble avoir été un des beaux esprit les plus actifs et les plus ingénieux de la société précieuse; il composa de nombeuses pièces de vers, et, comme nous l'avons dit, les manuscrits de Conrart en renferment évidemment une grande quantité, seulement aucune indication ne vient d'ordinaire permettre de constater sa paternité. Nous avons trouvé cependant deux sonnets en bouts rimés signés, et quoiqu'ils soient assez médiocres, nous les reproduisons à cause de leur originalité :

Bouts rimés sur de belles dents (1).

Vos dents appaiseroient l'amoureuse *bourasque.*
D'un amant vigoureux comme un jeune *taureau.*
Laissez-là le blondin et prenez le *noireau.*
Car ce poil en amour ne fit jamais de *frasque.*
Pour les aller baiser, je marcherai en *barque.*
Eussent-elles mâché du laiton de *poireau.*
Vous me verriez plus gai que n'est un *sâutereau.*
Elles plaisent aux gens de bonnet et de *casque.*
Elles tirent d'un cœur toujours quelque *lopin.*
Et passent en blancheur, le plus blanc *escarpin :*
Elles savent dompter les mangeurs de *charette.*
Pour elles, préparez la sole et le *turbot :*
Jamais pour les frotter, il ne faut de *serviette.*
Mais elles ne sont pas pour des gens à *sabot.*

Le second est adressé à Conrart :

Sonnet sur des bouts rimés (2).

J'ay faict tout ce que j'ay pu pour me vaincre moi-mesme,
Conrart, je n'aime plus cette jeune beauté
Qu'on n'accuse jamais de trop de sainteté
Et de qui la douceur rendoit mon mal extrême.
Maintenant mes amis sont les objets que j'aime,
Contre l'amour aussi justement irrité,
Après de longues nuits, je revis la clarté,
Je reprends l'embonpoint et je ne suis plus blesme.

(1) Arsenal, B. L. 151.
(2) B. L. 157, folio 353. (Bibl. de l'Arsenal).

Si j'invoque à présent le secours des neuf sœurs,
L'Amour ne me fait pas implorer leurs douceurs,
C'est pour vous faire icy de légitimes plaintes.
Oui, dans votre amitié, j'aperçois des glaçons,
Et je dois en souffrir de mortelles atteintes,
Si vous ne m'aimez bien pour guérir mes soupçons.

Voici la lettre d'envoi :

« Monsieur, M. de Pellisson m'a fait la réprimande sur le peu de soin que je prenois à vous rendre mes devoirs, et m'a fait appréhender justement que je perdois le peu d'estime que vous faisiez de moy. Cela m'a obligé à vous supplier de me conserver vostre amitié. Je vous demande par ce sonet que je vous envoie, la continuation de l'honneur que vous m'avez faict jusques icy. Je vous supplie de croire qu'il n'y a rien au monde que je désire plus ardemment et que je suis, etc.

« Ysarn.

« Paris, ce 13 d'aoust 1653.

« Je baise humblement les mains à Mlle Conrart. »

Ce dernier sonnet constate l'intimité qui existait entre Isarn et Conrart, ce qui explique le soin pieux avec lequel ce dernier accueillait les moindres œuvres de l'ami de Pellisson et de Mlle de Scudéry.

Une des productions les plus « précieuses » d'Isarn est son *Almanach d'amour*, imprimé dans le *Recueil de Sercy* : nous disons non pas

la meilleure, mais la plus bizarre assurément, telle qu'en pouvait seul imaginer un des conseillers intimes de la reine du Tendre. Nous nous bornerons à une rapide analyse de cette œuvre.

Son titre exact est (1) « L'*Almanach d'Amour* pour l'année 1663, par le grand Ovide Cypriot, spéculateur des éphémérides des amoureuses, aux remarques duquel se verront choses merveilleuses qui arriveront cette année, dédié à Cupidon. » Il commence par ces lignes:

(1) Le Recueil Sercy, prose, tome VI, page 225, contient un autre Almanach d'Amour qui est évidemment l'œuvre encore d'Isarn. Celui-là est intitulé : *Le Grand Almanach d'Amour*, avec ce commentaire : « Avec un moyen très-nécessaire, pour sçavoir en quel temps et en quels lieux il faut semer et cultiver toutes les choses qui servent en Amitié et en Amour, et de plus une facile méthode de guérir l'indifférence. » Voici en quoi consiste cette méthode : « Si c'est une jeune personne, prenez les 24 violons, bisques, dindes, poix, fèves nouvelles et des confitures en abondance. Ce petit médicament-là se doit donner par un beau jour agréable et serein, en un beau lieu et en bonne compagnie : vous verrez qu'il profitera à merveille. » N'omettons pas « une autre petite recepte de moins de frais surtout pour les gens qui payent d'esprit et qui ne peuvent pas faire grande dépense : Prenez quelque stances passionnées, cinq à six petits madrigaux, autant de chansons, le tout donné en une ou deux prises adoucira assurément la dame ou demoiselle ; que si ce remède ne sert de rien, servez-vous d'élégies, de regrets amoureux ou d'autres drogues fortes qu'on ne mettra pourtant en usage qu'à l'extrémité. »

Le libraire termine par cet avis : « Lecteur, le libraire t'avertit que c'est le véritable Almanach d'Amour, et que plusieurs impressions en ont été faites qui sont pleines de fautes ; ce que tu remarqueras aisément si tu les confrontes avec celle-ci. » (Sans date).

« Depuis la naissance de l'amour, selon la vraye supputation des anciens philotiographes, l'on compte cinq mille six cent soixante et trois ans.

« L'on croiroit en voyant l'Amour peint en enfant,
« Qu'il est né depuis peu de la Fille de l'Onde ;
« Toutefois il est très-constant
« Qu'il est aussi vieux que le monde. »

Isarn travestit ainsi les douze signes du Zodiaque : Surprise, Paleur, Respect, Inégalité, Rêverie, Prodigalité, Langueur, Témérité, Solitude, Propreté, Inquiétude, Veilles.

Pour les mois il a inventé : Visite, Complaisance, Déclaration, Assiduité, Espérance, Tendresse, Possession, Attachement, Soupçon, Jalousie, Dépit, Indifférence. Son imagination lui a même permis de trouver un nom pour chaque jour : les quartiers de lune sont figurés par des cœurs. Suivent des prédictions « générales » puis cette réflexion :

« Il n'y a point d'équinoxe en amour ; si l'on est content, les nuits sont plus courtes que les jours ; si l'on ne l'est pas, elles sont plus longues. »

Nous citerons ce court chapitre : « S'ensuit le moyen très-nécessaire et très-utile pour cueillir d'Amour. »

« Vous qui supposant trop de peine
« A trouver l'heure du berger,
« Ne voulez pas vous engager
« Dessous la loi d'une inhumaine,
» Qui vous fasse après enrager ;
« Si vous voulez rendre sensible
« Quelque sujet qui vous ait charmé,
« Pourveu que dans le cœur il n'y ait rien d'imprimé
« La récepte en est infaillible :
« Aimez et vous serez aimé »

Nous avons dit qu'Isarn témoigna toujours une grande admiration, une ardente amitié pour Mlle de Scudéry. Il avait embrassé avec ardeur les us et coutumes du pays de Tendre, et ce que nous venons de citer prouve comme il excellait à en employer le langage ; il occupait une place considérable dans le salon des samedis, dont nous devons essayer de donner ici un croquis. Personne jusqu'à présent ne l'a mieux étudié que M. Marcou, dans l'intéressant et remarquable volume qu'il a consacré à Pellisson. Nous lui emprunterons donc cette page :

« On connaît par leurs noms et par leurs visages les hôtes rassemblés autour de la maîtresse du logis et de ses amis ; et Mme de Sablé, qui quittait son salon du Marais, centre et modèle de la politesse : et Mme de Rohan-Montbazon, qui venait du Luxembourg, surtout pour goûter les agréments de la conversation de Pellisson ; et Mme de Sévigné, qui aimait beau-

coup Mlle de Scudéry ; et ces jeunes filles qui aimaient Descartes et le chantaient ; et celles qui, par leur beauté, vengeaient le samedi des épigrammes de Furetère, et d'autres qui les justifiaient trop ; et la noblesse provinciale ou parisienne, d'épée ou de robe ; et les présidents, les avocats, les beaux esprits, les abbés, même les évêques ; et tous ces contingents de la Normandie, de la Provence, du Languedoc, recrues que l'admiration et l'amitié avaient faites à Mlle de Scudéry, quand elle habitait le Hâvre et Marseille, à Pellisson, quand il était à Castres ou à Toulouse.

« Les précieux commencèrent par déposer leurs noms et leurs visages, fuir leur pays et leur temps, mourir pour renaître sur les bords de l'Euphrate et du Tibre contemporain de Cyrus et de Romulus, Pellisson devenait *Acanthe* et *Herminius*. Ainsi régénéré, on ne vivait plus que pour la prose et la poésie galante. Pellisson, assez avare de ses vers pour le public, prodigua son esprit sous toutes les formes, aux recueils particuliers, aux bibliothèques manuscrites de ses amis. On faisait et sonnets, et madrigaux, et rondeaux ; il en fit. La science des devises avait ses théories et ses lois. L'allégorie devenait tout un empire fantastique. Pellisson en dessine la carte pour Fouquet. On méta-

morphosait en vers, et en prose, la nature entière. L'énigme se glissait partout. Tout jeu d'esprit, fut-il insipide, si l'on ne s'en était pas encore avisé, était bon. Il n'était pas d'aventure que l'on dut se raconter. On ne pouvait faire un voyage, même une promenade au Raincy ou à la porte Bernard sans en écrire la relation. Ces tributs littéraires devenoient un des devoirs de la vie de la société. On ne se donnait pas une corbeille sans y cacher des vers, pas un oiseau sans lui faire dire des vers, et personne, pas même Pellisson, n'avait l'esprit de tourner ces importantes affaires comme Mlle de Scudéry, qui, après tout, a dit Boileau, valait mieux que les autres. Elle reçut toute sa vie des cadeaux, et sa muse a consciencieusement versifié sa reconnaissance, dont Conrart fut l'archiviste et le caissier.

« L'affectation n'était pas seulement dans la parole : l'aiguille des précieuses habillait l'antiquité comme leur plume ; elles brodaient des allégories grecques et ajoutait des symboles galants et Pellisson racontait ses travaux. On faisait trophée de tout au samedi : les sentiments même les plus naturels prenaient une tournure d'enjouement et de bel air et se faisaient artificiels. Il fut de mode de faire peindre ses amis. Pellisson était sans rival dans l'inven-

tion de mille surprises nouvelles, de « malices innocentes et ingénieuses pour se divertir et divertir les aimables personnes avec qui il était d'ordinaire. »

La relation de la fameuse Journée des Madrigaux donne du reste une idée parfaitement exacte de ces divertissements, de ces habitudes qui ont attaché à la société précieuse un caractère tout particulier. Isarn en était sans contredit un des principaux ornements, assurément un des membres les plus actifs. Le récit de Conrart nous en fournit des preuves certaines. Le 20 décembre 1653, — un samedi, — il y avait chez Sapho : Conrart-Théodamas, Mme Aragonais-Philoxène, Pellisson-Acante, Doneville-Méliante, Mme d'Alègre-Télamire, Sarrazin-Polyandre, Isarn-Trasyle « qui avoit oublié ses constantes amours et ses longs voyages, ce qui, ajoute Conrart, est dit par ironie, et à cause qu'on luy fait la guerre de son inconstance, et qu'on luy a fait rompre plusieurs fois le dessein d'un voyage qu'il vouloit faire en Angleterre. » Chacun fit des madrigaux et il paraît même que l'influence s'en étendit si loin, que la plupart des valets en commirent ce jour-là. Isarn seul ne paraît pas avoir été inspiré, car, il répondit, quand vint son tour « quoique pressé par les dames » :

Je pourrois bien faire sans peine
Quelque fort meschant madrigal,
Mais pour ne le point faire mal,
Je veux un délay de quinzaine.

« En même temps il protesta hautement qu'on ne le surprendroit plus et qu'il ne luy arriveroit plus de marcher sans des impromptus dans sa poche. » Mais il se réhabilita le samedi suivant : d'abord par ces stances à Sapho :

Sapho, je souffre un grand martyre,
Je ne sçay pourquoy je soupire,
Peut-estre que je suis jaloux.
Vos illustres amis ont fait naistre ma peine
L'éclat de leur vertu met mon âme à la gesne,
Et pourtant je les ayme tous.

Que la gloire soit leur partage,
Que le peuple le plus sauvage,
Admire ce qu'ils ont escrit.
Qu'au bout de l'univers leur son se fasse entendre,
Mais qu'ils passent chemin sans s'arrester à Tendre,
Car j'enragerois de dépit.

Mais quoy, je suis bien téméraire,
Ils savent le secret de plaire,
Ils pourroient me faire leçon.
On en voit peu comme eux dans le siècle où nous sommes,
Vous les devez aymer, ce sont tous de grands hommes,
Moi je ne suis qu'un bon gascon.

Faites justice à leur mérite,
Ma part doit estre plus petite,
Mais ce n'est pas en amitié ;

Faites aussi Sapho, car vous pouvez tout faire,
Qu'une admirable fille et sa charmante mère
Veuillent me souffrir par pitié (1).

Hélas ! si mon respect encore
Estoit souffert de Cléodore (2),
Rien n'esgalleroit mon bonheur.
De toutes les vertus, c'est le parfait modèle,
En tremblant, dans ces vers, j'ose vous parler d'elle ;
Je ne sçay quoy trouble mon cœur.

La redoutable Doralise (3),
Encore qu'elle me méprise
Seroit reyne si j'estois roy.
Sa fierté me ravit et son cœur héroïque ;
Mais plaise aux immortels que sa sœur Angélique,
Soit plus charitable pour moy.

Enfin certaine ardeur me presse
De passer à Tendre et Tendresse,
Mais peut-estre aussy que j'ai tort,
Amys, la vanité nous porte jusqu'aux nues
Et souvent pour chercher des terres inconnues
On n'arrive pas au port.

Cette fois Isarn avait bien réellement rempli ses poches d'impromptus et il avait laborieusement employé sa quinzaine de manière à faire la paix avec les précieuses du samedi.

Il dit à Mme Aragonais :

Faire des madrigaux jusqu'à vingt d'une haleine,
Les faire bien, sur le champ et sans peine,
Certes, je le dy tout de bon,
On ne le peut, divine Philoxène.
Sans avoir en poche un démon.

(1) Evidemment Mme Aragonois et sa fille Mme d'Alègre.
(2) Mlle Legendre.
(3) Mlle Robineau.

Ces gens sont dangereux, chassez-les, je vous prie,
Et n'entendez point raillerie ;
Car enfin vraysemblablement
Ils sçavent que l'amour est charme inévitable ;
Se seroient-ils donnés au diable
Pour faire des vers seulement?

A Mme d'Alègre :

Ces grands esprits que l'on admire
Faisoient des madrigaux sans fin.
Moy, je regardois Télamire :
Qui de nous estoit le plus fin ?

Mlle de Scudéry prit, séance tenante, la plume et elle répondit prestement aux stances que nous venons de transcrire :

Si vous parlez sérieusement,
Il faut publier hautement
Qu'on mesdit au tems où nous sommes
D'une fort terrible façon.
Car enfin un de ces grands hommes,
Dont vous voulez prendre leçon
Vient de dire sans raillerie
Qu'en matière de vers et de galanterie
Vous êtes un mauvais Gascon.

Ces vers feraient croire qu'à ce moment il s'était formé un nuage entre Mlle de Scudéry et Isarn. D'après la *Gazette de Tendre*, l'aventure du bain de Vincennes avait passablement indisposé Sapho. Au chapitre de la ville de *Respect*, nous lisons :

« Il a passé ces jours passés un aymable estranger appelé Trasyle qui avoit fait une belle diligence depuis qu'il estait party d'*Oubli*, et il avoit esté un jour que s'estant trouvé un peu las, il a voullu aller prendre la rivière ; mais il ne s'est point trouvé de bâteaux ; on assure qu'après s'être reposé deux ou trois heures, il a entrepris d'aller à la nage jusques à *Tendre*. Diverses personnes l'ont voulu dissuader de ce dessein ; mais il a répondu qu'il est accoustumé d'avoir des aventures galantes dans les rivières, et qu'il en a eu une si favorable dans la Seine, qu'elle luy fait espérer que son dessein réussira. Mais quelques bergers qui gardoient leurs troupeaux, le long du fleuve, disent que Trasile, en nageant, a rencontré des dames qui se baignoient, avec qui il s'est arresté, de sorte qu'on ne sçait pas encore bien s'il poursuivra son dessein et si la beauté de quelqu'une de ces dames ne mettra point dans son cœur de quoy l'empescher d'estre reçu à *Tendre*. » —

Conrart ajoute en note, au sujet du séjour fait à *Oubli* : « C'est qu'en une promenade qu'il fit à Raincy, avec Mlle de Scudéry, il fut languissant et mélancolique, de sorte qu'ils ne se parlèrent point. » Est-ce à ce propos qu'Isarn écrivit cette lettre, que nous hésitons cependant à donner, précisément à l'occasion de cette petite

brouille, parce que le nom de Sapho devrait être employé à la place de celui de Sylvie :

MADEMOISELLE (1).

J'ay appris avec un déplaisir extrême le mépris que vous témoignez de mes services, et je présumais assez de votre esprit et de la bonté de votre naturel, pour n'apprehender pas ce que je craignois de plus. En effet, que pourrois-je craindre après l'accueil favorable de ma personne et de mes lettres ? Vous n'estes pas de celles qui se laissent esblouir aux premières clartés et qui ne se désabusent point qu'avec le temps ? Vous connaissez en un moment toutes choses et du premier coup d'œil vous avez leu et pénétré dans mon cœur ; et je sçay trop bien que vous n'avez pas oublié ce que vous y avez veu, et toutes mes actions n'ont fait que vous confirmer dans la même pensée. Serez-vous donc assez injurieuse à vous-mesme pour trahir ou désavouer vos premiers sentiments ? ou serez-vous assez injuste en mon endroit pour adjouter plus de foy à quelque rayons malicieux qu'à la sincérité de mes actions ? Non, sans doute, les mesmes lumières qui ont découvert le secret de mon âme, dissiperont les ombrages dont on a voulu m'envelopper auprès de vous, et vous serez à la fin persuadée que comme vous estes la plus adorable, je suis aussi le plus pas-

(1) Bibliothèque Sainte-Geneviève, B. L. Y, in-fol., 8.

sionné pour vous et le moins digne de votre haine et de vos mépris.

Vous voyez que je vous escris assez en désordre, et que le trouble de mon esprit passe jusques dans mes ouvrages. Mais que pouvez attendre, belle Sylvie, d'une personne qui seroit assez malheureuse pour estre dans votre disgrâce?

Ma muse est en désordre, elle ne sçait que dire,
Mon cœur qui nuit et jour soupire,
Ne peut plus résister à son cruel tourment;
Mais n'importe, belle Sylvie,
Il n'est que trop heureux puisqu'il ne perd la vie,
Que pour vous seulement
Redoublez dans vostre haine,
Augmentez nuit et jour ma peine;
Enfin malgré vostre courroux
Je languis et je meurs pour vous,
Les derniers soupirs de ma vie
Seront pour la belle Sylvie;
Non, vous ne l'empescherez pas,
Dans ma vie et dans mon trépas
Vous savez qu'un excès de flame
Consomme nuit et jour mon âme;
Vous connaîtrez que ma longueur
Sera plus grande que vos rigueurs
Et que mon feu ne doit pas craindre
Que vos glaces puissent l'éteindre.

« Mais après tous les emportements que la poésie ou ma disgrâce me peuvent inspirer, je puis vous assurer que la personne du monde la plus insensible murmurerait de cette injuste procédé. Je vous parle sincèrement et vous prie d'estre persuadée que je n'ay jamais esté indigne de vostre amitié, je n'ay jamais mérité de la perdre, et que votre conscience vous

reprochera ce mauvais traitement. J'espère pour lors me rétablir plus que jamais dans vos bonnes grâces.

Et comme l'on voit qu'un orage
Couvre tout d'un funeste ombrage,
Que le soleil dedans les cieux
Dérobe ses feux à nos yeux
Que les Dieux avec leur tonnerre
Répandent l'effroy sur la terre
Et que l'on ne voit icy bas
Que des images de trépas.

Mais aussi cet orage passe
On voit enfin la bonace,
Le soleil reprend ses clartés,
Le monde reprend ses beautés,
On voit que le ciel se désarme,
On voit qu'il rit et qu'il nous charme
Et que ses regards amoureux
Ne promettent qu'un sort heureux.
La nature libre de crainte
Ne pousse plus aucune plainte
Et ne veut produire à son tour
Que jeux, que plaisir et qu'Amour.

Ainsy, trop aimable Sylvie,
L'excès de votre tyrannie
A troublé la sérénité
Et le calme tant souhaité.
Dans lequel je voyois mon âme :
Malgré les ardeurs de ma flamme
Je sentois que mes passions
Causoient mille agitations,
Mille soucis et mille craintes,
Me fesoient pousser mille plaintes ;
Accablé d'un cruel tourment
Je descendois un monument,
Lorsqu'Amour, ce Dieu de mon âme,
Ce Dieu des langueurs et des flammes
Ne voulant plus estre inhumain
Me tendit à la fin la main.

Il me protesta que Sylvie
Auroit plus de soin de ma vie,
Qu'après une extrême rigueur
Elle adoucirait ma langueur.

Mais se peut-il que la cruelle
Veuillez que je vive pour elle ?
Quoiqu'il en soit de vivre et de mourir,
Je veux vivre et mourir en adorant ses charmes.
Mais mourrons, car c'est trop souffrir
Que vivre parmi ces allarmes !

YSARN.

Toujours est-il que la brouille dura peu. La *Gazette* contient en effet, immédiatement après le titre *Respect*, que nous avons cité, celui-ci daté de *Soumission* :

« On assure icy que l'inconstant Trasile, qui s'estoit brouillé avec Sapho a fait sa paix avec elle en lui envoyant un lapin qui parle, non seulement mieux qu'un perroquet, mais qui parle comme un livre, et comme un agréable livre. On a pourtant bien de la peine à croire ce prodige, car Trasile n'a pas la mine d'un magicien (1). »

Et Conrart ajoute en note :

« C'est que le lendemain de cette promenade mélancolique, il luy envoya un lapin privé qu'il

(1) « C'est que Trasile est très-bien fait et de bonne mine ; « ce que ne sont pas ordinairement les magiciens. » (Note de Conrart).

fégnit estre un autre lapin qui avoit passé devant leur carrosse, dans la forest de Livry, avec des vers fort jolis où il faisait parler le lapin. »

Nous placerons icy deux lettres d'Isarn, dont l'une renferme l'expression de sentimens très tendres pour Mlle de Scudéry : les réponses y sont jointes dans les papiers de Conrart. Toutes ces pièces sont copiées de sa main.

Billet de Zénocrate.

« Je vous envoie les billets de chansons que vous m'avez demandé et que vous trouverez assurément fort jolis, mais qui vous plairont encore davantage, quand vous saurez tout le particulier de nostre petite société. Je ne vous diray rien de leur auteur, comme j'ay la mesme tendresse pour luy que pour moy-mesme, j'affecteray la même modestie qu'il auroit ; s'il estoit obligé de parler de luy. Aussy bien le connaissez-vous déjà assez pour en faire un jugement avantageux et qui réponde à tout ce que je vous en ai dit. Mais à propos, puisque je suis si ponctuel, mon exemple devroit vous engager à m'envoyer le billet que vous retenez, car savez-vous bien, Madame, que nous avons une petite justice parmy nous et que je vous feray condamner tout du long si vous n'y prenez garde.

Les gens qui tiennent nostre cœur,
Sont des juges fort équitables.

Ils firent punir l'autre jour
Deux garçons qu'on trouva coupables,
Et pauvres misérables
Furent enchaînés par l'Amour.

Pour les dames quand elles ont failly, on les traite aussy d'une estrange façon et une jeune présidente avec ses conseillers, dont le moindre a la barbe jusqu'à la ceinture, fait régner la justice Dieu sait comment.

Quand une dame par caprice
Veut faire une horrible injustice
On s'afflige cruellement.
Pour mater sa rigueur extrême,
Un de nous part impunément
Luy dire six fois : Je vous ayme,
C'est ainsi que l'on la punit :
Gardez bien le billet que vous m'avez escrit
Et l'on nous traitera de mesme.

Réponse.

La belle lettre de vostre amy et votre admirable billet me donnent un chagrin estrange et une passion que je n'avais pas encore sentie et que vous aurez peine à deviner. Vous croyez sans doute que c'est la joye d'avoir lu tant de jolies choses, et les galans de nostre campagne feroient un jugement plus criminel s'ils trouvoient ce billet. C'est pourquoy je me hâte de vous dire que c'est l'Envie qui me crève les yeux, et quoy qu'on ayt voulu assurer qu'elle ne peut naistre

entre des personnes fort inégales, j'exprime bien le contraire à mon grand regret.

Ouy, le dépit de vous voir si polis
Me cause une douleur amère,
Dont le terrible caractère
A sur mon front imprimé mille plis.

Vous croyez bien que cet accident n'est pas agréable à une dame...... mais je sens que je vous dirois cent folies, à quoy mon humeur est très-disposée aujourd'huy, et à vous donner ce billet que vous souhaitez plutôt que de me soumettre à la rigueur de la justice dont vous me menacez. Je me rendray dans une heure à un quart de lieue d'icy, dans le dessein d'employer le reste de la journée à la promenade.

Billet de Zénocrate.

Enfin après avoir bien consulté mes sentiments depuis avant hier au soir, me voilà déterminé, et je m'en vais avoir désormais pour vous le plus grand empressement, la plus ardente affection et la plus parfaite amitié dont on ait jamais ouy parler.

Tout de bon ce commencement, Madame, ne vous a-t-il pas fait quelque peine ? Cette consultation de sentiments, cet empressement, cette ardente affection qui remplissent les premières lignes de ce billet ; tout cela, dis-je, ne semblait-il pas mener la période à quelque fin bien tragique, et n'avez-vous pas craint que ce gros mot d'amour y trouverait enfin sa place ?

En vérité je serois bien aise de vous avoir fait peur pour vous dire à cette heure bien doucement et bien paisiblement que l'amitié que j'ai pour vous ne finira jamais ; qu'elle sera toujours grande, respectueuse et sincère, mais de grâce n'allez pas m'engager à aymer tout seul et à porter toute cette grande charge. Puisque cette sorte de fardeau est agréable, portez-en du moins un petit coin pour ne pas rebuter entièrement. Ce n'est pas que je n'aye le cœur assez grand pour l'entreprendre sans vostre ayde, et puisque j'aurois bien eu l'âme assez forte et assez hardie pour aymer d'une autre manière, sans oser espérer vostre secours, ni vostre pitié, je pourrois bien m'engager maintenant sans vous demander vostre assistance. Cependant comme l'amitié ne se paye que par elle-mesme et qu'on n'en sauroit goûter toute la douceur qu'elle ne soit réciproque, je pense qu'il faudra résoudre à en avoir un peu pour moi. Je m'imagine mesme qu'il seroit à propos que vous prissiez la peine d'en avoir autant que j'en auray, et que ce seroit une chose agréable que nous fissions à qui en aura davantage. Si vous trouvez bon de traiter de cette sorte, nous contesterions d'une assez plaisante manière, et pour en donner un essay et vous montrer par avance le chemin, je m'en vais vous faire à l'instant mesme un deffy d'amitié qui me paraît une chose assez nouvelle.

Çà, je vais donc vous aymer,
Je sens déjà pour vous une amitié sincère ;
Les tendres sentiments d'un frère
Par mille doux transports viennent de m'enflammer.

Què si vostre exemple m'engage,
Mon amitié croistra de jour.
Si j'en crois mesme mon courage
Comme je le connay fort sage
Je pourray le conduire à deux doigts de l'amour.

Enfin, Madame, je crains bien que je vous vaincray toujours et que lorsque je penseray à la grandeur de vostre esprit, sans compter ni l'éclat, ni la grandeur qui vous environnent, qui sont des choses qui éblouissent, et que l'on ne met pas en ligne de compte en matière d'amitié, j'auray toujours mille fois plus de tendresse pour vous que vous ne devez en avoir pour moy. Cependant je vous en demande un peu, et je vous proteste que j'en auray une si grande et si véritable que rien ne l'égalera.

Apostille. — Si vous trouvez que le mot d'*enflammer* qui fait la rime du quatrième vers soit trop fort, vous pourrez y mettre celuy d'*animer*. Voilà un vrai scrupule d'amitié. Voyez un peu si je suis exact et régulier, puisque cela me chargeait la conscience.

Réponse.

Vous voulez sans doute surprendre les gens. Vous este demeuré 40 heures à vous déterminer, et vous voulez que je vous die tout à l'heure si je puis aller aussi loin que vous dans la belle route que vous vous proposez ? Comme le pays vous est déjà connu, la

partie ne sauroit estre égale, ce me semble. Je croy néanmoins me dégager honorablement de nostre traité, si j'entreprens de vous suivre quoique d'un peu loin, et quoyque je m'arreste à quelques stades de la frontière dont vous croyez vous rapprocher si fort. Ce sera de ce reposoir que je considéreray les sentiments de la personne de qui nous parlâmes hier au soir, afin de régler les miens sur un si illustre exemple. Adieu.

Nous regrettons de ne trouver dans les mémoires du temps que quelques détails bien rares sur la vie d'Isarn. Nous savons cependant qu'il était mal avec Poliandre-Sarrazin, car en 1656, celui-ci ayant composé une espèce de Mazarinade sous le titre de la « Deffaite des bouts rimés, » il voulut la tenir cachée, mais Pellisson et Isarn s'en procurèrent une copie et la firent imprimer à l'insu de l'auteur et eurent le soin malin d'aposter des gens pour le crier devant sa porte.

Une lettre de Scarron, adressée le 20 août 1660 au maréchal d'Albret, raconte une plaisante aventure à laquelle Isarn est mêlé ; le morceau est joli et assez peu connu pour trouver place ici :

« Vous sçaurez qu'à Charenton, le lendemain des dimanches et des festes, on ne trouve rien

à manger, et moins de pain frais que de toute autre chose. Ce fut un lundy que l'impétueux Rincy, le fécond Pellisson, la sans pareille Scudéry et la discrète Bocquet, à dix heures et demie du matin, envoyèrent dire au beau Izar, qui depuis huit jours prenoit l'air frais à Charenton, qu'ils alloient disner avec luy et qu'il ne se mît en peine que d'un bon potage du dessert, parce qu'ils porteroient les viandes du rôtisseur. Izar et un avocat du conseil, nommé du Mas, qui lui tenoit compagnie à la campagne, se mettent en devoir de bien recevoir une si grosse troupe d'illustres, car on n'en voit pas tous les jours quatre ensemble. On rehausse le potage de trois poulets et de quantité de pois verds, et pendant qu'un homme de cheval va quérir des fraises à Bagnolet, on fait travailler en tartes et en gâteaux les plus renommés pâtissiers de Charenton. On met le couvert dans le jardin et on couvre de fleurs nouvelles la nappe et les serviettes qui sentoient fort la lavande. La fine crême des beaux esprits arrive. Rincy descend de carosse. Dans la cuisine, n'est pas content du potage ni des diligences qu'Izar et du Mas avoient faites, et en parle avec tant de colère et d'autorité, que dès là du Mas commença de le respecter et de le craindre. Qui vouloit laver ses mains les lava et on se mit à

table. Rincy, méprisant la soupe du village, entame un pain, le trouve dur et trop rassis, en fronde un abricotier voisin et le rend inhabile à porter fruit, lui brisant ses plus grosses branches. Il entame un second pain qu'il trouve aussi peu frais que le premier, et de la mesme vigueur et promptitude il en fronde un autre arbre. Enfin de six ou sept pains qu'il trouva durs, il estropia autant d'arbres fruitiers, au grand déplaisir de l'hôtesse qui accourut à la désolation de son jardin et fit de grandes clameurs. Rincy ne s'en émut pas. Il protesta que personne ne mangeroit qu'il n'ait de pain tendre. On courut partout où l'on cuisoit et l'on trouva des pains sortant du four que l'on servit à Rincy, et qui se trouva si chaud et si fumant, qu'il alla ramasser entre les branches brisées le pain qu'il avoit rebuté et qui étoit encore plus mangeable que du pain qui brûloit les lèvres. Les brusques manières d'agir et de parler du brave Rincy surprirent fort l'avocat du Mas, et son air impérieux ne l'effraya pas moins. Depuis ce temps-là il a toujours eu le Rincy dans son imagination. Il n'a point dormi sans des songes turbulens et ses songes n'ont point été sans le Rincy. Enfin la peur que lui fit le Rincy lui donna la fièvre. La fièvre l'a emporté en moins de quinze jours; il est mort furieux, parlant

incessamment de Rincy (1). Izar heureusement prit la chose avec plus de calme et ne paroît même pas avoir été indiposé à la suite de cet orageux dîner. »

Cette lettre constate l'importance de la situation d'Isarn dans la société précieuse. Les auteurs contemporains s'accordent du reste assez unanimement à le reconnaître. Ménage, dans son *Dictionnaire des Etymologies* (1694), dit : « Il y a à Castres une famille du nom d'Isarn, qui se prononce Izar, dont était M. Isarn, auteur de *Louis d'or* et de plusieurs compositions ingénieuses. » Dans les *Pompes funèbres de M. Scarron* (1660), nous trouvons : « Issarn, autheur de la *Pistole d'or* entre l'habile Cassagne et l'ingénieux Perrault, » dans le cortége des auteurs démasqués. Il devait cette faveur à l'amitié de Mlle de Scudéry, qui faisait réellement alors les réputations littéraires.

Nous n'avons pas encore parlé de l'œuvre capitale d'Isarn, de la seule même qui le puisse recommander sérieusement au point de vue littéraire, de son *Louis d'or*. C'est une pièce en vers et en prose qui depuis a souvent été imitée : c'est l'histoire d'une pièce d'or qui raconte ses aventures depuis le jour où on la tira de la mine.

(1) *Dernières œuvres de Scarron*, 1730, tome 1, p. 73.

Elle avait vu beaucoup de choses dans ses nombreuses métamorphoses et chacune d'elles lui inspire un récit assez galamment tourné : « Je fus, dit-elle, tantôt bague, tantôt montre, tantôt chaîne, mais sur toutes choses je devins un des plus jolis cachets du monde (1) je portois la figure d'un petit Amour qui au lieu d'avoir son bandeau sur les yeux, l'avait sur la bouche, et qui, marchant comme à la dérobée et fort doucement, tenoit une de ses mains devant son flambeau pour en cacher la clarté. Ces cinq paroles étoient écrites au tour : *Ni le bruit ni l'éclat.* » Cette agréable fantaisie est dédiée à Mlle de Scudéry ; elle parut pour la première fois en 1660, chez l'éditeur de Sercy, sous le titre de « *La Pistole parlante ou la métamorphose* du louis d'or. » Elle fut réimprimée dès 1661 dans le Recueil de la Monneraye, et le titre du *Louis d'or* a depuis prévalu (2). On en a contesté la paternité à Isarn, et dans son excellente édition de Taillemant des Réaux, M. Paulin Paris dit : « On lui attribue le *Louis d'or* dédié à Mlle de Scudéry, mais à moins

(1) Allusion au cachet de cristal monté en or que Conrart donna à une des dames du samedi et sur lequel on fit bien des vers.

(2) Le *Louis d'or* avec la lettre de Mlle de Scudéry adressée à l'auteur pour le remercier, a été assez souvent réimprimé ; en dernier lieu, croyons-nous, dans le *Recueil de Mme de la Suze*.

qu'il n'y ait deux pièces du même nom, c'est à Bonnecorse auquel il faut le rendre, comme le prouve une lettre du marquis de Termes à Bussy-Rabutin, du 7 février 1686 : « Bonnecorse qui a fait autre fois *Louis d'or* que vous avez trouvé joly, fasché de s'estre trouvé dans les satyres de Boileau, en a composé une contre luy qu'il intitula le *Lutringot.* » Mais précisément il existe deux ouvrages portant le même titre : l'un est le *Louis d'or* d'Isarn, plus exactement la *Pistole parlante ;* l'autre évidemment de Bonnecorse (1) est le *Louis d'or politique et*

L'édition originale contient deux variantes que nous noterons à titre de curiosité. A propos des amourettes sans conclusion, la pièce finit par ces vers :

Ce n'est qu'un pitoyable jeu
Et tout se passe en bagatelle.

Dans le texte de 1660 :

On pourrait se vanter que ce jeu
Ne sçauroit valoir la chandelle
Et tout se passe en bagatelle.

Dans la réponse de Mlle de Scudéry, on lit en plus ces vers à la fin :

Mais pour ce Louis d'or que j'aurai de vous,
Je trouve que son sort est agréable et doux
De n'estre plus sujet de l'agréable fortune :
Par une grâce peu commune,
Il ne craint plus le temps, la rigueur, ni l'effort
Car puisque nostre esprit rend sa gloire immortelle
Il se mocque du sort,
Et n'appréhende plus la touche et la coupèle.

(1) Balthasar de Bonnecorse, marseillais, consul au Caire, mort en 1706. Il a composé la *Montre d'or*, publiée par Mlle de Scudéry en 1666 ; une suite de madrigaux sous les titres de la *Boîte et le Miroir* (1671) ; le *Lutringot* (1686).

galant, publié en deux lettres à Cologne, chez Marteau, en 1695, mais dont il existait probablement une édition antérieure ou au moins des copies manuscrites, suivant l'usage du temps.



CHAPITRE VI.

Mme de Rohan, abbesse de Malnoue. — Sa liaison avec Isarn. — Esquisse de sa vie. — Son caractère. — Sa piété. — Ses œuvres. — Démonstration que Zénocrate désigne véritablement Isarn. — Lettre des deux amis. — Conversion d'Isarn. — Son séjour dans le Midi. — Son mariage fort douteux. — Fin de sa vie. — Il est attaché au marquis de Seignelay. — Son voyage en Italie. — Sa mort. — Détails sur sa famille jusqu'à la Révolution. — L'hôtel des Isarn à Castres.

Nous devons maintenant parler des lettres échangées entre Isarn et la spirituelle abbesse de Malnoue, Eléonore de Rohan-Montbayon. Nous avons publié dès 1862 (1) ; d'après les copies autographes de Conrart, cette correspondance demeurée inédite ; l'abbesse y figure sous le nom d'Octavie, et Isarn sous celui de Zénocrate. Nos efforts avaient alors échoués dans la recherche de ce masque précieux. Une note récente, insérée sur le manuscrit même de Conrart, et acceptée par MM. Cousin et Marcou, attribue ce surnom à Isarn, mais nous n'avions pas adopté volontiers cette attribution. En effet, dans toutes ses lettres, Mme de Rohan emploie

(1) Un vol. in-18 ; Paris, Aubry.

pour désigner ses amis les surnoms admis dans le récit de la *Journée des Madrigaux;* nous voyons de la sorte défiler successivement Théodamas-Conrart, Sapho-Scudéry, Acanthe-Pelisson et Isarn-Trasile ; pourquoi sa docte correspondante aurait-elle modifié cette seule désignation ? Nous voyons cependant l'abbesse s'occuper activement de la conscience de son cher Zénocrate, lequel se convertit en 1665 ou 1666, et prit, d'après ces lettres pour confesseur le jésuite Ferrier ; nous le voyons habiter ordinairement Castres, se rendre assez souvent à Toulouse et dans une campagne qu'il possédait près de cette ville, détails concordant parfaitement avec ce que nous savons de la vie d'Isarn. Mais nous ne trouvions cependant aucune preuve suffisamment déterminante et nous avions mis en avant le nom de Donneville et de Georges Pellisson, le frère d'Acanthe qui était demeuré à Castres, où il prit une grande part à la fondation de l'Académie de cette ville avec le frère d'Isarn.

Dans la préface de notre premier travail nous nous refusions à reconnaître positivement Isarn dans le Zénocrate de l'abbesse de Malnoue. Mais deux documents que nous venons de découvrir, font cesser nos hésitations et ne peuvent laisser aucun doute sur l'identité de Isarn-

Trasile-Zénocrate. D'abord la lettre que nous avons publiée plus haut, dans laquelle Zénocrate prie Mlle de Scudéry de recevoir Mme de Castel-Moron, car nous savons les liens intimes qui l'unissaient à la marquise ; puis surtout ce passage d'une pièce de vers conservée dans un des volumes de Courart, non comprise dans sa grande collection, mais classé à la bibliothèque de l'Arsenal B. L. 145. Cette pièce est un dialogue entre Acanthe-Pellisson et la Fauvette. Nous y lisons cette strophe de la Fauvette :

Croy moy, je te le dis encore
Tout ce qui reluit n'est pas or,
Et le plus souvent l'inconstance
N'est heureuse qu'en apparence,
Ayme toujours fidèlement
Et prens bien garde seulement
Que Zénocrate, s'il n'est sage,
Ne devienne oyseau de passage.

Et Conrart ajoute de sa main en note, à propos de Zénocrate : » L'autheur de l'*Almanach d'amour* qui a dit de luy-mesme : Zénocrate toujours amoureux et volage courant les mois d'amour de rivage en rivage. « La question est donc bien tranchée, et Zénocrate est incontestablement Isarn.

Nous n'avons pas à faire l'éloge d'Eléonore de Rohan-Montbazon, fille du duc de Montbazon, serviteur dévoué d'Henri IV, pair et grand-

veneur de France, et de sa seconde femme, Marie de Bretagne-Vertus : elle était sœur de l'aventureuse duchesse de Chevreuse, mais elle passa sa vie loin des bruits du monde, faisant seulement bonne figure parmi les précieuses. Elle naquit à Paris, le 6 janvier 1629, fut élevée chez les Bénédictines de Montargis, prit le voile en 1644 et prononça définitivement ses vœux le 12 avril 1646. Mme de Rohan témoigna de tout temps un goût prononcé pour l'étude et les productions de l'esprit ; elle écrivit elle-même et composa avant sa nomination à l'abbaye de la Trinité de Caen 1651, des *Méditations sur les sacrements* et une *vie de Geneviève Grangier, première prieure du couvent de Montargis*. Trois ans plus tard, elle fut transférée à la tête du monastère de Malnoue, près de Paris, et elle s'empressa de fonder un prieuré en relevant, au Cherche-Midi. Elle vint s'y fixer vers 1670. Les dernières années de son existence furent remplies par d'admirables exemples de piété : elle en employa une partie à rédiger la règle du prieuré, à paraphraser les psaumes de la pénitence, et sous le titre de la *La Morale du sage*, commenta les livres des *Proverbes*, de l'*Ecclésiaste* et de la *Sagesse*. Elle mourut le 8 avril 1681, dans son prieuré.

Comme on le voit, la vie d'Eléonore de Rohan fut irréprochable et bien remplie en face de l'Eglise. Son rôle ne fut pas moins honorable dans le monde, où elle était recherchée, fêtée, goûtée, très-accueillie par Mlle de Montpensier qui la priait de lui écrire son portrait ; par Mme de Sablé, par Mlle de Vertus, par tous ceux enfin qui occupaient alors une place marquante dans les salons et les ruelles. Elle se plaisait à ces jeux d'esprit dont on s'est trop moqué et auxquels nous devons en résumé la sociabilité moderne ; elle aimait à entretenir des correspondances avec la plupart des membres les plus distingués de cette coterie polie et lettrée. Conrart, Pellisson, Isarn étaient ses amis particuliers. Elle voyait beaucoup Mlle de Scudéry ; elle lui faisait souvent des cadeaux « que Sapho acceptoit avec bonheur de la grande vestale. »

Mme de Rohan n'était pas seulement pieuse, savante et aimable, c'était aussi une des belles femmes du temps, comme on peut s'en convaincre facilement par ses deux portraits écrits et par celui gravé par Mariette. Cependant jamais la moindre coquetterie ne fut reprochée et le ton de sa correspondance témoigne du reste de l'élévation de ses sentiments et de la solidité de ses convictions religieuses. Elle

n'en montrait pas moins un cœur aimant et dévoué, et l'on ne peut contester que l'abbesse n'ait ressenti pour Isarn une affection qui, pour ne pas être de l'amour, n'en était pas moins vive et profonde. Nous allons en donner des preuves qui feront certainement apprécier davantage ce caractère sympathique : les lettres de l'abbesse nous éclaireront d'ailleurs sur le caractère intime de son ami et nous fourniront des renseignements sur une partie de sa vie demeurée jusqu'ici très-ignorée, parce qu'elle correspond à la période qu'il passait dans sa patrie, absorbé probablement par la grande décision qu'il prit alors : sa conversion au catholicisme.

Nous ne voulons pas reproduire ici toutes les lettres que l'abbesse de Caen adressa sous le nom d'Octavie au sage Zénocrate, puisque nous les avons précédemment publiées *in-extenso*, mais nous pouvons constater qu'elles émanent d'une personne chez laquelle la foi était le résultat d'une conviction profonde et raisonnée.

Il est évident, d'après les termes affectueux échangés entre ces deux correspondants, que cette influence dut se faire vivement sentir sur Isarn et que l'attachement qu'il portait à Eléonore de Rohan n'ait eu une grande action sur sa détermination. L'abbesse cependant ne

veut pas admettre qu'elle ait pu y participer d'une façon aussi décisive : « Vous avez raison, lui écrit-elle le 17 février 1666, de penser que j'ay esté bien ayse que vous n'ayez pas eu pour moy de complaisance aveugle dans votre changement de religion, mais seulement pour examiner sérieusement ce que vous étiez obligé de faire en cela. C'étoit, ajoute-t-elle, une complaisance, une des choses que j'ay le plus souhaité assurémment de ma vie, mais si je ne vous eusse pas trouvé des sentiments aussi droits en le faisant, que ceux que j'ay reconnus en vous, j'en aurois esté fort affligée. »

C'est en 1664 ou au commencement de 1665 que Isarn se convertit. Le 17 novembre 1665, l'abbesse lui écrit : « Je prieray Dieu pour vous, » et à la fin de la lettre, elle ajoute : « Mandez-moy bien sincèrement si vous continuez à estre bien régulier tant à l'égard de Dieu que du monde, et comment va votre conscience. » Puis le 8 février suivant, elle le remercia d'avoir été trouver le P. Ferrier, à Toulouse : « Quand on va trouver son confesseur si loin, c'est bon signe. » Dans la même lettre, lui annonçant la mort rapide de leur ami Raincy, elle ajoute : « Faites des réflexions ; songez qu'il n'y a rien de tel que de vivre toujours en l'estat tel qu'on voudrait mourir. »

Du reste Isarn persévéra, car le 17 février 1666, l'abbesse lui écrit encore pour lui exprimer la satisfaction que lui causa son nouveau voyage à Toulouse : « Vous êtes le meilleur enfant du monde ; le P. Ferrier m'écrit des biens infinis de vous, et à votre confession près, dont, vous pouvez penser, il ne me dit pas un mot, il me particularise assez ponctuellement ce qui s'est passé dans votre conversation. » Mais le 16 mars, elle termine sa lettre par ce piquant passage : « Je m'imagine que je vous trouveray si régénéré, que je craindrai d'avoir aussi peur de vostre grande austérité, que vous avez peur de mes retraites, si je ne savois, mon pauvre Zénocrate, que vous estes comme l'abbé de Franquetot, fait d'un verre si fragile, qu'il y aura toujours quelque patte cassée à recoller. »

Revenons à l'attachement qui existait entre les deux très catholiques correspondants, et qui remontait à une date déjà reculée. Dans sa lettre du 16 mars 1666, Mme de Rohan, à propos de la mort de M. de Raincy, elle ajoute : « Je vous ay connu en mesme temps que luy ; vous estiez ensemble la première fois que je vous ai vu chez Sapho. » Nous n'avons malheureusement pas de lettre antérieurement à l'année 1659. La première, datée du 12 mars, constate que l'intimité existait depuis longtemps entre eux.

L'abbesse répond à Isarn au sujet de plaintes que celui-ci lui avait adressées, ne trouvant pas qu'elle prît une part assez vive à une indisposition qu'il venait d'avoir. « Vous êtes, en vérité, lui dit-elle, le plus déraisonnable et le plus bizarre garçon du monde, car si je ne vous ay pas témoigné plus d'inquiétude, ça esté de peur de vous en causer une pour la mienne qui vous inquiéterait plus que vostre mal. » Et elle ne se gêne pas pour malmener son cher Zénocrate, voyant « bien qu'il est dangereux d'avoir les sentiments trop délicats avec les gens qui ne les ont pas de mesme (1). » Puis elle commence à le rappeler assez sévèrement à l'ordre pour ses sentiments qu'elle trouve trop vifs; nous aurons plusieurs fois à le constater. « Il vous est encore passé par l'esprit quelque bizarrerie quand vous me dites que toute vostre amitié pour moy ne me donne nulle joye et qu'il seroit fort salutaire à vostre repos d'en avoir un peu moins. Il faut avoir une bonté comme la mienne, estant aussi coupable que vous l'êtes de vostre mal, pour vous en vouloir guérir, en vous assurant, comme je fais, que vous n'eustes jamais plus sujet de vous louer et

(1) Dans cette lettre, elle lui parle du projet qu'il annonçait de venir à Caen.

moins de vous plaindre de mes sentiments pour vous, que leur innocence les rendra aussi durables qu'ils sont tendres et que cette mesme vertu dont vous vous plaignez tant ne vous est pas moins favorable que vous croyez qu'elle vous est rude ; ce sera elle, mon enfant, qui vous conservera dans mon cœur contre l'inconstance et qui vous y défendra contre l'injustice ; de sorte que tant que vous n'aurez rien à vous reprocher contre la vertu, vous n'aurez à craindre que de la mesme. Mais à propos de vertu, vous ne vous souvenez plus que je vous ay défendu de parler de grain de millet. Sérieusement je n'ayme pas que vous vous familiarisiez la-dessus. Je conçois vos finesses, vous voulez m'y accoutumer insensiblement, mais vous avez ce me semble, tant d'expérience qu'on ne m'accoustume à rien, et que je suis de ces créatures à qui est non-seulement inutile d'oser dire un mot de travers, mais mesme fort dangereux ; que vous avez beau vouloir fortifier vostre timidité, je vous défie d'en venir à bout, et quand vous ne m'auriez pas mandé que vous tremblez dès que je vous regarde, je ne m'en aurois pas douté, car quand on n'a que les apparences de la vertu, il vous est aisé, messieurs, de vous dispenser de ce grand respect que la véritable vertu s'attire ; mais souvenez-nous que quand

on en a véritablement, elle a une force pour se faire connoistre, pour se faire sentir et pour se faire craindre, que l'artifice ne peut imiter, et à laquelle on ne peut pas estre insensible, quelque résolution qu'on prenne et quelque brave qu'on soit. »

Le 17 novembre 1665, — six ans après, — l'abbesse écrit encore : « Mandez-moi si vous avez pour moy les sentiments que je désire que vous ayez, et de la moindre manière que je veux que vous les ayez. » Sur ce chapitre, Mme de Rohan n'entendait pas la raillerie. Nous lisons, en effet, dans une lettre adressée le 16 décembre suivant à un correspondant dont nous n'avons pas le nom : « Je vous dirai sérieusement que je ne trouve point bon que vous vous émancipiez à me dire comme vous faites : « le trop fortuné Zénocrate, » et que vous preniez la liberté de dire en raillant : « Tout rival heureux qu'il est, » parce que ces mots-là ont quelque chose de trop libre pour vous et de fort irrespectueux pour moy. Zénocrate est mon ami assurément et vous aussy, mais ny vous, ny lui n'avez jamais esté mes amans volontairement. Si vous avez tous deux poussé vostre amitié plus que vous n'avez dû, vous devez du moins, pour effacer cette faute et pour en obtenir le pardon, vivre plus régulièrement avec moy, autrement

vous n'auriez plus que mon estime et assurément vous perdriez quelque chose en perdant une aussy tendre amitié, qu'est celle que j'ay pour vous. »

L'abbesse ne décourage pas cependant Isarn ; elle ne lui cache pas la vive affection qu'il lui inspirait, et elle le lui dit d'une façon réellement charmante : « Mon cœur ne change pas, Zénocrate, car il ayme toujours ce qu'il croit estre obligé d'aymer (1) ; » et elle ne lui refuse pas les compliments : parlant de Saint-Amand, elle écrit : « Enfin, il est de votre race, c'est tout dire, pour avoir de l'esprit, » mais elle regrette sa légèreté : « Vous commencez les choses bien mieux que vous ne les achevez ; la persévérance n'est pas votre vertu dominante (2). » Dans la lettre du 6 mars 1666, nous trouvons ce piquant passage qui prouve que Mme de Rohan ne redoutait pas outre mesure que le bruit de cette intimité se répandît, assurée qu'elle était qu'elle ne donnerait jamais prise à une maligne interprétation : « Votre sœur qui est toujours méchante, comme vous savez, nonobstant sa fièvre, me mande qu'elle a peur que le confesseur de Zénocrate, avec toute la simplicité qu'il a pour de certaines choses, nonobstant sa

(1) Lettre du 17 novembre 1665.
(2) Ibid.

grande capacité sur d'autres, ne découvre la sainte à laquelle il a le plus de dévotion, et que cela l'inquiéterait fort s'il estoit en la place d'Octavie. Je luy ay mandé que cette inquiétude pourroit estre légitime aux vierges de Mme de Vendosme, qu'elle veut pouvoir manier en les invoquant, mais que pour les saintes qu'on prie toujours sans les manier, les confesseurs ne découvrent rien qui les inquiète dans la confession de leurs dévots, et que Zénocrate est assez instruit pour savoir que l'on n'est pas obligé à confesse de dire le nom du saint que l'on révère le plus. »

Plus loin elle n'hésite pas à tracer ce passage significatif, qui dut certainement causer un doux plaisir à l'exilé volontaire de Castres : « En attendant, ce qu'il y a de plus douce satisfaction en ce monde, est la tendresse d'un cœur qui nous est bien acquis, à laquelle notre conscience ne s'oppose pas. On trouve dans cette possession une source inépuisable de plaisirs qui naissent en foule et qui augmentent l'amitié avec le temps, au lieu que, pour l'ordinaire, le temps diminue l'amour et fait enfin trouver mille amertumes dans son dérèglement. Je laisse au Père Ferrier à vous dire le reste ; je suis tout à fait contente de vous ; vos dernières lettres m'ont plu au dernier point, elles estoient

admirablement bien écrites, mais leur agrément ne les empêcheroient pas d'être solides, et elles avoient quelque chose de cette force que la vérité a pour se faire sentir et se faire discerner à travers l'intention que nous voyons que les gens ont de nous flatter et de nous plaire. Pour moy, qui affecte depuis vostre départ de vous écrire négligemment, afin de vous mieux persuader que tout ce que je vous dis vient plus de mon cœur que de mon esprit, outre qu'on peut toujours dans l'amitié se relâcher de l'arrangement des paroles qu'on employe pour le persuader, pourvu qu'on ne se relâche jamais des choses, et que dans ce procédé, on soit toujours aussi régulièrement soigneuse et exacte que si on avoit à conquérir le cœur qu'on possède et que la possession n'en fût pas assurée tout-à-fait. Adieu, Zénocrate, continuez à estre un bon enfant et à m'obliger à estre aussi reconnaissante envers vous que je la suis, car je mérite assurément par mon amitié, ma confiance et mon estime pour vous, toute la considération et la complaisance que vous avez pour moi. »

Mme de Rohan reproche dans la même lettre à Isarn de se montrer trop expansif : « Vos lettres sont trop tendres ; il y a des choses peut-estre mesme trop douces si on les disoit en teste à teste, mais tant de lieues nous séparent ! »

ajoute-t-elle. Plus loin : « J'ai ri de vostre expression de vouloir pénétrer dans mes pensées jusques par derrière la vérité. Il n'est pas de la vérité comme de la vertu par-delà laquelle je dis qu'on n'est guère au hazard d'aller. Pour vous, souvent vous laissez la vérité derrière vous en faisant trop de chemin avec moy et pour vouloir trop pénétrer dans ma pensée. La dernière lettre que je vous ai écrite vous fera courir encore plus vite qu'il ne faut si vous le prenez trop sérieusement. J'avois la migraine et une lettre de vous m'avoit fâchée. J'efface..., j'efface..., j'efface. » Mais elle ne dissimule pas cependant ses vifs sentiments depuis quelques semaines. Isarn annonçait son retour pour la fin de mars : « Je le désire, dit-elle le 17 février, avec une impatience proportionnée à l'amitié que j'ay pour vous, qui est assuremment la plus tendre, la plus sincère et la plus constante du monde. » Isarn, à la veille de revenir, semble avoir voulu bien préparer sa respectable amie, car le 12 mars il reçoit ce bon point : sa lettre lui cause une joie extrême : « C'est l'une des plus agréables que j'ay reçue de vous ; je ne les trouve telles que quand elles sont l'ouvrage du cœur aussi bien que de l'esprit. » Aussi, ajoute-t-elle : « Personne ne vous ayme et ne vous aymera plus que moy jamais, » aveu que l'ab-

besse corrige par ces mots : « Je vous écris avec si grande précipitation, que je ne say ce que je vous dis aujourd'huy. » Dans la première page, elle ne ménageait pas sa modestie : « Vostre dernière lettre a toutes les qualités et l'on peut mesme vous dire que vous avez dans l'esprit un tour qui vous est particulier et une grande délicatesse. Peu de gens sont capables d'avoir de la plaisanterie avec la dignité, de la badinerie sans bassesse et de la justesse partout. » Et le 15 mai : « Le carosse me fait mal, mais la joye de vostre retour empeschera que la pénitence du caresme ne me soit nuisible. Je prie Dieu pour vous avec un très-grand soin : ne m'oubliez pas non plus pendant ce saint temps et le jour de saint Joseph. »

Nous n'avons retrouvé aucune des lettres d'Isarn malheureusement, sauf une, datée du mois de mai 1666, et nous croyons devoir la placer sous les yeux de nos lecteurs :

Extrait d'une lettre de Zénocrate à Octavie.

« Mon Dieu ! que je me divertis bien présentement à vous entretenir ; j'admire comment les choses qui font nostre joye et nostre plaisir nous sont faciles et que ce que nostre cœur nous dicte est agréable à écrire. Quand j'ay à vous entretenir de mon affection, ou enfin, quand j'ay à parler à vous simplement, dix pages ne me coûtent rien ; cela coule de source, mais quand il faut vous faire un mémoire pour mes affaires, je n'y puis consentir.

Je ne saurais mesme assez me louer de me trouver cette répugnance, et de voir que ma raison soit au dessous de mon cœur, et que les intérêts de celui-ci soient, non seulement tout à fait au-dessus des autres, mais encore tout à fait incompatibles avec les premiers. Mon Dieu ! qu'il est bienséant de savoir mieux aymer que faire ses affaires. Non, non, ne vous imaginez pas que ce soit pour vous apaiser, ce que je vous en dis ; ce que je viens de vous écrire m'est sorty si naturellement de la tête, et ce n'est que mon inclination qui me l'y a mis ! et que c'est proprement en cette rencontre que je me donne des louanges qui me font du plaisir et qui vous en peuvent faire, puis-

qu'elles sont véritables et que je les mérite ; car enfin, toutes celles que la conscience reproche ne sont pas seulement facheuses parce qu'elles sont fausses, elles sont changeantes, et il n'y a que les gens de tout à fait mauvaise conscience qui s'en puissent accomoder. Quand les gens sont loués mal à propos, ne se disent-ils pas à eux-mesme : s'ils savoient tout ce que je say, ils ne me diroient pas tout ce qu'ils me disent. Mais au contraire quel plaisir de penser s'ils savoient tout ce que je say, ils m'en diroient bien davantage. Il faut donc pour les louanges, afin qu'elles soient douces, qu'elles aient un écho dans nos cœurs, estant toujours véritables pour nous, ils ne peuvent que tromper les autres ; et s'ils ne répètent pas les mesmes choses, ils nous répondent si bizarrement à nous-mesme qu'il auroit bien mieux valu qu'on ne leur eut pas parlé et qu'on les eut laissés en paix.

Je serois bien attrapé si vostre petit écho, quand je vous dis que je vous ayme, ne vous répondoit pas que cela est vray, et ne me répondoit pas à moy que j'ay raison, et que vous avez de l'amitié pour moy, car les échos d'amitié doivent répondre deux fois pour estre bons ; mais aussi du moins il ne faut pas qu'ils répondent à toute sorte de gens ; il faut qu'ils soient sourds à toute la nature, car s'ils alloient faire comme ceux des montagnes qui répondent à tous les passans, j'aymerois autant rien qu'un écho de cette sorte. »

Les lettres de Mme de Rohan renferment peu de particularités personnelles à Isarn. Nous

constaterons seulement qu'il paraît avoir agi autant qu'il était en son pouvoir en faveur de Pellisson ; l'abbesse lui mande, le 17 novembre 1665, qu'elle s'est activement occupée de cette affaire à cause de lui, et qu'elle a eu soin de bien faire connaître aux amis du prisonnier que c'est pour lui être agréable qu'elle agissait ainsi. Elle ajoute qu'elle a remis à Mme du Plessis-Guénégaud, un mémoire d'Isarn pour Gondrin, achevêque de Sens.

A la fin de l'année, il fut question d'employer Isarn comme secrétaire dans une grande ambassade. Mme de Rohan lui mande, le 8 janvier 1666, que « la sœur aussi » était toute disposée à soutenir sa candidature, en le priant d'y songer sérieusement, car l'ambassadeur devait accepter le secrétaire qu'elle lui proposerait. On sent que l'abbesse ne pense pas sans regret à cette séparation : elle déclare qu'elle le laisse libre, ne voulant aucunement l'influencer, mais qu'elle lui devait de le prévenir : « Pour moy je n'ai point de conseil à donner là-dessus, car on trouve présentement si peu de bien de faire quelque chose d'utile pour les gens qu'on ayme, que quelque répugnance et quelqu'amertume que je sentisse dans cet éloignement, je me reprocherois de n'avoir pas fait savoir à Zénocrate que je pouvois le servir en cela, mais comme il est

quelquefois injuste dans les choses où il devroit estre le plus reconnaissant, je le prie de ne rien penser sur cela qui soit injurieux à l'amitié d'Octavie, car il pousse ses chagrins si loin, qu'aymant d'ailleurs autant la joye qu'il fait, on le soupçonnoit quasi d'avoir un secret pour donner de la douceur à l'inquiétude. »

Enfin la même lettre nous fournit quelques vers d'Isarn : « Je vous ay envoyé une lettre d'Acante, et je croy vous avoir dit qu'on a trouvé les vers que Zénocrate a fait admirables, chez Madame Z, qui commencent :

May, 1667.

Hélas ! je suis constant et je suis malheureux,
Bien que de nul espoir je ne flatte mes feux.
Je ne saurois estre inflexible,
Tout ce que fait Iris ne sert qu'à m'enflammer,
Et les rigueurs de la cruelle
Ont, malgré mes désirs, le droit de me charmer :
Ainsi la rose se couronne
De l'épine qui l'environne, etc.

Nous avons le regret de ne pouvoir plus maintenant qu'indiquer en quelques lignes la biographie du beau Zénocrate (1).

(1) Nous nous sommes adressé à l'homme le plus à même de nous renseigner sur Isarn, M. A. Combes, correspondant du ministère de l'instruction publique à Castres, et malgré son aimable empressement, il n'a pu nous fournir aucune indication. L'étude consacrée à Isarn par M. Noyral, dans sa *Biographie castraise* (t. II, v. 2), ne renferme aucun fait inédit.

Les détails manquent pour la fin de la vie d'Isarn. La dernière lettre de Mme de Rohan est du mois de mars 1666, et les porte-feuilles de Conrart ne nous fournissent plus aucun renseignement. Nous avons dit qu'à Castres, malgré les recherches les plus soigneuses, on n'a rien pu découvrir et nous sommes réduit à ignorer le nom de la femme de Zénocrate et même à douter très-sérieusement de la réalité de son mariage (1). Quand Colbert résolut de faire voyager celui de ses fils qui portait le titre de marquis de Seignelay, il lui adjoignit, pour l'accompagner en Italie, trois personnes: Isarn, un neveu de Mignard et François Blondel, architecte célèbre : tous trois rejoignirent le jeune voyageur à Toulon où ils s'embarquèrent le 23 février 1671 pour revenir au mois de mai. M. Pierre Clément a publié en 1867, la relation écrite par le marquis de Seignelay, mais le nom d'Isarn n'y est pas mentionné. Nous pensons que l'ami de Mlle de Scudéry accompagna également le fils de Colbert, au mois de juillet suivant, en Hollande. Puis le silence se fait de nouveau autour de lui, jusqu'à ce que nous

(1) M. Marion écrit, page 147 : « Le salon de Mlle de Scudéry va se dépeupler et se fermer. Isarn retourne dans le Midi, se convertit et se marie. » Il est fâcheux qu'il mentionne si laconiquement ce fait sans aucune preuve à l'appui.

trouvions dans une lettre de Mme de Sévigné, du 17 février 1672, où elle raconte la mort subite de Mme de Boufflers, ce passage : « M. Isarn, un bel esprit, est mort de la même sorte. Il s'évanouit dans une chambre où il avoit été enfermé par mégarde, et y mourut faute de secours. » Il paraît que ce triste événement se passa dans l'hôtel de M. de Seignelay auquel il était demeuré attaché.

Le frère d'Isarn, comme nous l'avons dit, continua la descendance de la famille. M. Combes nous a envoyé ce renseignement que nous ne pouvons mieux faire que transcrire textuellement : « Cette famille s'est continuée parmi nous jusques après la Révolution. Dans la suite, ses travaux de judicature finirent par faire anoblir quelques-uns de ses membres, comme le prouve le dernier représentant mâle, mort à Castres, avec le grade de major d'infanterie qu'il avait obtenu sous l'ancienne monarchie ; elle a laissé comme souvenir matériel, une maison bâtie par un des membres de la famille, où se trouve encore une cheminée monumentale avec le buste de Louis XIV, en terre cuite, entourée d'attributs guerriers d'une assez bonne exécution, le tout reposant sur des jambages de marbre rouge uni. »

APPENDICE

I

Nous plaçons les lettres inédites de Godeau et de Mlle de Scudéry, dont nous avons précédemment parlé. Nous y avons joint quelques pièces également de l'incomparable Sapho.

A Vence, ce 28 février 1654 (1).

Je vois bien que vous allez devenir l'oracle de la galanterie pour tout l'univers, et que comme on dit le platonisme, et le péripatétisme, pour ne point parler de jansénisme et de molinisme, qui sont des choses trop sérieuses, on dira le saphonisme pour expliquer la plus délicate galanterie. Je vous dis cecy avec raison, comme vous verrez par l'aventure que je vay vous raconter. Il y a huit jours que me promenant le long de la mer, en la considérant avec plaisir dans l'émanation où elle estoit qui pouvoit s'appeler une petite tempeste ; je vis tout d'un coup une chaloupe qui vint

(1) Conrart, tom. V, in-fol.

s'échouer contre une roche assez proche du lieu où je me promenois. Il y avoit trois hommes dedans qui firent un cry effroyable. Je courus aussitôt avec cette diligence que vous sçavez, et mes gens qui venoient derrière moi accoururent aussi, pour tâcher de secourir ces pauvres inconnus. Nous fusmes si heureux que nous les sauvasmes tous. Ils étoient espagnols, et celuy qui estoit le maître des deux autres, paroissoit un homme de condition, à sa bonne mine et à l'air de sa parole. Il me fit un compliment tout-à-fait galant, quand il fut un peu revenu de son étonnement et me dit que tout Espagnol qu'il estoit, il me vouloit bien confesser qu'il avoit eu peur de perdre la vie, mais aussy que c'estoit par ce qu'elle n'estoit plus à luy, et en prononçant ce dernier mot, il fit un grand soupir. Je songeay aussitôt à vous, et je vous souhaitay pour lui répondre à sa galanterie. Je le fis entrer dans une cabane qui se trouve proche où il se sécha, et quand il fut en estat de pouvoir marcher, je le priay de monter sur un des chevaux que je faisois mener, et de venir se reposer dans ma maison de campagne qui n'est pas fort éloignée du rivage de la mer. Il me dit encore fort galamment qu'il estoit libre, il me diroit qu'il se rendoit mon prisonnier. Je l'obligeay à se mettre au lit en arrivant, mais il n'y demeura qu'un quart d'heure, au bout duquel il me vint trouver dans une allée d'orangers, où je me promenois, et où je songeois à luy. Après quelques compliments, je le priay de contenter ma curiosité et de m'apprendre ses aventures, que je jugeois devoir

estre tout à fait extraordinaires. Il ne se fit point presser, et nous estant assis, il commença son discours avec un grand soupir. Mais ce discours est trop long pour l'écrire et je croy que vous suppléerez fort aysément son récit et mesme plus galamment, quoiqu'en vérité je n'aye jamais rien entendu de plus joly ou de plus agréable. Il mesla sa narration de beaucoup de vers spirituels et fort tendres. J'en retins quelques couplets et je les trouvay si beaux, que je les ay mis en françois. Je vous les envoye à sa prière, et il vous auroit envoyé lui-mesme l'original, s'il n'eut pas esté blessé à un doigt qui l'empesche d'escrire. Il vous en demande votre jugement, mais plutost pour les sentiments que pour les paroles sachant, m'a-t-il dit, que vous avez le droit de sonder les cœurs de tous ceux qui ayment. Je l'arresteray jusqu'à ce que j'aye reçu de vous vostre réponse, et je ne doute point qu'elle ne luy augmente l'admiration où il est pour l'esprit de Sapho. »

Le mage de Sidon à la très-illustre Sapho.

De Vence, le 16 may 1654 (1).

Le moys de may est aussy agréable pour Paris qu'il est triste pour ma solitude. Les rossignols n'y chantent point, nos orangers ont encore leur verdure

(1) Conrart, vol. V, in-fol.

de l'hyver, nos préries sont noyées ; le ciel est couvert d'un brouillard effroyable ; le soleil ne paroit plus, et toute la nature semble estre proche de sa mort. De sorte qu'en cet estat tous les objets que je voys ne m'inspirent que des pensées sombres et mélancoliques et que j'ay moins d'esprit qu'à l'ordinaire. Cependant j'aurois besoin de tout le feu et de toute la lumière du soleil, de toutes les fleurs des préries et des jardins et de toutes les richesses de nos arbres, si je voulois répondre aux deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire, ou plutôst que vous m'avez escrites pour Dom Luis. Il les a lues avec un transport de joye et une admiration que je ne vous puis expliquer, et comme il ne peut encore se servir de sa main pour vous faire réponse, il m'a prié de luy servir de secrétaire. Je vous dis donc de sa part que si Sapho a pour luy de la jalousie sans amour, il a pour elle de l'amour sans jalousie. Ne souhaitez pas de chasser Palinis de son cœur pour y régner en sa place ; vous luy ressemblez si parfaitement que l'on peut dire que vous êtes la mesme chose ; si bien que vous pouvez fort bien y demeurer avec elle, et comme vous estes jalouse sans estre amoureuse, vous souffrirez une rivale sans ressentir les fureurs de cette passion qui est, à ce que l'on dit, plus cruelle que toutes les furies de l'enfer. Je ne l'ay jamais éprouvée, c'est pourquoy j'en parle de la sorte. J'ay eu deux cœurs en ma jeunesse, l'un que je tenois entre mes mains et qui me servoit pour badiner et pour me divertir. Il en sortait souvent pour aller en d'autres

faire son quartier, mais il y revenoit toujours, un peu flétry à la vérité, et quelquefois égratigné légèrement, de quoy il estoit aussytost guéry. Mon autre cœur me servoit pour aymer tout de bon, et je l'ay engagé très-rarement. Le premier n'avait pas le loisir de devenir jaloux et le second choisissoit si bien, qu'il n'a jamais eu sujet de l'estre. Regardez bien dans ce petit coin où vous tenez des cœurs en réserve, vous y trouverez le dernier, si vous l'avez voulu recevoir. Mais serai-je si malheureux, que vous ne vous fussiez pas aperçue de l'avoir ? Il me semble, sans le beaucoup vanter, qu'il a des choses assez remarquables pour se faire distinguer des autres, qui peuvent estre plus galans, mais qui ne seront jamais ni aussy fidèles, ny aussy tendres pour vous qu'il se vante d'estre. Comme Dom Luis à leu ce que je vous escris, il m'a dit que j'avais deviné sa pensée et qu'il vous supplioit de le croire tout tel que je suis. Ne parlez donc plus............ très-heureux que vous ayez gagné. Ne craignez ni les beaux yeux, ni les blanches mains, ni le sein admirable, et moins que tout cela encore, l'esprit de Palinis, mais songez seulement à bien traiter D. Luis, qui a pour vous tout le respect, toute l'estime et toute l'amitié que vous souhaitez.

De Mlle de Scudéry à M. l'Evêque de Vence.

Du 23 septembre 1654 (1).

J'ay tant de choses à vous dire que je ne croy pas que je puisse vous les dire en une seule lettre, car il faut que je vous écrive comme à M. de Vence, il faut que je vous face un grand éloge, comme à l'auteur du poëme de saint Paul ; il faut que je vous loue comme un grand peintre, et il faut que je vous écrive un billet galant digne du mage de Sidon, de Dom Luis et de l'amant de Palinis. Il faut mesme mon esprit pour louer cette fameuse éclipse, où l'on voit briller, le vostre avec un exclat qui surprendrait étrangement, si vous n'aviez accoustumé vos amis à n'estre plus surpris de ce qui part de vous. C'est pourquoy, Monsieur, il faut que vous trouviez bon, puisque vous estes 4 ou 5 hommes, que je vous écrive 4 ou 5 lettres, et que je me conforme au vieux proverbe qui dit : A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR.

Lettre à Mgr l'évêque de Vence.

« Monseigneur, si le soin de vos amis estoit incompréhensible avec celui de la bergerie dont vous estes

(1) Conrart, t. V, in-fol.

le pasteur, je ne serois pas assez hardie pour vous prier de me donner quelque place dans vostre mémoire, et de me faire la grâce de me conserver vostre amitié. Mais sachant que vous avez encore plus d'amis que de brebis à conduire, je crois qu'il seroit injuste de vous donner tout entier aux uns et de ne donner rien aux autres. En mon particulier, Monseigneur, je vous promets que je ne vous donneroy nulle peine, que je ne m'égareray point, que je ne vous mettray jamais dans la nécessité de me rapporter comme une brebis fourvoyée, et que je ne diroy, ni ne feroy, ni penseroy jamais rien, qui me puisse rendre indigne de porter la glorieuse qualité, Monseigneur, de vostre très-humble et très-obéissante servante.

MADELEINE DE SCUDÉRY.

Lettre à l'illustre auteur du poëme de saint Paul.

—

Monsieur, quoyqu'il ne m'appartienne pas de vous donner de l'encens, je ne m'en saurois empescher. Recevez donc celui que je vous offre, comme s'il estoit du plus pur que le soleil ayt jamais produit, et souffrez, s'il vous plaist, que je vous donne des louanges à ma mode, c'est-à-dire proportionnées à la faiblesse de ma connaissance. Je n'ay donc garde d'entreprendre de vous louer de l'ordre de votre ouvrage,

ni d'admirer comment vous avez pu donner les grâces de la poésie profane à un poëme de dévotion, où vous n'aviez pas la liberté de l'invention tout entière, car cela n'est pas de ma juridiction ; et je m'exposerois à sortir des règles de la bienséance de mon sexe, si je me meslois de parler de celles d'un poëme héroïque ; quand mesme je le pourrois faire sans montrer mon ignorance. Mais je vous diroy seulement, que les vers m'en ont semblé fort beaux et fort naturels, tout ensemble, quoy qu'ils ayent de la force et de l'élévation ; que les sentiments en sont fort justes ; que l'amour divin et l'amour terrestre y sont également bien touchés ; que le démon qui fait parler Cécile à Lucine a la mine d'avoir autrefois leu l'*Arniate*, à l'endroit où une certaine conseillère d'amour est introduite, et que les femmes vous ont une extrême obligation, car enfin quoyqu'on leur défende de lire l'Ecriture sainte, elles ne laisseront pas de la lire, en lisant votre ouvrage, et de la lire avec un plaisir, qui pourra leur estre utile, puisqu'il est assez naturel d'aymer ce qui plaist, et de se laisser persuader à ce qu'on ayme. Je ne vous dis point que j'ay trouvé des descriptions admirables, et des comparaisons fort justes dans ce beau poëme, car si je voulois tout dire, je ferois une trop longue lettre, et je ne vous dirois de longtemps que je suis plus que je ne puis l'exprimer, Monsieur, etc.

Réponse de l'évêque de Vence à Mlle de Scudéry.

17 octobre 1654 (1).

La Providence m'a donné un troupeau à conduire, où j'ai des brebis galeuses, mutines, rebelles et farouches, et qui n'entendent rien aux chansons du berger, ni aux airs de son chalumeau, qui s'égarent à tous moments, et qui aiment mieux les chardons que le thim ou le serpolet ; mais ma bonne fortune m'a donné des amies qui sont belles, galantes, propres, bouclées, poudrées, douces, civiles, qui prennent plaisir à m'ouïr chanter ; qui chantent admirablement elles-mesmes, et qui mangent plus volontiers des bisques que des meilleurs herbes du monde. Ne vous étonnez donc pas, Mademoiselle, si le soin de ma bergerie ne m'occupe pas si fort l'esprit, que je ne songe souvent à des personnes que mon cœur a reçues si volontiers et avec qui il s'entretient si agréablement. Vous me feriez grand tort si vous doutiez du rang que vos qualités excellentes vous y donnent. En vérité, il est tout à fait séparé de celuy où sont les autres, et je vous regarde comme une personne en qui je les puis trouver toutes, quand je les aurois perdues. Vostre raison et vostre intelligence vous rendent capable de con-

(1) Ibid.

duire des sauvages et de les discipliner. Comment pourriez-vous vous fourvoyer vous-mesme ? Il y a des délices inexplicables dans votre entretien : comment me pourriez-vous donner de la peine ? Vous ne dites rien que d'admirable, comment ne pourrois-je pas souhaiter que vous n'aymassiez toujours, et que vous me conservassiez la qualité de vostre très-humble serviteur.

Réponse de Sapho au secrétaire des quatre maistres.

27 novembre 1654 (1).

Si feu César d'heureuse mémoire eust un tel secrétaire que vous, l'histoire n'eut jamais dit qu'il dictoit à quatre des siens tout à la fois, car il se seroit assurémment reposé sur vous de toutes ses despesches, soit qu'il eust voulu donner des ordres de guerre, ou écrire des lettres d'amour à la sœur de Caton. En effet, il est croyableque vous auriez aussi bien fait parler un héros amoureux qu'un mage, un auteur, un peintre et un galant espagnol. Quoi qu'il en soit, vous m'avez paru si bien informé des sentiments des quatre personnes que vous avez fait parler, que j'ay creu qu'il vous suffirait de vous escrire pour faire

(1) Conrart, vol. in-fol.

savoir les miens. Je vous conjure donc d'assurer votre mage illustre que je ne suis pas trop marrie qu'il ayme autant ses amies que ses brebis, quoique je ne sois pas du nombre des poudrées, des frisées et des belles. Pour le célèbre auteur dont vous avez si modestement exprimé les sentiments, dites-luy s'il vous plaist que je n'oserois plus luy donner d'encens, après avoir receu celui que vous m'avez envoyé de sa part, car il est certain que le sien vaut incomparablement mieux que celuy que je pourrois luy offrir. Mais pour ce pauvre peintre qui voudroit volontiers, à ce qu'il dit, se graver dans mon cœur, dites-luy qu'il faust que chascun fasse son métier, qu'on ne grave point avec des pinceaux et qu'il entreprendroit une chose aussi estrange de vouloir graver avec un pinceau, que si quelqu'un vouloit peindre avec un burin. Encore une fois dites-luy qu'il ne se mesle que de ce qui regarde directement l'art dont il s'acquitte si dignement. Aussi bien suis-je persuadée que de l'honneur dont il est, il vaut mieux qu'il soit peintre que graveur. Car en gravant, chaque trait est ineffaçable ; on se repent inutilement de ce qu'on a fait, au contraire, lui quand il a ses pinceaux à la main, il change, il efface et suit tous les caprices de sa fantaisie comme bon luy semble. En effet, j'ay ouy dire qu'il fait quelquefois des petits amours si jolis et si bien représentés, qu'on diroit qu'ils sont tous prêts à tirer de l'arc pour blesser le cœur de quelque dame, et puis, que tout à coup se repentant de son dessein, il passe l'éponge sur sa peinture et fait disparaître tous ces amours, sans qu'il

en reste rien, ni dans son idée, ni sur sa toile ; car en fort peu de temps, changeant l'ordonnance de son tableau, on voit des anges où l'on avoit vu des amours. De sorte que pour en revenir où j'en estois, il vaut mieux qu'il soit peintre que graveur. Mais je ne songe pas que vous connaissez mieux l'honneur de ce Raphaël moderne que moy, et que je ne vous en puis rien apprendre. Pour vostre Dom Luis, c'est un estrange espagnol, qui a bien la mine d'avoir au moins une Palinis en tous les lieux où il passe, et je ne say mesme si on ne pourroit point assurer que le grand Turc n'a pas plus de sultanes qu'il a de Palinis. Aussi vous puis-je dire sans mensonge que si ce n'étoit que celle à qui il attribue particulièrement ce nom-là, n'est pas trop d'humeur à engager son cœur tout entier, elle ne se feroit pas grand scrupule d'avoir plus d'un Dom Luis, n'y ayant rien de plus équitable que de rendre fidélité pour fidélité, et inconstance pour inconstance. Cependant tout volage qu'est vostre Espagnol, il plaist à Palinis ; il ne luy plaist pourtant pas plus que vous luy plaisez, et je puis vous assurer que l'affection qui est entre eux, est si innocente, que ce prétendu Dom Luis n'a jamais obtenu plus de faveurs de Palinis, que vous n'avez obtenu,... qui n'estes point amoureux d'elle et qui ne lui avoit jamais demandé nulle....... Croyez bien et soutenez-lui hardiment qu'il n'y a pas plus de part que vous, et que c'est véritablement en cette rencontre qu'on peut dire : Tel maistre, tel valet. Une autre fois je vous en diray davantage, mais il est bon qu'une pre-

mière lettre ne soit pas trop longue, de peur que vous n'en voulussiez pas recevoir une seconde, aussy mal écrite que celle-cy.

Billet au mage de Sidon travesti en Don Luis (1).

Quoyque je prenne autant de part aux aventures de votre galant Espagnol qu'aux vostres, je ne laisse pas de vous dire, que je suis tout-à-fait ayse qu'il se soit évanouy, puisque son évanouissement a produit un si agréable effet; car enfin je puis, ce me semble, assurer hardiment, jamais soufflet n'a esté suivi d'une aussy galante aventure et si peu funeste, et qui depuis que la lune a commencé d'éclipser le soleil pour la première fois, nulle éclipse n'a mieux, ni plus heureusement imaginé, que cette métamorphose. Je voudroy bien, puisque vous êtes en si bonne humeur d'en faire, que vous voulussiez un peu me changer en quelque chose qui valut mieux que moy. Je vous déclare pourtant que je ne veux point estre oranger, quoique pourtant vous ayez fait dans vostre ouvrage le plus bel oranger du monde. Je ne veux pas mesme estre pierre précieuse. Mais si vous me pouviez changer en Palinis, ou, si vous le voulez, en mage de montagne, vous me feriez un grand plaisir. Pour moy,

(1) Ibid.

je crois fermement qu'il ne tiendra qu'à vous, puisque cela ne sera guère plus difficile que de faire un arbre de la belle Licoris. Si vous me donniez le choix de ces deux métamorphoses, vous m'embarrasseriez fort, car il y auroit grand plaisir à estre aussy galant que le mage, et il y en auroit aussy beaucoup à estre aussy aymable que Palinis, et qui plus est, aussy aymée d'un galant Espagnol. Car en vérité, ce n'est pas un aussi grand avantage qu'on pourroit penser, que d'estre aymable, si on ne sait se faire aymer. Mais enfin, je vous laisse le choix de me métamorphoser comme il vous plaira. Je vous assure que je n'en dirois pas autant à tout le monde, car, quoique je ne sois ni galante comme le mage, ni belle comme Palinis, il y a peu de gens contre qui je voulusse changer de cœur. Pour tout le reste, j'y gagnerois, mais pour ce cœur dont je parle, j'avoue que j'y pourrois quelquefois perdre en le changeant contre des cœurs de princesses et peut-estre mesme de reynes. Mais je songe pas que je m'estois engagé à faire un billet galant, et que celuy-cy est bizarre, déréglé et sans suite aucune. Je n'en saurois pourtant faire un autre pour aujourd'huy, et tout ce que je vous diray encore est de vous conjurer de ne manquer pas à la première éclypse de lune, de m'envoyer une nouvelle métamorphose, car, puisque celle du soleil vous a si bien réussy, il faut que celle de lune en face autant, et je ne say mesme, si je ne vous prieray point encore de faire quelque chose pour cette belle étoile qui porte le nom d'une belle déesse : SAPHO.

Enfin je suis venu à bout de faire trois mauvaises lettres et un mauvais billet. Je crois qu'à parler raisonnablement il eust vieux valu ne faire qu'une jolie lettre, ou qu'un billet doux. Mais on ne fait pas tout ce qu on veut, car si on le faisoit, je vous assure que je serois digne de vostre estime et de vostre amitié, et que je vous dirois mille agréables choses que je ne vous dis point. Ce n'est pas que je n'en pense quelquefois d'assez raisonnable, mais je suis devenue si paresseuse, que je ne cherche pas seulement à apprendre l'art de les dire. Devinez donc si pouvez tout ce que j'ay dans le cœur et croyez fortement, que soit que je vous regarde comme M. l'évêque de Vence, comme l'illustre auteur du poëme de saint Paul, comme le plus grand peintre du monde, comme le mage de Sidon ou comme le plus galant Espagnol de la terre, je vous honore, vous estime, vous respecte et vous ayme également.

Réponse de Don Luiz à l'illustre Saphō (1).

Le soufflet que la divine Palinis receut de son galant brutal, me fit évanouir d'horreur, mais pour vous confesser la vérité, un souffle amoureux de la belle bouche de cette admirable personne, non-seulement m'a retiré de ma pâmoison, mais m'a inspiré

(1 Ibid.

la métamorphose que vous trouvez si heureusement imaginée. Mais si ce souffle m'a éclairé l'esprit, en mesme temps il m'a si fort échauffé le cœur, que je crois que le vent de mes soupirs auroit fait fondre toute la neige des Alpes que je viens de passer et sécher tous les torrents qui en descendent, si je n'eusse eu soin de les retenir, afin que rien d'un aussi beau feu ne s'exhale et ne se perde inutilement parmy des rochers et des précipices. J'en laisse échapper quelqu'uns en vous écrivant, illustre Sapho, et si vous voulez mettre ma lettre à l'endroit de vostre cœur, vous sentirez quelqu'étincelle du feu qui s'y écoulera de nouveau pour Palinis. On ne la louera jamais plus divinement que vous faites en me priant de vous changer en elle. Mais le père des Dieux qui peut changer toutes choses, ne pourroit pas faire cette métamorphose. Quand vous vîntes au monde, la nature vous donna tout ce qu'une mortelle pouvoit recevoir des richesses de l'âme, avec cette loy que firent les destinées inflexibles en leurs arrêts, que vous demeuriez toujours l'incomparable Sapho, tandis que vous seriez au monde, et qu'après vostre mort, vous seriez........ étoile qu'on nommerait la seconde Vénus du ciel et qui servirait de couronne au soleil. Mais cela n'arrivera qu'après un siècle. Cependant, je vous conjure de m'aymer et de croire que je disputeray avec tout le monde la qualité de vostre adorateur. — Enfin j'ay tant fait dans mes journées que j'ay servy de secrétaire aux quatre personnes à qui vous avez fait l'honneur d'écrire. J'aurois bien sou-

haité d'avoir mieux expliqué leurs pensées, car si j'eusse suivy leur sentiment, vous auriez veu quelque chose qui vous eut touché le cœur. »

Réponse de l'auteur de saint Paul à la quatrième grâce (1).

Encore que je n'ayme pas trop l'encens, à cause que je crains que la force de son odeur ne me face tourner la teste, toutefois celuy que vous me donnez est si précieux, que je ne puis m'empescher non-seulement de le respirer et de le sentir, mais de le boire et de le manger comme une viande qui vaut mieux pour mon esprit que le nectar et l'ambroisie. Les poëtes anciens ont dit que le soleil se nourrissoit des vapeurs de l'Océan ; c'est faire faire une chère fort mauvaise à un Dieu si délicat, qui la fait si bonne aux hommes. Mais la nourriture des plus excellents poëtes du monde ne peut estre plus délicieuse que celle de la vapeur de vostre encens, qui vaut mieux que le plus pur que le soleil ayt jamais produit dans la Judée. Il est digne non-seulement de la table que tenoient les Gymnosophistes, mais du temple de Delphes, et du ciel mesme. Quoyque me conseille la modestie, en cette occasion, je me veux laisser enivrer de ce breuvage, et dans cette douce ivresse,

(1) Ibid.

je me persuaderay que tout ce que vous me dites du poëme de saint Paul est véritable. J'admireray tout ce que vous y trouvez d'admirable et que je ne croyois pas y avoir mis. Je me réjouiray d'estre plus ingénieux que je ne pensois estre. Enfin je serois ravy de de me voir tout changé entre vos mains. Mais quoyque tout cela me donne un grand plaisir, j'en aurois un incomparablement plus grand, si vous m'aymez toujours avec autant d'ardeur que vous avez de lumière à dire les belles choses que vous m'avez écrites.

Réponse à M. l'évesque de Vence.

Du 16 janvier 1660 (1).

Au milieu du mois de décembre
Dans vostre salle ou vostre chambre
A l'aspect de mille orangers
Qui parfument tous vos vergers,
Et dont la feuille est toujours verte,
Vous disnez la fenestre ouverte
Et respirez un air plus doux
Que celuy de may n'est pour nous;
Tandis que fort mal à mon aise,
Ou dans mon lit ou dans ma chaise,
Mon logis me sert de prison,
Où la rigueur de la saison
Tenant mon corps à la torture
A cause que l'hyver me dure
Plus que ne font l'esté, l'automne et le printemps,

(1) Conrart, t. IX, in-fol.

Et me tient lieu de quatre-temps
Puisqu'il me fait faire abstinence,
Me réduit à la continence
Et me donne pour pénitence
De vivre toujours en souffrance.
Ce temps de glace et de douleurs
Pourroit-il produire des fleurs,
Pour moy Permesse en est stérile
Et Parnasse ne m'est fertile
Qu'en épines et qu'en chardons ;
Je ne vois sur tous ses buissons
Que grate-cus pour toutes choses
Au lieu d'y voir de belles roses ;
Encore estant toujours mal adroit et malsain
Je n'en saurois cueillir sans me piquer la main.
Vous qui n'estes pas de cette confrérie
Et qui loin de l'infirmerie
Estes aussy frais qu'un gardon,
Jamais épine, ni chardon
Ne vous fit la moindre piqûre,
Aussy ni chaleur, ni froidure
Ne sèche, ni gèle vos fleurs.
Elles conservent leurs couleurs,
Mesme en les cueillant vostre main les rend telles
Qu'elles deviennent immortelles.
Vous courez par monts et par vaux ;
Par d'infatigables travaux
Sans cesse vostre esprit compose
Tantost en vers, tantost en prose
Des ouvrages dont la beauté
Charmera la postérité.
Enfin vostre discrète langue
Soit en sermon, soit en harangue
Parle toujours si saintement,
Si doctement, si purement
Qu'en tous sens elle est admirable
Et qu'elle est mesme redoutable
A ceux qui ne redoutent rien,
Ce qui certes témoigne bien
Qu'estre éloquent et solitaire
N'est pas toujours chose contraire,
Et qu'au désert et dans un coin,

Tel ermite qui vit fort loin
De toutes affaires publiques
Est mis au rang des politiques,
Plutost que ceux qui dans Paris
Prennent pour des charivaris
Des farces ou des comédies,
Toutes les pièces hardies,
Que la fortune chaque jour
Se plait à jouer dans la cour :
Qui la connoissent infidèle
Ne veulent, ni n'attendent d'elle,
Ni récompenses, ni bienfaits,
Et qui bornent tous leurs souhaits
A mener une vie égale
Honneste, tranquille, frugale,
A peu craindre et peu désirer,
A n'apprendre, ni murmurer
A ne flatter ni ne médire
Pour éviter de se dédire ;
A n'estre ni fier, ni soumis,
A ne faire que peu d'amis,
J'entends ces amis de bale
Amis d'intrigue et de cabale,
De politique et d'intérêt,
De qui le cœur est toujours prest
A changer ainsi que la lune
Au moindre vent de la fortune.
J'en suis rebuté pour jamais
Et ne veux mettre désormais
Qu'au rang des pures bagatelles
Toutes les amitiés nouvelles ;
Car, comme on dit, un vray trésor
Est de vieux amis et de vieux or.

Lettre au plus grand peintre du monde (1).

Monsieur, quoyque j'aye vu des tableaux de tous les grands peintres, depuis Michel-Ange jusqu'à Poussins, je puis dire que je n'en ay jamais vu de si hardiment touchés que les vostres, ni de si achevés tout ensemble. Tous les autres peintres ont eu un talent borné, car les uns n'ont esté propres qu'à faire des figures, les autres qu'à faire des paysages. Il s'en est trouvé qui n'ont seu faire que des fleurs, et d'autres que des fruits et des coquilles. Il y en a qui ont admirablement réussy cent figures en un seul tableau; il s'en est trouvé qui n'ont seu bien faire qu'une tête seulement. L'on en a mesme veu qui ont fait des tableaux d'architecture merveilleux qui n'eussent pu représenter un chat. Il s'en est vu plusieurs qui ne savoient bien peindre que des animaux morts et quelques-uns mesme qui ne représentoient parfaitement que des chaudrons et ustensiles de cuisine. Mais pour vous, Monsieur, vous estes capable de tout, et vos tableaux de sainteté ne laissent pas de faire connoistre que que vous estes assez savant pour peindre toute la nature avec une égale perfection. Mais après vous avoir loué en général, il faut que je vous loue en particulier, de ce qu'il me semble que vous avez pris

(1) Ibid.

plaisir à peindre la sainte dont je porte le nom. Pour moy, de la façon dont je la voy, je ne puis m'empescher de la nommer la Vénus céleste, car il est vray qu'elle a des choses tout à fait propres à faire naistre l'amour divin. Je voudrois vous en dire davantage, mais j'ai aujoud'huy une plume qui écrit si mal, qu'elle n'est pas trop propre à louer les meilleurs pinceaux du monde, et ce sera bien assez si elle peut encore vous faire dire icy que personne n'est plus que moy, Monsieur, vostre, etc.

Réponse d'un apprentif en peinture à la dixième Muse.

Madame, il ne suffit pas à Vostre Altesse Musaïque de donner au public des peintures merveilleuses, afin que ceux quiayment un art si noble, ayent d'excellents modèles à imiter ; vous avez encore la bonté de jetter les yeux sur les barbouilleries que font les plus ignorans apprentifs et de leur donner courage par vos louanges. C'est ainsy que je reçois cette admirable lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où vous parlez si divinement de tous les pointres, et des manières si différentes de leur peinture, qu'il est bien aisé de voir que vous estes la muse qui préside à cet art, et qui l'enseigne aux hommes. Pour moy, je l'ay aymé dès ma jeunesse et j'ay eu plus d'envie de deve-

nir un grand peintre que de bonheur de jouir de l'effet de mon désir et de mon travail. Les tableaux que vous avez loués si avantageusement sont plutost croqués qu'achevés, et si quelque chose y peut plaire, c'est plutost le dessein que l'ouvrage. Si vous avez la bonté de ne vouloir marquer leurs défauts, qui n'y sont demeurés que parce que je ne les ay pas connus. Il est vrai que mon cœur a peint le tableau de la sainte Baume, mais quelque beauté qu'il puisse avoir, il a sujet de rougir du nom de Vénus céleste que vous lui donnez. Des esclaves et des poltrons ont quelquefois porté les noms de Cyrus et d'Alexandre, et je suis résolu de me servir de ce glorieux titre, comme d'un illustre motif pour travailler désormais avec tant de soin, que je n'en sois pas tout-à-fait indigne. J'ay besoin pour cela, Madame, de vostre inspiration et de vostre conduite. S'il vous plaist de me tenir la main, je feray des pièces qui donneront de la jalousie aux Michel-Ange, aux Titien et aux Carrache. Mais j'aymerois beaucoup mieux avoir trouvé le secret de me graver dans vostre cœur, que celuy de savoir peindre toute la nature.

—

Les lettres suivantes sont adressées à Mlle de Scudéry, par un des principaux habitués de ses samedis, le « galant Mérigène » dont il a été jusqu'ici impossible de déterminer le nom. M. Rathery n'a pas été plus heureux que M. Cou-

sin qui écrivait : « Nous ne savons qui est Mérigène. Il paraît que c'était un homme du monde qui n'osait se risquer à faire le bel esprit. » Et, dans une lettre de Pellisson du 9 octobre 1656, il associe ensemble Sapho, Théodomas (Conrart) Nérise, (Mme Conrart), Agélaste (Mlle Boquet) et Mérigène, pour les regrets que lui cause une séparation momentanée. Nous n'avons rien pu découvrir, sinon que Mérigène n'était pas un ancien ami, car le 10 octobre 1656, Mlle de Scudéry mandait à Pellisson : « Pour l'aimable Mérigène, il n'y a pas encore assez longtemps que le connois. »

. . . .

Mardi soir, 10 octobre 1856,

« Mérigène ayant soutenu fort opiniastrement...... qu'il ne pouvoit escrire que mal et avec grande difficulté, pour la désabuser de cette erreur, elle luy écrivit à l'heure mesme ce billet, et l'obligea d'y répondre sur le champ, comme il fit, ce qui assura toute la compagnie et le convainquit luy-mesme qu'il s'estoit défié injustement de ce qu'il estoit capable de faire :

« Je vous trouve sans doute tel qu'il faut estre pour mériter l'amitié d'une fort honnête personne, car vous avez de l'esprit, vous estes bon et je vous croy

fidèle et discret, mais après tout vous estes bien ardent amant pour oser espérer que vous serez constant amy. Apprenez-moi donc, si une maitresse vous commandoit de rompre absolument avec la meilleure amie que vous eussiez, si vous ne le feriez pas, car je seray bien ayse de savoir vos sentiments là-dessus, parce que de l'humeur dont je suis, je ne veux point commencer d'amitié qu'avec l'espérance de la voir durer éternellement. »

Réponse de Mérigène à Sapho.

Je ne désavoue pas que je ne sois bon, discret et fidèle, mais pour avoir de l'esprit, vous allez voir, incomparable Sapho, que j'ai raison de n'en pas tomber d'accord ; car en vérité, si j'en avois, il me semble que vous m'avez donné un beau champ pour le faire paroistre. Mais enfin, esprit à part, vous saurez que je ne suis point content de la question que vous me faites et que je tiens à injure l'incertitude dans laquelle vous me témoignez estre. Est-il possible que vous, qui me parlez si bien du pouvoir de l'amour, vous puissiez douter que je puisse rien refuser à une maîtresse. Il est donc fort vray que j'obéiray aveuglément à la personne que j'aymeray comme vous l'entendez. Mais que cela ne vous mette point en peine, je croy que j'ay esté amoureux ce que je le seray de

ma vie. Aussy vous pouvez estre assurée que l'amour ne nuira jamais à l'amitié que je veux avoir toute ma vie pour vous. Je vous parleray plus respectueusement, si je n'estois persuadé qu'il ne faut pas qu'une déclaration d'amitié sente le compliment.

Billet de Mérigène à Sapho.

Sapho saura que Mérigène
Ne fut jamais en telle peine
Car il auroit un grand désir
De luy mander le déplaisir
Qu'elle a depuis qu'elle est absente,
Mais rien ne la contente ;
Quand il veut l'exprimer en vers
Il croit le faire de travers,
Quand il veut écrire en prose,
Il trouve que c'est peu de chose.

Tout de bon, incomparable Sapho, je ne croyais vous regretter la moitié tant que je le fais, quoique je creusse vous regretter honnestement ; je m'imaginois bien qu'une personne aussy douce, aussy sociable, aussy spirituelle et aussy bonne que vous ne pouvoit s'éloigner sans laisser bien du chagrin aux gens ; mais à vous parler avec sincérité, je n'eusse jamais pensé que vostre absence eusse esté si difficile à supporter. Théodamas à qui elle ne donne guère moins d'inquiétude qu'à moi, vous l'a écrit de manière la plus agréable et la plus galante du monde. Il ne s'est pas contenté de parler pour luy, il vous fait regretter

par toute la nature ; il n'a laissé ni source, ni rivière, ni bois, ni saussaie, ni colline, ni vallon, ni verger, ni parterre, ni perron, ni dryade à qui il ne fasse faire des plaintes de vostre éloignement. La cigale mesme de Savigny et la symphonie de Rys n'y ont pas esté oubliés. Voilà ce que c'est, d'avoir bien de l'esprit, on parle mesme éloquemment de sa douleur. Pour moy qui n'en eus jamais beaucoup, c'est-à-dire, d'esprit, afin que vous ne vous y trompiez pas, je vous avoue que je ne suis pas faché de m'en trouver encore moins aujourd'huy, que je m'en suis trouvé de ma vie, car il me semble qu'il y a quelque gloire à estre stupide, quand on veut parler de l'ennuy qu'on a de ne vous plus voir. Faites donc quelques cas, je vous en supplie, de ma tendre stupidité, et souvenez-vous que cela joint à la liberté que je prens de vous escrire, sans me faire aucune violence, vous doit tout-à-fait persuader que j'ay pour vous toute l'estime et toute l'amitié dont je suis capable.

Pour l'égale et douce Agelaste
Qui chérit ses amis sans faste,
Elle saura que c'est de tout cœur
Que je me dis son serviteur,
Mais je dis de la bonne sorte
Ou le diable m'emporte.

Réponse de Sapho au galant Morigène.

Du 27 octobre 1656.

Vous rymez assez galamment,
Vous écrivez flatteusement.
Mais quand on se plaint d'une absence,
On dit toujours plus qu'on ne pense.

Vous ne trouverez pas mauvais que je sois dans ce sentiment-là, car je croiois qu'on me regrettast autant que vous et Théodamas voulez que je le croye, j'en auray trop de vanité, et il pourroit estre qu'en croyant trop facilement d'estre fort aymée, j'en deviendray encore moins aimable. Souffrez donc que je n'ajoute nulle foy à tous les prétendus regrets de tant de choses impossibles et que je retranche mesme une petite partie des vostres. Nous croyons bien, Agélaste et moy, que vous vous estes aperçu que nous n'estions plus en votre voisinage et que vous en avez mesme esté marry, mais nous ne croyons pas vous avoir donné un assez grand plaisir pour causer une grande douleur, car en ces occasions, la mesure du bien est la mesure du mal. Quoyqu'il en soit, vostre billet est galant et fort bien escrit, et jamais

Un novice de billets doux
N'en a jamais si bien écrit que vous.

Après cela je n'ay plus qu'à vous dire qu'Agélaste vous est tout-à-fait obligée d'avoir si bien employé les vers qu'elle fit dans l'allée des Dryades, mais comme elle n'a pas aujourd'hui son humeur poétique, vous vous contenterez de savoir qu'elle vous ayme autant qu'elle vous l'a promis, quoyqu'elle n'en jure pas comme vous, car, comme vous savez, les sermons en prose n'ont pas bonne grâce de la bouche d'une femme.

Avec votre permission, j'assureray vostre aymable cabinet de la continuation de mes louanges. »

Nous terminons par une courte pièce en l'honneur de Sapho :

Huet à Ménage

Caen, 2 novembre 1663.

«......... Mlle de Scudéry et Zénocrate, dans les lettres qu'ils ont escrites à Mme de Caen, n'allèguent point d'autre raison de leur opinion que *qui n'estoit un doux entretien* est beaucoup plus tendre que l'autre, et qu'une personne qui saura ce que c'est que tendresse, ne diminuera jamais le prix d'un doux

entretien avec une maîtresse, comme on fait en disant *qui n'estoit que*... Voilà le sommaire de leurs raisons, mais je leur demanderois volontiers si c'est un sentiment fort tendre de dire à sa maîtresse : *Je renonceray à vostre empire si vous ne m'accordez la dernière faveur*. On ne peut pas dire que cela soit fort tendre ni fort soumis, ni fort respectueux ; puisque la fin de la chanson n'est pas tendre, pourquoi veut-on donc que le commencement le soit. Pour moy, je dis que : *qui n'estoit un doux entretien* est plus tendre que : *qui n'estoit qu'un*, et que c'est parce qu'il est plus tendre que je l'aime mieux que l'autre. »

APPENDICE

—

Nous croyons les lettres de l'abbesse de Caen trop agréables à lire, et même trop curieuses par les menus faits qu'elles relatent, pour ne pas les donner toutes dans un appendice. Adressées à Isarn, elles sont assurément à leur place : mais nous sommes en outre persuadé que les lecteurs en prendront connaissance avec plaisir.

I.

Octavie à Zénocrate.

Quelque modération qui paroisse dans votre seconde lettre, je voy à travers cette modération affectée que vous enragez, croyant avoir sujet de vous plaindre de ce que je ne vous ay pas assez plaint de votre mal, *mais vous estes, en vérité, le plus déraisonnable et le plus bizarre garçon du monde, car si je ne vous ay pas témoigné plus d'inquiétude, ç'a esté de peur de vous en causer une par la mienne qui vous inquiétait plus que vostre mal*, et je ne suis coupable en cette rencontre que de ce que j'ay jugé trop avantageusement de vostre amitié quand j'ay craint que le déplaisir de m'avoir causé du trouble ne fust plus grand que le plaisir de vous voir plaint, ne doutant point que mes intérêts ne vous fussent plus chers que les vostres.

Ne tenez pas compte de mes maux, la dévotion que vous avez pour le mal de mère m'a fait rire ; j'ay peur qu'elle soit mal fondée. J'ai receu aujourd'hui une lettre de Sapho qui se plaint furieusement de la dureté, de la sévérité de nostre ami Théodamas. Les

gens qui se sentent autant de mérite que luy sont en danger d'estre quelquefois un peu ahourtés à leur sens, parce qu'elles sont accoustumés qu'on ne les trompe pas. Je ne veux point entrer en matière avec luy sur le différend de Boileau, de peur de le trouver coupable, et j'aurois dépit contre luy, si je voyois qu'il ne se rendist pas à la raison, plus pour l'amour de luy et moi-même que pour l'amour Sapho. Vous avez eu tort de luy dire que je crains ses pensées ; il croira peut-estre que c'est par précaution et une finesse et que nous sommes d'accord. Comme je l'estime effectivement autant qu'on le peut estimer, je vous avoue que ses pensées et ses jugements me sont en considération et que s'il allait plus loin qu'il ne faut, cela me feroit beaucoup de peine. — Guérissez-vous, mon cher enfant, pour l'amour de moy qui vous en prie et me mandez plus amplement de vos nouvelles. Adieu, il y a du monde qui m'attend au parloir ; je suis si pressée que je ne vous dis que la moitié de ce que je voudrois. — Sapho me mande que Boileau n'est point reçu à l'Académie et qu'il s'en devoit recevoir un autre que luy le lendemain (1). Mais que, s'il se présente une autre fois et que M. Conrart ayt autant de chaleur pour cette affaire, il réussira ; que M. de Pellisson en a d'autres plus pressées que d'estre toujours à s'y opposer.

(1) Gilles Boileau, frère de Despréaux, élu malgré les efforts de Ménage et de Pellisson.

De madame de Franqueville en apostille :

. . . . résister. J'ai envie de vous mettre à chacun une pierre au cou et vous jeter dans la mer. Ce sera ce coup-là qu'il faudra nager comme un canard, ou aller pêcher du coral avec cette pauvre petite carpe qui est pourtant plus jolie qu'un rossignol avec toutes ses gronderies. Adieu.

Au-dessous, de la main de madame l'abbesse :

J'ai honte des folies d'une fille si sage ; je vois bien qu'il n'y a rien de plus fort qu'elles quand elles s'y mettent. Je ne m'y fie aussi que de bonne sorte. Je vous envoye une lettre de mademoiselle de Montbazon (1) que je vous prie de me renvoyer quand vous l'aurez leue. J'ay bien envie que vous alliez trouver M. de Longueville, mais si la paresse vous prend, on ne tient rien. Je vous assure pourtant que si vous n'estes auprès de luy quelque temps devant que de venir à Caen, cela sera fort mal pour moy. Le lundy, je ne say point d'autre quantiesme.

(12 Mars 1659.)

(1) Sœur de l'abbesse, mariée au duc de Luynes, morte en 1684.

Octavie à Zénocrate, à Castres.

17 novembre 1665

Vous mettez un si méchant ordre à vos lettres, mon cher Zénocrate, que je ne les reçois jamais que trois jours après que je devrois les voir receues et de l'heure où je vous écris, c'est devant que d'avoir celles où j'aurois pu répondre dès mardy ou mercredy. Il en peut passer quelques-unes par les mains de Saint-Amand qui est très-soigneux, mais vous savez qu'il ne faut pas les y faire passer trop souvent. L'adresse de M. Chavanon est bonne. En vérité, cela est bien vilain à vous de ne point prendre toutes les précautions qu'il faut pour les lettres que vous m'écrivez. Je ne veux pourtant pas vous en gronder davantage, ni vous dire que j'en suis chagrine, car ce seroit vous récompenser au lieu de vous punir. Vous apprendrez de bien des endroits qu'Herminius a la liberté de voir ses amis et qu'on espère qu'il l'aura bientôt tout entière, Je vous envoie la lettre qu'il m'écrivit le jour mesme qu'il vit Sapho; sans mentir, j'ay tout à fait de la joye de celle qu'ils ont. J'avois fait promettre à Sapho de me rendre un compte fort exact de cette entreveue, et il n'y a point de plaisantes questions que je ne luy ay

faites. Vous savez que quand je suis en humeur de la questionner sur Herminius, il n'y a rien de fou qui ne me passe par l'esprit. Elle m'a tenu sa parole. Mais vous savez encore mieux que je suis une discrète confidente, et je ne tiens pas qu'il soit contre ma sainte profession de l'estre de Sapho. Quand j'aurois à trahir ses secrets, ce ne seroit pas de si loin ; les plus curieux à savoir ne se sont pas encore dits, car Pellisson a esté irrité et l'ert encore de mille gens de qualité. Il est le plus content du monde de vous et de Sapho aussi. Ne manquez pas à continuer de bien faire votre devoir envers eux comme il y a longtemps que vous le faites, car quelquefois vous commencez bien mieux les choses que vous ne les achevez pas, la persévérance n'estant pas votre vertu dominante.

Outre que mon cœur trouve son compte à la satisfaction de Sapho et d'Herminius, les aymant fort, assurément, je vous avoue que mon esprit y trouve bien aussy le sien et qu'il se va passer des choses qui me divertiront fort et que peu de gens sauront. Que n'estes-vous icy pour m'en dénicher quelques-unes dont ils ne s'appercevront pas eux mesmes et que, quelque confiance qu'ils ayent en moy, je ne pourray apprendre d'eux. J'ay fait en sorte qu'ils vous sachent gré de quelques services que je leur ay rendus tout fraichement en leur faisant comprendre que vous m'aviez témoigné une affection extrême pour Herminius. Je n'ay pas menty en cela et je n'estois pas fachée qu'ils creussent que je vous faisois le plus grand plaisir du monde en les servant, et je vois bien qu'ils

vous en savent gré. Sapho a donné fort soigneusement vostre mémoire à madame du Plessis-Guénegaud (1), qu'elle donnera à M. l'archevesque de Sens (2), comme vous le désirez, et elle fera bien assurément.

Sapho me mande qu'elle vous en rendra compte. On fait M. de Montausien duc et pair et il précédera les trois maréchaux de France que le roy fait ducs, c'est à dire MM. du Plessis, d'Aumont et de la Forté. L'ambassadeur de Portugal, qui doit conclure le mariage de mademoiselle d'Aumale (3) avec son maistre, est arrivé en France, et on croit qu'en peu de jours il sera à Paris avec pouvoir d'achever le mariage ; c'est ma sœur aînée qui me le mande et comme vous savez que c'est son affaire, aussi bien que la dernière de Savoye, voilà une grande joye pour elle. Le duc de Lorraine s'est marié avec la fille du comte d'Apremont (4) : madame la douairière en est fort affligée. Madame de Turenne se meurt (5) : ce sera une grande affliction pour madame de Rohan (6) et pour Théodamas ; nous sommes toujours également ensemble et cela ne changera point.

Je feray tout ce que je pourray pour les racomoder luy et Herminius. Je crois que l'amant de la nymphe

(1) Elisabeth de Choiseul, femme du Trésorier de l'extraordinaire des guerres.

(2) Mgr de Gondrin.

(3) Marie de Savoie-Nemours, mariée à Alphonse, puis à Pierre, roi de Portugal.

(4) Mariée en 1665 au volage Charles IV, duc de Lorraine.

(5) Charlotte de Caumont-la-Force.

(6) Anne de Rohan-Chabot, mariée en 1663 au prince de Soubise, frère de l'abbesse.

que vous croyez qui connoist mademoiselle Angélique Robineau, sera un peu attrapé de la liberté d'Herminius ; nous suivrons tout cela. J'ay esté estonnée qu'on ait obtenu la liberté de Pellisson pour voir ses amis quoique je la désirasse fort et que je la crusse prête, cela me donne quelque bonne espérance d'une meilleure fortune pour luy, et je vous diray un jour sur quoy je forme présentement ma conjecture. En vérité les choses changent à la cour en un instant, et il ne faut jamais s'assurer ni désespérer de rien, car tout peut changer en un jour. Il n'en est pas de même de mon cœur, Zénocrate, car il ayme toujours ce qu'il croit estre obligé d'aymer. Adieu, je n'ay pas un moment, et j'ay encore mille lettres à faire. Vous n'en serez pas plus mal partagé, je vous le promets, car je prieray Dieu pour vous, ou j'y penseray durant que je parleray aux autres.

Mandez-moi bien sincèrement si vous continuez à estre bien régulier tant à l'égard de Dieu que du monde, et comment va votre conscience ; quand vous croyez revenir ; comment vont vos affaires, mais sans m'en cacher la moindre circonstance, et si vous avez pour moy les sentiments que je désire que vous ayez et de la manière dont je veux que vous les ayez. Toutes vos sœurs vous font mille amitiés et il n'a rien de nouveau dans le petit couvent depuis les dernières nouvelles que je vous en ay écrites. Saint-Amand me paroit un très-honnête garçon, qui sait tout à fait vivre, qui a de l'esprit et de la sagesse, enfin il est de vostre race royale, c'est tout dire pour avoir de l'es-

prit. Mille recommandations à M. votre frère. — Keménecourt fait toujours bien des amitiés à Sapho, et m'a encore écrit aujourd'hui une lettre fort douce. J'ay bien envie de savoir si mademoiselle de Clisson et la Bastide feront bien la cour à Pellisson ; je vous en manderoy des nouvelles. Vous savez que mademoiselle de Clisson vouloit faire comprendre à M. D . . . il y a quelque temps, qu'elle et Pellisson avoient des sectes ensemble dont Sapho n'estoit pas. Ma belle sœur est grosse, c'est une grande joye pour madame de Rohan et pour son mary. Ma sœur de Luynes n'est point du tout marquée de la petite-vérole. Elle revient de Touraine et doit passer 5 ou 6 jours avec moy cet avent. Madame de Caen à écrit icy à ma sœur de Mégrigny une lettre qui commence : — De l'impatience que j'ay d'apprendre de vos nouvelles, ma main en a quitté son repos.

Sapho me mande que la chambre de Pellisson est la plus triste du monde ; il n'y a qu'une seule fenestre à double grille dans une muraille de six pieds d'épaisseur. Je viens de recevoir une lettre de ma sœur de Chevreuse à ce moment, où elle me mande qu'il a esté taxé, mais je n'ay jamais pu lire à combien.

D'Octavie à Zénocrate, à Castres.

8 janvier 1666.

C'est seulement pour vous dire, mon cher Zénocrate, que j'ay eu de vos nouvelles par le dernier courrier. J'en attens encore demain. Je n'ay pas aujourd'huy tout le temps que je voudroy pour vous écrire. Je suis dans un grand repos que votre voyage au Bas-Languedoc se soit fait aussi heureusement. Je voudrois que vous fussiez quitte de celuy de Toulouse. Je vous ay le meilleur gré du monde d'aller voir le père Ferrier ; c'est un très-brave homme et à qui vous devez de l'obligation, et pour vostre conscience et pour mille bons offices qu'il vous a rendus. Quand on va chercher son confesseur si loin, c'est bon signe. Il ne manquera pas de m'écrire la joye qu'il aura en voyant un pénitent qui luy est si cher, et quoyque vous n'ayez que du mal de vous-mesme à luy dire, je suis assurée qu'il ne m'en mandera que du bien.

Vostre sœur qui est toujours méchante, comme vous savez, nonobstant sa fièvre, me montre qu'elle a peur que le confesseur de Zénocrate, avec toute la simplicité qu'il a pour certaines choses, nonobstant sa grande

capacité sur d'autres, ne découvre la sainte à laquelle il a le plus de dévotion et que cela l'inquiéteroit fort si elle étoit à la place d'Octavie. Je lui ay mandé que cette inquiétude pourroit être légitime aux vierges de madame de Vendôme, qu'elle veut pouvoir manier en les invoquant, mais que pour les saintes qu'on prie toujours sans les manier, les confesseurs ne découvrent rien qui les inquiète dans la confession de leurs dévots, et que Zénocrate est assez instruit pour savoir que l'on n'est pas obligé à confesse de dire le nom du saint que l'on révère le plus.

Je vous ay mandé le succès de mon procès ; il se jugera au fond dans un mois au plus tard. Sapho, Théodamas, Acante, tout prisonnier qu'il est, ont sollicité pour moy le plus obligeamment du monde. Je ne vous nommeray point tout le reste de tous mes amis qui l'ont fait, la liste en seroit trop longue. Je vous dirai seulement qu'on ne peut estre plus content que je ne la suis en cette occasion, et de mes amis et de ma famille, tant à l'égard de mon procès que de la Bonne enfant. Il n'y a eu que l'amie d'Antoine qui n'a pas fait une démarche, ni pour l'un ni pour l'autre, quoiqu'on n'ait eu nul différend avec elle, mais il y a des gens qui nous haïssent seulement parcequ'ils croyent que nous les connaissons et qu'ils ne nous peuvent tromper en voulant faire passer la haine qu'ils ont pour nous pour amitié. Mon frère a prié sa femme de ne point aller chez elle, croyant que ce lieu-là lui pourroit être dangereux, et un homme de qualité disoit l'autre jour à mon frère : « Vous ne devineriez

jamais la charitable personne qui m'a presté, aujourd'huy son logis pour un rendez-vous ? Je luy dit, je le devineray bien si je voulois, mais vous devez avoir assez de considération pour moy pour ne point le donner à deviner à d'autres. »

Il le luy promit. Elle n'a esté que deux fois à la Bastille, mais elle a esté voir l'amy d'Antoine qui a eu une fluxion. Je vous ay envoyé une lettre d'Acanthe et je croy vous avoir dit qu'on a trouvé les vers que Zénocrate a faits admirables, chez madame W., qui commencent :

Hélas je suis content et je suis malheureux !
Bien que de nul esprit je ne flatte mes feux,
Je ne saurois être inflexible.
Tout ce fait qui ne sert qu'à m'enflammer,
Et les rigueurs de la cruelle
Ont malgré mes désirs le droit de me charmer ;
Ainsi la rose se couronne.
De l'épine qui l'environne, etc.

Pour moy, comme vous savez, je me connaitrois mieux à des traductions de la Sainte Ecriture qu'à ces vers-là. Sapho et Acanto m'écrivent quelquefois de la Bastille. Ils ne voyent pas encore eux-mesmes quand ils auront la liberté de se promener ensemble. Ma sœur arrive samedy chez le duc de Créquy, tout cela se fait pour le cardinal Ursino. D'autres nouvelles, je ne m'embarqueray pas à vous en dire ; Saint-Amand m'a mandé qu'il vous les écrit toutes et puis je say que c'est la chose du monde que vous vous aymez le moins apprendre par moy les nouvelles du monde.

Et n'y en a chez moy que de celles que vous auriez bien de la joye d'apprendre, si je vous en pouvois faire un plus long détail. Adieu, encore une fois, Adieu. Je m'imagine que je vous trouveray si regénérée que je craindrois d'avoir aussi peur de vostre grande austérité que vous avez peur de mes retraites, si je ne savois, mon pauvre Zénocrate, que vous estes, comme l'abbé de Franquetat, fait d'un verre si fragile qu'il y aura toujours quelque patte cassée à recoller.

Octavie à Zénocrate.

Du 10 février 1666.

Mon très-cher, rien n'est plus incommode que vostre courrier et le déréglement qu'il y a à vos lettres Je suis quelquefois quinze jours sans en recevoir, en d'autres fois, j'en reçois trois ou quatre paquets tout à la fois. Je n'en attends point que dans la semaine qui vient en ayant reçu deux paquets depuis deux jours. Ne vous mettez point en peine de l'affaire de la Ches. J'ai prévenu vos intentions et tout a esté fait selon vos souhaits. Ma santé est un peu meilleure et j'espère que vous la trouverez parfaite à vostre retour, que je désire autant que vous-mesme. Je remets en ce temps-là à vous entretenir sur toutes les choses dont vous me parlez dans le billet du 26. Il y a trop de

choses à dire pour vous l'écrire de si loin. Ne craignez point que je vous fasse d'injustice sur rien, mais moins sur vostre amitié que sur tout le reste.

On n'est que trop porté à croire ce qu'on désire, et, quand on ne peut estre injuste envers quelqu'un sans l'estre à nos dépens, on ne va pas si vite que vous le croyez, outre qu'il y a des vérités qui ont tant de force pour se faire connoistre, pour se faire sentir et pour persuader qu'il est impossible de n'être pas éclairé de leurs lumières; c'est assurément quelque chose de fort doux que vostre estime pour moy ; que votre estime répond à vostre amitié ; je ne veux pas cependant que vostre cœur trompe vostre esprit sur ce qui me regarde, et comme vostre estime m'est un bienfait précieux, je ne l'acheteray jamais avec de fausse monnaye, de peur que ce bien là n'estant pas bien acquis, je ne puisse le conserver toute ma vie. C'est pourquoy je vous avoue de bonne foy qu'il y a bien des choses où vostre amitié est encore plus aveugle que mon amour propre; car je ne suis pas aussi côntente de moy que j'ay sujet de l'estre.

Enfin, mon très-cher, il ne suffit pas de ne pas trouver en soy de ces sentiments dont la honte seule nous pourroit corriger, mais il faudroit y trouver plus de vertu qu'on n'y en trouve, et non de ne se pouvoir louer en secret que sur les défauts qu'on n'a pas. Je faisois l'autre jour une réflexion sur le peu de gens qu'on trouve qui ayent véritablement les vertus dont on les loue le plus ; en voyant de près le procédé d'une des personnes du monde en qui j'ay toujours

creu une plus véritable générosité, je trouvay qu'elle n'en avoit point assez pour estre au-dessus des louanges qu'on lui donnoit, et je m'apperçeus qu'estant effectivement généreuse sur toute autre chose, elle estoit faible sur la gloire qui luy revenoit de sa générosité et qu'elle n'avoit pas la force de mépriser l'honneur que luy faisoit cette qualité. Cela me persuada qu'il n'y a que dans l'école de Jésus-Christ qu'il faut chercher les vrais sages et les vrais vertueux et que vous avez la plus grande raison du monde de dire qu'il y a aujourd'hui moins de philosophes qu'on ne pense, beaucoup de fard et beaucoup de masque, mais pas de vérité ; l'ambition, l'avarice, l'envie, voilà les vertus des philosophes d'aujourd'huy ; pour un peu de tendresse dans le cœur, vous le pardonneriez, n'est-il pas vray ? Car le bonhomme Socrate, père de la vraie philosophie, avoit luy-même le cœur tendre. Je lisois dernièrement que les Grecs ont un mot pour signifier un homme de bien, qui exprime l'amour de la beauté, comme si, selon le sentiment on ne pouvoit estre véritablement sage sans estre capable d'amour. Ces gens-là estoient bien persuadés qu'une personne qui n'avoit jamais aimé n'estoit pas capable de la meilleure partie des vertus, non plus que de la meilleure partie des sciences. Ils appelloient l'amour la pierre qui aiguise toutes les autres vertus et la lime qui les dérouille, et disoient que comme c'est le grand et premier mobile de la vie et de la morale, il estoit impossible de bien connoistre les effets et ignorer cette cause. Je vous dis cela comme une lecture que

j'ay faite depuis peu, mais non pas comme mon sentiment, car je ne m'aviseray pas de vous prêcher cet évangile, comme si vous manquiez de foy là-dessus. La foy de nostre religion entre par l'oreille, mais la foy de ces maximes a bien d'autres entrées chez vous que celle-là.

Je vous envoie des lettres de ma sœur de Chevreuse, par où vous verrez en quel estat est mon affaire avec madame de Caen ; depuis le dernier arrêt, ses proches ont fort recherché l'accomodement, et se sont adressés à M. de Laigues ; de mon costé, je ne le fuiray pas.

M. de Pollisson a esté deux fois à Saint-Germain depuis sa liberté ; le roy l'a fort bien receu et on a dit beaucoup de bien. C'est M. de Mortemart qui l'a présenté. Tout Paris dit que le roy va l'employer ; pour moy je le désire plus que je ne l'espère. Sapho ne doute nullement que cela ne soit ; ce n'est pas que peut-estre son almanach ne se trouve bon, mais ce sera toujours un almanach. — Avant que ce soit deux jours, je vous en pourrois dire des nouvelles plus certaines, car ma sœur ira à Saint-Germain et pourra bien en parlant de luy, voir les sentiments qu'on en a. J'aurois tout à fait de la joye que cela fust. Jusqu'ici je l'ay empeché de venir à Malnoüe ; je le verray bientost. Saint-Amand vous mandera toutes les nouvelles ; celle qui fait le plus de bruit est la bonne intelligence qu'il y a entre la reyne et La Vallière ; du soir au matin cela a passé du blanc au noir. Cela fait faire des almanachs à tout le monde que je ne vous

écriray pas. M. d'Amiens me mande qu'il fait imprimer la . . . . . au roy à la teste du clergé. J'en suis fachée, car j'ay vingt exemples que ces . . . . quand on est ivres des véritables moyens par lesquels on l'a acquise, et on ne sauroit plus discerner ceux par lesquels on la peut augmenter.

M. Conrart a été malade continuellement depuis un mois. Je suis bien en peine et bien ennuyée de ne point avoir de ses nouvelles ; pour Sapho, j'en ay de deux jours l'un ; on ne peut avoir plus d'envie que j'en ay que vous voyez de près ce qui se passe dans l'empire du Tendre. Toutes vos sœurs vous font cent amitiés, et moy, mon très-cher, beaucoup plus qu'elles ; je suis à vous de tout mon cœur. — N'oubliez pas d'envoyer des sachets.

Octavie à Zénocrate.

Du 17 février 1666.

J'ay tant d'embarras, mon très-cher, que si je ne vous écrivois aujourd'hui pour samedy, je ne pourrois peut-être pas le faire en ce temps-là. Je préviens donc le jour que vostre courrier part ; aussi bien ce qui doit régler mes réponses doit estre le temps où je reçois vos lettres. Je viens tout présentement d'en recevoir deux qui m'ont donné bien de la joye.

Vous estes le meilleur enfant du monde de faire un second voyage à Toulouse ; vostre maison de campagne estant si proche, ce ne sera point pour vous une grande peine et vous pourrez en retirer beaucoup de profit. Le bon père Ferrier m'écrit des biens infinis de vous, et à vostre confession près, dont, comme vous pouvez penser, il ne me dit mot, il me particularise assez ponctuellement ce qui s'est passé dans vostre conversation. Je vous garde sa lettre, car curieux comme vous êtes, vous ne serez point faché de voir comme il vous comprend, après avoir entendu plus d'une confession de toute votre vie. Savez-vous bien que sa lettre est tout-à-fait bien écrite, et avec beaucoup de bon sens et de charité pour vous ? C'est un vray homme de bien, quoi qu'en pensent messieurs les jansénistes, et je le crois tel qu'il faut pour vous, car je ne lui ay trouvé la conscience ni trop large, ni trop étroite, et comme je vous dis, beaucoup de bon sens sur toutes choses. Vous jugez fort équitablement de mes sentiments quand vous croyez que j'ay esté bien aise que vous n'avez point eu pour moy de complaisance aveugle dans vostre changement de religion, mais seulement pour examiner sérieusement ce que vous estiez obligé de faire en cela ; je vous avoue que je n'ay point esté moins contente de vous et de moy dans la manière dont vous avez fait ce que avez fait, que sur la chose mesme. C'estoit assurément une de celles du monde que j'ay le plus souhaitée en ma vie, mais si je ne vous eusse pas trouvé des sentiments aussi droits, en la faisant, que ceux que j'ay remarqué en vous, j'en

auray esté fort affligée ; car dans les choses de la religion une complaisance aveugle ne peut estre une complaisance qui puisse plaire qu'à des personnes qui n'auroient nulle vertu dans l'âme, nulle religion dans le cœur, ni nulle délicatesse dans l'esprit. Pour bien gouster le plaisir de l'amitié, il faut pouvoir estimer ce que l'on ayme, ou bien l'on n'est soy-mesme guère estimable, et pour moy il me semble que je pardonneray à mes amis bien plutost des fautes contre l'amitié mesme, pourveu qu'elle ne fussent pas essentielles, que contre le mérite, la vertu et la probité. La générosité peut obliger quelquefois à pardonner les premières, mais elle ne sert qu'à nous rendre plus sensibles aux secondes, et fait qu'on a plus de peine à les oublier.

Le tourment que vous vous donnez pour vous justifier sur ce qu'on a dit que vous vous mariez en votre province est tout à fait inutile, car à mon avis, il ne me faut que vostre simple parole pour me persuader entièrement de ce que vous voulez que je croye là-dessus. Je scay qu'il n'est pas des mariages que l'on fait à Paris comme de ceux qui sont faits au ciel avant d'être accomplis sur la terre ; en me parlant aussi sincèrement que vous faites sur tout ce qui vous touche, comment pourrois-je vous soupçonner de me faire une fausse finesse dans une chose essentielle, qui ne seroit bonne à rien. Jouissez donc en repos du plaisir et de l'assurance qui vous doit revenir de vostre confiance pour moy. Ce n'est que cela seul qui distingue la grande amitié commune et qui lève toute sorte de

soupçons. Je suis accoutumée aux bruits que font courir les gens qui prennent plaisir à inventer et à faire courir de fausses nouvelles ; elles font en moy un effet tout contraire à celuy qu'ils prétendent. La nymphe est en intrigues et en négociations plus que jamais avec M. de . . . . Elle le préfère aux plus habiles gens du royaume ; c'est pour cela que je ne compte pas son admiration pour beaucoup. Je vous conterai une affaire gaillarde pour la probité qui est découverte de quelques personnes et qu'ils croyent la plus secrète du monde ; cela ne se peut écrire.

Pour la demoiselle qui dit « mon cher, » la première fois qu'elle voit les gens, je ne vous en saurois que dire, si ce n'est qu'elle est fort languissante depuis une perte qu'elle a faite, et l'on dit que pour faire l'affligée, elle ne parle plus guère dans certaines compagnies que quand il s'agit de décider. On m'a écrit qu'elle a fort décidé sur mon procès avec madame de Caen, instruite par madame de Mesmes, parente de ma partie, et on lui fait dire des choses fort salles et d'une personne bien étourdie, mais je le luy pardonne de tout mon cœur.

J'attens Acante aujourd'hui ou demain ; quand je l'aurai entretenu, je vous manderay bien de ses nouvelles. Il a veu ma sœur dont il est fort content. Un prince allemand qui luy vint dire adieu rompit la conversation, mais il doit retourner chez elle.

J'ai la plus grande joye du monde de ce que nous voicy bien tost à la moitié du mois de mars, puisque vous devez estre de retour en ce temps-là ; je le désire

avec une impatience proportionnée à l'amitié que j'ay pour vous, qui est assurément la plus tendre, la plus sincère et la plus constante du monde. Pour exprimer une affection aussi innocente, il me semble qu'on ne doit pas y chercher de détours et que tout le monde doit s'apercevoir qu'elle ne ressemble nullement à cette sorte d'ardeur qui souille ou qui noircit les objets où elle s'attache, mais à un feu céleste qui purifie et éclaircit tout ce qui l'approche. La malade n'a presque plus de fièvre et le reste de vos sœurs vous font mille et mille amitiés. Je laisse à Saint-Amand à vous dire toutes les nouvelles du monde. On fait toutes les choses . . . . . pour avoir la paix avec l'Angleterre. Je ne sais si nous l'aurons enfin entre le roy et Monsieur ; la reyne a fait connaistre . . . .
: . . . . P. S.

Je suis toujours bien en peine si un mariage dont nous avons tant parlé se fera ; venez viste juger ce qui en sera. Je vous avoue que j'ay les plus belles pensées du monde sur cet hymen, car quand l'ange qui souffletoit Saint Paul et que vous trouvez si peu brave avec Octavie, y mettroit son nez, il y seroit bien empesché. Je ne luy conseillerois pas de tenter trop fortement les gens avant le temps, car il ne concluroit jamais l'affaire à sa perfection ; je craindroy que l'un des deux ne voulût faire vœu de chasteté le jour de ses noces. J'ay pitié cependant que la chasteté soit si mal proprement logée et je crains qu'elle n'y demeure que faute de meilleur appareil.

Adieu, mon très-cher, j'ay mille affaires et je m'a-

muse à badiner avec vous. Vous pouvez juger par là qu'il ne m'ennuie pas quand je vous entretiens.

D'Octavie à Zénocrate.

6 Mars 1666.

Comme c'est un des droits souverains de l'amitié aussi bien que de l'amour de faire naître et mourir l'inquiétude, quand on veut, dans le cœur de nos amis, je suis bien aise que vous m'assuriez que j'ay ce droit-là sur le vôtre. Je n'en use pas tyranniquement, comme vous voyez, car depuis vostre départ, je n'ay songé qu'à vous estre bonne et à vous écrire des choses agréables et qui seroient mesme un peu trop douces si on vous les disoit teste-à-teste. Mais comme je say que je suis la maîtresse du teste-à-teste avec vous et que vous n'y estes pas gasté, je n'ay pas le courage, durant que tant de lieues nous séparent, d'ajouter de nouveaux chagrins à ceux qui naissent de l'éloignement et de l'absence. Si j'avois pu en me chargeant toute seule de l'affaire du Car (*sic*), je vous en auroy assurément épargné l'inquiétude, mais j'ay cru qu'il valoit mieux vous en avertir, afin que vous ne fussiez pas surpris et que vous sussiez quoi répondre aux gens qui y sont intéressés aussi bien que vous : Je say fort bien que vous n'avez rien à vous reprocher

sur cette affaire, mais je suis bien ayse que n'ayant point à vous blâmer vous-mesme, vous tachiez d'éviter le blâme des autres. On ne peut avoir trop de sensibilité pour un soupçon qui paroitroit aussi bien fondé que celui-là, ni se donner trop de soin pour détromper ceux qui le pourroient avoir, et je vous avoue de bonne foy que si j'avais remarqué moins de délicatesse en vous là-dessus, cela ne m'auroit point du tout pleu : car quoi qu'on dit, mon très-cher, que l'honneur peut avoir ses scrupules, aussi bien que la conscience, je suis très-persuadée qu'en ce qui regarde la probité, l'honneur et la vertu, bien loin de passer les bornes de nostre devoir, nous n'allons guère jusqu'où nous devrions aller. — J'ay ri de votre expression de vouloir pénétrer dans mes pensées jusques par derrière la vérité. Il n'est pas de la vérité comme de la vertu par delà laquelle je dis qu'on n'est guère au hasard d'aller. Pour vous, souvent vous laissez la vérité derrière vous en faisant trop de chemin avec moy et pour vouloir trop pénétrer dans mes pensées. La dernière lettre que je vous ay écrite vous fera encore courir plus viste qu'il ne faut, si vous la prenez trop sérieusement. J'avois une migraine affreuse en vous l'écrivant, et vous m'aviez écrit quelque chose qui ne me plaisoit pas, mais la lettre que j'ay receu de vous depuis a effacé la facherie de celle-là. Il faut que j'efface à mon tour celle que j'aurois pu vous causer. J'efface donc, j'efface, voicy les effaçures . . . . . . de la lettre qui est partie que je vous renvoye dans celle-cy. Vous m'avez donné une louange

dans vostre dernière qui m'a infiniment pleu ; vous la devinerez si vous voulez. Ce qui me la rend encore plus agréable, est que je crois la mériter, car comme il n'y a que les vérités qui offensent dans le mal qu'on dit de nous, je crois qu'il y a que les vérités qui puissent plaire dans le bien que l'on en dit et dans les louanges qu'on nous donne. Je vous envoie une page d'un billet de Pellisson que j'ay reçeu depuis qu'il est parti d'icy sur ce que j'ay écrit à Sapho.

J'ay fait copier ce que j'y ai trouvé de plus joly, je vous aurois envoyé l'original, s'il ne me parloit d'une petite affaire qui ne regarde que luy et dont il me demande le secret.

Je trouve ce que je vous envoie de lui le plus galamment tourné du monde et le plus joly. Il me disois l'autre jour que s'il ne connaissoit pas Sapho et qu'il sût qu'il y eût une personne au monde qui eut autant de mérite qu'il en reconnaissoit en elle, il quitteroit tout pour aller la chercher au bout du monde, et pour voir une personne aussi estimable ; jugez après cela comme va leur amitié. En vérité, j'ay trouvé à Pellisson un agrément dans l'esprit plus grand encore que je ne me l'estois imaginé. Il m'a laissé encore une grande persuasion qu'il est mesme fort homme de bien selon sa religion, et qu'il a une grande probité selon le monde. Il m'a envoyé des odes de dévotion qu'il a faites dans sa prison. Je les ay trouvées si tendres pour Dieu que j'ay mandé à Sapho que j'en estime et en aime Herminius davantage, mais que comme je ne la crois pas si dévote que luy, j'ay eu

pour qu'elle n'ayt esté jalouse du bon Dieu. Du reste, il faut que vous ayez parlé des lettres que vous avez écrites à B. et que petit amy sauva pour l'amour de moy. Je ne vous comprends pas d'avoir esté parler de cela, car c'est une chose capitale pour Zénocrate, et s'il avoit des ennemis qui sceussent cela, ils pourroient luy en faire de grandes malices. Vous avez quelquefois de ces franchises-là mal à propos, et il vous prend de certaines confiances aux gens par bonté, qui vous font dire plus que vous ne devriez et je m'imagine que dans vos grandes joyes comme dans vos grandes douleurs on pourroit courir quelque risque avec vous. C'est pourquoy il est bon de n'estre exprès qu'à celuy qu'on court dans vos chagrins. Je vous dis cela en riant, mon très-cher, ne le prenez pas plus sérieusement qu'il ne faut, car ce seroit une grande querelle, et je n'en veux point avoir avec vous, puisqu'assurément je ne vous fais point d'injustice sur ce que je pense de vous.

Vous saurez que c'est la plus belle amitié du monde que j'ay avec cet homme dont Saint-Amand critiqua icy le livre si à propos, et sur lequel je vous fis remarquer qu'il avoit si judicieusement parlé.

Je suis devenue sa grande confidente et sa conseillère, mais vous ne vous imagineriez jamais combien c'est peu de chose pour l'esprit, pour l'âme et pour le cœur. Cependant dans la profession où je suis, il est bon d'avoir cet homme-là pour amy, quelque dégout qu'on ayt de son peu de mérite. Mon Dieu, mon très-cher, que je suis dégoutée du monde en général et

en particulier. En vérité, si je ne pouvois estre à moy-même autant que ma profession me le permet, j'en serois au désespoir. Je suis bien lasse des amours et du mariage de vostre neveu ; mariez-le vite ou rompez le mariage. Socrate disoit que quoi qu'on fît ou quoi qu'on ne fît pas pour cela, on s'en repentoit toujours ; je ne suis pas de ce dernier avis, je ne suis que du premier, c'est-à-dire que je ne suis jamais pour le mariage. Il me semble que M. vostre frère est pour son fils comme estoit feu le bonhomme mon seigneur pour moy, car, selon ce que vous m'en contez, il ne se trouve pas digne d'estre son père. Je croy vous avoir dit autrefois qu'un jour ayant fort entretenu mon seigneur, il luy prit une grande admiration pour moy et me dit qu'il vouloit me confier un secret qui estoit que voyant l'esprit de sa fille de Chevreuse, il avoit eu bien des doutes s'il étoit son père et que la trouvant aussi fine qu'elle estoit, il avoit craint qu'elle ne fût fille d'un jésuite, car il trouvoit les jésuites admirables, mais que depuis qu'il m'avoit fait, cela lui avoit rassuré l'esprit et qu'il croyoit bien estre le père de ma sœur ; madame ma mère trouva la confidence admirable et d'autant plus que je le déterminay sur ce qu'il devoit croire de feu madame sa femme. Durant qu'il m'en souvient, il faut que je vous prie de me mander, si vous avez esté à la messe le dernier dimanche de février et auprès de qui vous estiez ce jour-là.

C'est une des plus folles curiosités du monde, mais il faut que vous la contentiez ; elle est fondée sur un songe. Ce n'est pas que je croye ici aux songes, ni

aux visions, comme vous pouvez penser; au contraire, c'est pour me faire par ma propre expérience la règle du peu qu'il y faut croire, quoique je suis très-persuadée que Dieu se peut servir quelquefois de moyens extraordinaires pour avertir ceux qu'il luy plait de l'avenir. Et quant aux songes, l'Ecriture sainte ne permet pas qu'on en puisse douter. Si je ne croyois rien, que ce que je comprens, je croirois trop peu de chose, car de la manière dont j'ay l'esprit fait, je trouverois bien plus de raison de douter que de s'assourer; mais mon fondement est qu'il y a mille choses qu'on ne peut demêler et où il suffit de savoir ces bornes de son esprit pour ne point passer au-delà. Toutes les choses donc desquelles on me parle et qui me paroissent extraordinaires et surprenantes, je les remarque toutes; toutes celles que je puis approfondir, je les approfondis pour en connoistre la vérité ou le mensonge. Ce qui m'a fait remarquer tout de nouveau mon songe, c'est que Pellisson me fit l'autre jour souvenir d'une histoire que j'avois leue autrefois dans saint Augustin, qu'il faut que je vous die. Une femme de Carthage avait un cancer au sein; après un nombre infiny de remèdes inutiles, un médecin chrétien et pieux, en qui elle avoit confiance, luy conseilla selon les règles d'Hippocrate de n'y rien faire et d'attendre sa mort avec patience. Elle le creut, mais elle fut avertie en songe d'un autre remède purement de dévotion; elle le fit et fut guérie sur l'heure. Le médecin ayant appris sa guérison, sans en savoir la cause, la presse instamment de luy dire ce qu'elle a

fait ; elle luy conte toute l'histoire. Luy avec un visage plein de mépris, *contemnente vultu* : « N'est-ce que cela, » dit-il ? Cette pauvre femme toute alarmée de peur qu'il n'alloit dire quelque blasphème, continue son discours y ajoustant toutes les protestations qu'elle pouvoit ; et luy avec la mesme froideur. « Je pensois, dit-il, que vous m'alliez dire quelque grande chose. » Sur cela, elle eut encore plus de peur et plus de déplaisir pour l'intérest de ce médecin qui estoit fort de ses amis, mais luy sans s'émouvoir : « Vrayment, ajouta-t-il, voilà une grande merveille que Jésus-Christ ayt guéry un cancer, luy qui a ressuscité un mort de quatre jours. » — Ainsy finit le petit conte.

Je ne say si M. de Longueville ne mourra pas à la fin de sa maladie comme son oncle le prince de Conty. S'il mourroit, les choses tourneroient d'une façon où vous pourriez trouver plus d'avantage. Madame sa mère est toujours dans la plus austère dévotion du monde et se mortifie sur tout, jusque sur la générosité, car elle fait de grandes vilenies, à ce qu'on dit, dans l'économie de sa maison, et je crois que c'est par esprit de pénitence ; mais il me semble qu'elle pouvoit croire sans scrupule sa générosité naturelle, car c'est une vertu qui n'a jamais tenu en elle de la passion et qui ne pouvoit la mener trop loin, ce me semble.

J'ai veu une personne, il n'y pas longtemps, qui m'a fort entretenu par hasard d'une de vos inclinations d'autrefois. De la manière dont elle m'a représenté qu'elle est à cette heure, en détail elle n'est pas belle,

mais tout ensemble elle est horrible. J'en suis fachée, car, quand vous n'aviez pas de l'amour pour elle, je n'en estois point jalouse, mais maintenant que vostre amour pourra devenir amitié, il n'en sera pas de mesme, car je prétens estre toujours la première de vos amies ou point du tout.

Je croy que vous serez content de la longueur de ma lettre d'aujourd'hui, si vous ne l'estes pas du reste. Vous seriez bien attrappé si après l'avoir loue, vous alliez trouver à la fin qu'elle n'est pas pour vous, comme il arriva un jour à M. de Longueville en lisant une lettre de madame de Sablé ; je ne croy pas vous avoir conté cela et comme je suis en humeur de vous faire des contes, il faut vous faire celui-là. M. de Longueville donc m'a conté qu'estant passionnément amoureux de la marquise, après luy avoir écrit plusieurs billets, sans avoir pu obtenir un mot de réponse, je croy que c'estoit durant qu'elle aymoit M. de Montmorency, enfin, il en recout une, la mieux écrite, la plus significative et la plus tendre du monde. Vous pouvez penser quelle joye pour le petit Longueville durant le temps qu'il la lisoit, mais il trouva à la fin : « Il n'est rien, Monsieur, de tout ce que je viens de vous écrire et je ne vous l'ay écrit que pour vous faire voir quelle fortune et quelle félicité devroit estre la vostre si vous méritiez un jour que ce fut pour vous que j'écrivisse ce que vous venez de lire. » Feu madame de Longueville qui estoit amoureuse de son mary et qui avoit aussy peu d'esprit que madame de Sablé l'avoit grand, trouva la copie de la réponse

du petit Longueville à la marquise : ce fut un fracas effroyable ; elle le pria de la tuer ou de l'aymer ; il luy répondit qu'il ne pouvoit faire le premier selon Dieu, ni le second selon luy ; mais que si elle vouloit se tuer elle-mesme, il ne l'en empescheroit pas.

Vous pouvez penser, trouvant une maîtresse d'autant esprit, combien il avoit de disposition à la voir irritée contre la sottise de sa femme. Un des contes qui m'a le plus fait rire sur le peu d'esprit de sa femme c'est ce qu'elle lui disoit un jour que les hommes estoient bien ingrats envers les femmes après les obligations qu'ils leur ont, et qu'ils devroient bien les mieux traiter et les aymer davantage ; car ce ne seroit, disait-elle, que celle qu'ils leur ont de vouloir bien accoucher, cela leur devroit faire faire toutes choses pour elles. Il luy répondit : « Madame, je vous quitte de cette obligation-là ; vous pouvez choisir lequel vous est le plus commode et le plus agréable ou d'accoucher ou de créer. »

J'ay peur, si je continue à vous divertir par mes lettres en province, durant que vous y serez, comme je fais présentement, que vous ne vous y teniez plus longtemps, c'est pourquoy je vous déclare que vous ne vous devez plus attendre qu'à ce qui sera nécessaire pour vous apprendre que je ne suis pas morte. — M. de Saint-Amand vous mandera les nouvelles du monde ; le roy ira à Compiègne dans peu de temps.

On parle fort à Paris de la déclaration du roy d'Angleterre qui offre protection à tous les Français dans ses Etats. On dit qu'elle est fort habile ; je l'ay vue.

Adieu. Vos sœurs vous font mille amitiés ; la malade est mieux ; si je ne vous trouve aussi régénéré à vostre retour que je m'y attens, et aussi bon enfant à l'égard de Dieu et au mien, il voudroit autant que vous fussiez mort. En attendant aymez-moi toujours et goustez quelque plaisir à estre autant estimé de moy que vous l'estes.

M. de Soubise m'a dit beaucoup de bien de vous et m'a demandé de vos nouvelles.

Octavie à Zénocrate.

12 Mars 1666.

Vous avoir mandé il y a quinze jours, mon très-cher, que j'attendois un amy pour la première semaine de caresme et manquer à vous écrire aujourd'hui ce seroit m'attirer tous les reproches imaginables et vous donner des tourments infinis et de grands sujets de penser, bien des menteries ; penser des mensonges ne s'est jamais dit ; mais n'importe, l'Académie n'en saura rien, et il faut que cela passe et que je vous prie sérieusement de rendre du moins autant de justice à mon amitié par vos pensées que j'en rends à la vôtre par mes sentimens. J'ay reçu votre dernière lettre par Saint-Amand, qui m'a donné une joye que je ne puis vous exprimer, car elle est une des plus agréa-

bles que j'ay jamais reçue de vous. Je ne les trouve telles que quand elles sont l'ouvrage du cœur aussi bien que de l'esprit ; que les sentiments en sont nobles, naturels et pleins de la plus droite raison.

Votre dernière lettre a toutes ces qualités-là, et l'on peut mesme vous dire que vous avez dans l'esprit un tour qui vous est particulier et une grande délicatesse. Peu de gens sont capables d'avoir de la plaisanterie avec de la dignité, de la badinerie sans bassesse et de la justesse par tout. Ce n'est pas parce que votre lettre est fort flatteuse pour moy que je la loue, mais c'est seulement parce que je la trouve digne de louanges, et quoique celles que vous me donnez me soient toujours fort précieuses, estant difficile de se défendre de sentir les louanges qu'on reçoit des personnes que nous croyons qui en méritent beaucoup ; je juge toujours plus de vous par rapport à moy. Je suis bien aise que vous ayez jugé comme moy du billet que je vous avois envoyé. Cette dame a l'esprit fort empesé, ce me semble, encore est-ce d'un empois de Flandre qui est bleu turquin. Il faut avoir bien des choses pour savoir ce que c'est que le véritable style du monde, et cela ne s'acquiert que par un grand usage, quand on n'a pas un très-grand esprit ou une grande naissance. — Je me doutois bien que vous seriez fort étonné de l'histoire du père Leclerc ; on n'a jamais vu une friponnnerie si hardie que la sienne.

J'ai vu la semaine passée beaucoup de jésuites, parce qu'ils ont eu affaire de ma sœur de Chevreuse pour donner un de leurs pères pour confesseur à

mademoiselle d'Aumale, qui s'en va estre reyne du Portugal. Ils m'ont conté les particularités de la conduite de cet homme-là. Cela ne se peut concevoir, il a dissipé 500,000 liv. sans qu'ils puissent tirer un mot de vérité de sa bouche pour pouvoir découvrir ce qu'il en a fait. Ils sont résolus de pousser la chose à l'extrémité. Le père est toujours en prison dans un de leurs colléges à Orléans ; il croit qu'on luy fait grand tort et est humilié sans . . . . . . convenir. Il y a une certaine petite créature nommée sœur Martin, qu'il avoit ramassée dans les boues, qui s'en est en fuie et qu'il avait érigée en une espèce de demoiselle. C'est une de celles pour lesquelles il a fait le plus de dépense et Madame Dampus. Cependant il n'avoue rien ; le père provincial luy a fait dire que jusqu'à ce qu'il ayt dit la vérité, il doit s'attendre à toute sorte de rigueurs, et on le menace mesme de le mettre entre les mains de la justice. Ils croyent qu'il a de l'argent caché. H. est bien meslé en ces affaires, car il a déclaré à ses supérieurs qu'il luy a donné beaucoup d'argent. Quand j'ay su qu'il estoit de ses amis si particuliers, je n'en ay pas douté, car cet homme n'estoit bon pour elle qu'à faire venir l'eau au moulin. Cependant vous pouvez penser qu'elle s'en défend fort.

Le provincial doit venir coucher icy mardy ou mercredy. Je luy feray encore conter tout ce que je pourray de cet homme-là, car je trouve sa conduite une des choses les plus curieuses du monde à savoir. Quand il n'y auroit ni Dieu, ni diable, ni paradis, ni

enfer, et qu'on n'auroit qu'une bleuette de raison dans une condition comme celle où ce père s'est engagé, il ne peut tomber dans l'imagination d'une personne qui n'est pas folle de faire ce qu'il a fait, car le moyen de ne point envisager la fin de tout cela et de ne pas voir qu'il estoit impossible que ce déréglement pût durer davantage sans faire l'éclat qu'il a fait. Il pria ma sœur de s'employer pour le faire confesseur de madame de Savoie, elle le fit et il s'en alla hardiment en Savoye, sans s'inquiéter des 500,000 liv. de dettes qu'il laissoit à la maison professe. Tous les créanciers viennent demander leur argent dès qu'il est party, les supérieurs le luy écrivent, il mande que ce n'est rien, qu'il sait où il faut prendre cet argent-là. Cependant il ne dit pas où le prendre : on luy ordonne de venir rendre compte à Paris, il écrit qu'il viendra et qu'il apportera des lettres de change de 100,000 écus en attendant le reste. Il vient, en effet, en n'apportant rien, disant qu'il a oublié en Savoye ces lettres de change et ne dit pas un mot qui ne confirme le soupçon qu'on a.

On l'envoie à Orléans où il vit tout seul et où on s'assure de luy. Cet homme-là devoit estre ou bien meilleur ou bien plus meschant qu'il n'a esté, ce me semble ; je ne l'eusse jamais jugé capable d'une si terrible conduite ; il avoit la mine la plus sage du monde et l'extérieur le plus modeste, et je le croyais plus estimable par son jugement que par tout le reste, car pour de l'esprit, je luy en ay toujours plus trouvé quand il se taisoit que quand il parloit, mais il est

certain qu'on ne se peut faire plus à propos, ni savoir mieux l'art de faire juger par son silence que son esprit n'estoit caché et obscurcy que par son grand jugement ; et je pense que ce n'estoit que par ce secret qu'il avoit acquis toute la réputation qu'il avoit parmi les gens du monde qui le connaissoient ; il dit qu'il est résolu en tout ; présentement le père Faveroles, quelqu'extravagant qu'il ayt paru, me semble plus digne de pitié. Vous avez su que l'exempt que le roy envoya l'arrêter, le trouva sortant du lit de madame du Tillet avec son indienne, et qu'il fut mené en prison aux jésuites en habit court. Le provincial luy dit : « Mon père, je ne say si c'est la justice ou la miséricorde de Dieu qui vous ramène icy aujourd'hui. »

Il répondit qu'il croyoit que c'estoit l'une et l'autre. Depuis ce temps il demande fort de se confesser, mais on ne luy a pas encore permis. En vérité, mon très-cher, les fautes d'autruy doivent bien nous humilier et nous faire craindre le dérèglement de nos passions, car il est certain que toutes les fortes passions sont capables de nous dérégler l'esprit, si nous n'avons assez de force sur nous-mesme pour nous en rendre maîtres, et il faut avouer que l'homme est un animal bien faible et qu'il n'y en a guère qui soit à l'épreuve de l'occasion ; combien de passions, combien de désirs sont cachés sous les habits de pénitence et sous des visages pâles et austères ; de ceux qui crient contre les vices, il n'y en a pas un qui ne fit pis que ce qu'ils condamnent, s'ils estoient dans l'occasion. Je dis cela pour son prédicateur comme pour ceux de

la religion prétendue réformée, car l'homme se porte partout et cela ne fait rien à la religion, mais cela doit faire beaucoup pour nous donner une grande défiance de nous-mesmes et pour nous obliger à remercier Dieu, s'il a mis dans notre cœur un véritable amour de la vertu et un désir sincère d'avoir encore plus de soin de la pratiquer que de la professer.

Vous saurez bien que le comte de Dunois, autrement M. de Longueville, se porte mieux, mais vous ne saurez pas qu'il veut estre absolument père de l'Oratoire présentement. Cela n'accomoderoit point le comte de Saint-Paul, car les pères de l'Oratoire jouissent de tout leur bien, s'ils veulent, mais je crois qu'il ne sera ni père de l'Oratoire, ni jésuite, ni le comte de Dunois, ni M. de Longuevillle, il ne sera rien qu'un extravagant.

On dit que M. de Noailles aura le gouvernement de Languedoc du prince de Conty pour trois ans et que le roy l'a refusé à M. le Prince pour les enfants du prince de Conty et à Monsieur, sur ce qu'à l'avenir ayant l'intention de rendre tous les gouvernements triennaux, ils ne sont pas dignes de Monsieur, ni de M. le Prince. Monsieur a dit à une personne qu'il n'a pas demandé ce gouvernement, parce qu'il a pressenty que la reyne ne le luy donneroit pas.

Il s'en va, et Madame aussy, à Compiègne, voir passer les troupes. Je ne sais point d'autres nouvelles ; je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup. La reyne joue tout le jour au hère et au roy qui parle, et y prend un grand plaisir. Il n'est pas nécessaire d'estre

reyne pour pouvoir se donner ces plaisirs-là, mais, comme dit Montaigne, bien heureux qui peut se divertir avec des noisettes.

Je ne vous dit point la joye que j'ay de ce que c'est icy la dernière lettre qui ira vous trouver en province, car vous le croirez bien sans que je vous le dise. Vous n'avez que faire d'aller chercher ce qui est caché dans ses ratures, comme vous avez accoutumé, car vous n'y trouverez rien, mais comme je sais que vous lisez mes lettres jusques au fond du cœur, ce que je voudray vous cacher désormais, vous ne le découvrirez plus comme par le passé, et si vous blâmez cette expression de lire mes lettres jusques au cœur, tant pis pour vous, car je vous déclare que puisqu'on dit bien le cœur d'un chesne et le cœur d'une pomme, il y a plus de raison de parler du cœur d'une lettre que je vous escris, puis qu'elle contient en effet les pensées du mien.

Adieu encore, mon très-cher, personne ne vous ayme, ni ne vous aymera jamais plus que moy. Je vous écris avec une si grande précipitation que je ne say ce que je vous dis aujourd'hui.

De la mesme au mesme.

du 19 Mars 1666.

Quand il serait vray que je suis aussi injuste que vous me le reprochez, vous ne me corrigerez jamais en

grondant comme vous faites. — Il y a longtemps que je vous ay dit que vous estes fait pour estre doux, et il faut que chacun demeure en sa place ; vous gagnerez mieux par là que par une autre voye, et s'il estoit vray que j'eusse envers vous tout le tort que vous dites, rien ne me feroit mieux sentir ma propre injustice que la conduite honneste et douce que vous garderiez avec moi, quand mesme vous auriez un juste sujet de vous en plaindre, car une aussi respectueuse considération attire notre cœur dans le party des gens qui en usent de cette sorte contre nous-mesme, et il nous reproche tout ce qu'ils ne nous reprochent pas.

Mais comme, Dieu mercy, vous vous faites bonne justice, vous délivrez les autres du soin de vous la rendre. Sérieusement vous n'estes pas un aussi bon enfant que vous aviez accoutumé de l'estre et vous prenez quelquefois les choses fort bizarrement. Croyez-moi, mon très-cher, quand on est bien assuré de l'amitié des gens, il faut laisser passer de part et d'autre mille petites choses sur lesquelles on pourroit se facher, qu'on trouve dans le fond de son cœur, et que par tendresse mesme on ne peut pas toujours mettre au jour. Et c'est par ce principe que je consens à vous accorder la permission que vous me demandez aujourd'huy. Je vous diray pourtant en vous l'accordant, que je crois qu'en matière d'amitié, il faut toujours un peu moins faire ce que les gens disent que ce qu'ils veulent, et que la tendresse consiste principalement à pénétrer sur toutes choses dans leurs volontés les plus cachées. Pour le portrait que

vous me faites d'une dame que sa vertu rend audacieuse, je n'ay fait qu'en rire, car le l'ay trouvé fort plaisant et fort ingénieusement inventé. Et ce que vous dites qu'il y va de l'honneur d'un amy qu'on attaque en son amitié de se plaindre et de soupirer tout haut, si on le fache, comme il y va de l'honneur d'un bravo de faire mettre l'épée à la main, à qui veut tirer un éclaircissement de luy, est fort joliment dit, mais comme vous savez que les duels ne sont plus permis en France, les soupirs sont encore plus étroitement défendus en amitié. Ce que vous dites ensuite que quand on n'obtient pas la gloire qu'on mérite, on ne doit pas se tenir moins glorieux que si on l'avoit obtenue effectivement, et que comme c'est la fortune qui décide de l'événement des choses, on ne doit pas mépriser un vaillant qui n'a point vaincu comme on le mépriseroit, s'il ne s'étoit point battu. J'y consens ; je n'ay garde de vous disputer une semblable gloire, monsieur le conquérant. Mais laissons-là, mon très-cher, toutes les railleries et toutes les contestations et ne songeons plus qu'à nous réjouir sérieusement de ce que vous nous revenez tout de bon ; car la prière que vous me faites de ne vous écrire plus que cette fois-cy seulement, m'est une preuve convaincante de votre retour.

Pour ce qui est de ce qu'on vous a mandé que M. A.(1) est mieux que jamais avec M. Si.(2), je ne crois pas que cela soit si bien, mais je crois que M. Si. le

(1) M. Arnault.
(2) Le Père Singlin.

croit tiède dans le malheur, et intéressé en tout temps, mais il ne le croit pas capable de trahir. Pour moy, je n'en sais rien ni pour, ni contre. Je le crois politique et M. Si. aussy, mais tout cela n'est pas assez pour rompre ; il suffit de savoir à quoy l'on doit s'en tenir.

De sorte que cela n'empêche pas que l'on ne vive civilement avec les gens comme si de rien n'estoit, car si l'on rompoit avec tous ceux qui ne sont pas capables de rendre de grands services, on romproit avec trop de gens. Il faut vivre ainsi dans le monde et n'aller point du noir au blanc, car on ne feroit autre chose ; il faut seulement connaître son terrain et aller droit son chemin. Ce doit estre la manière des gens raisonnables. Pour vous, vous allez trop loin en ces sortes de choses-là. Je vous l'ay dit, il y a longtemps. Il faut toujours se défier de soy-mesme quand on hait quelqu'un ou quand on l'ayme, car ces deux sentiments font naître des erreurs.

On m'écrit quelques petites histoires du monde ; mais on me les mande si différemment que je n'entreprendray pas de vous les conter. Madame est allée à la revue. Le bruit court qu'on donne à Monsieur Chambord et Blois. On dit qu'on a pris la résolution de finir bientôt la chambre de justice et toutes les affaires des taxes. Il n'y a encore rien d'avancé dans celle de Pellisson. La petite maison de Saint-Mandé est toujours à luy, car on n'a rien discuté sur sur ses affaires. Madame d'Ampus et H. sont fort meslés dans les affaires du père Leclère qui déclare bien

des choses à ses supérieurs de l'argent qu'il dit leur avoir donné. On m'a promis de m'apprendre la vérité; je seray bien ayse de le savoir sans vouloir nuire à H., car il ne faut nuire à personne, mais il est bon de savoir les choses comme elles sont : cela ne tient point de place dans la mémoire. Je trouve l'assortiment de madame d'Ampus et de H. admirable. Adieu, mon très-cher ; toutes vos sœurs vous font des amitiés, et moy je suis en vérité à vous plus mille fois que vous ne le pensez, croyez-le bien, je vous en conjure, et pour ma satisfaction et pour vostre propre repos. Le caresme me fait mal, mais la joye de vostre retour empeschera que la pénitence du caresme ne me soit nuisible.

Je prie Dieu pour vous avec un très grand soin ; ne m'oubliez pas non plus pendant un temps si saint. Ce jour de Saint Joseph. — J'oubliay de vous dire qu'il ne faut pas douter que Dieu ne puisse révéler l'avenir à quy il luy plait, et que quelquefois il s'est servy des méchants pour le prédire. Cayphe ne prophétisa-t-il pas que Notre-Seigneur mourroit pour le peuple ? On peut avoir la grâce de la prophétie en un temps sans l'avoir en un autre; les prédictions ne sont pas les marques de la sainteté, mais les marques infaillibles sont l'humilité, la charité . . . Avec ces vertus-là on peut s'assurer du reste. . . . .

TABLE

PAGES.

CHAPITRE Ier. — Mlle de Scudéry. — Sa jeunesse. — Son père. — Sa première œuvre. — Arrivée à Paris. — Elle est accueillie par Mme de Rambouillet. — Sa liaison avec les beaux esprits. — Godeau. — Pellisson. — Jalousie de Georges de Scudéry. — Séjour en Provence. — Retour à Paris. — Fin de l'hôtel de Rambouillet. — Mlle de Scudéry fonde son salon. — Le Samedi. — Le royaume de Tendre... 1

CHAPITRE II. — Le Mage de Sidon. — Sapho. — Correspondance. — L'Espagnol Don Luiz. — La fontaine de la Galanterie. — Lettres en vers de Godeau. — L'apprenti peintre. — Fin de la correspondance. — La griffonneuse Sapho. — Réfroidissement de la liaison............................ 19

CHAPITRE III. — Le royaume de Tendre. — Son gouvernement. — Ses dignitaires. — Ordonnance de la reine. — Le grand décroteur. — Strophes inédites. — L'ancienne ville. — Rivalité des anciens et des nouveaux amis. — Révolution. — Sapho devenue reine constitutionnelle. — Relation inédite de cet évènement par elle-même. — Son discours. — Croquis d'un Samedi. — Petit voyage à Tendre. — Vers d'Agélaste à Acante. — Claudine à Sapho. — Lettres de l'aimable Mérigène. — M. de Raincy. — Les fauvettes du bois de Carisiatis............ 35

CHAPITRE IV. — La famille d'Isarn. — Sa naissance. — Succès amoureux d'Isarn. — Le marquis de Castelmoron. — Lettre pour la présenter à Mlle de Scudéry. — Sa réponse. — Aventure de la marquise. — Sa jalousie. — Rupture. — — Isarn habitué des Samedis. — Le jeune étranger. — Ses vers. — Amitiés de Pellisson. — Ses voyages. — Ses amours. — Son inconstance. — Sa discrétion. — L'aventure du bain de la Seine. — Voyages de Lyon avec deux dames. — Isarn à fourni à Molière le : « Au voleur, » des *Précieuses ridicules*. 63

CHAPITRE V. — Bouts rimés de l'*Almanach d'Amour*. — Le salon de Mlle de Scudéry. — Isarn et la passion des madrigaux. — Il manque de souffle. — Sa revanche. — Froid avec Mlle de Scudéry. — Promenade trop silencieuse. — Lettre d'excuse. — Le lapin parlant en vers. — Lettres tendres de Zénocrate à Sapho. — Détails sur Isarn. — Le diner de Charenton. — L'avocat du Mas en meurt. — Rôle considérable d'Isarn dans le monde précieux. — Le *Louis d'or*. — Réfutation de l'opinion qui attribue cette pièce à Bonnecorse. — Deux *Louis d'or*. — Variante de l'édition l'originale.................... 99

APPENDICE.. 181

2602. — Châlons, imp. LE ROY.



